

*Auteur : Marc Delègue/ 17 boulevard Jean Mathon/07200 Aubenas/Tel. 0475360698
/0671621080.*

Une arme sur la tempe

Mercredi 28 mai 2008

Depuis dimanche, ma tête a subi une implosion. Il est vrai que j'avais un peu abusé sur des textes décrivant des amours saphiques avec des détails qui m'allaient au cœur et au reste. M'étant glissé dans la peau de l'une et puis de l'autre, et puis me retournant à la première, comme si je les avais connues depuis toujours, je me demandais si j'étais en train de me débarrasser de ma vieille peau mitée de mâle, mais étais-je pas un peu vieux pour changer du sexe qui m'avait accompagné toute ma vie ? Voici le genre de détail que ma biographie non autorisée s'en gargariserait, si ma vie devait mériter un jour d'être racontée, il faut que je règle ce détail de mon vivant. Et j'étais aussi tombé, par le hasard de lectures, sur une histoire elle aussi non autorisée de la Grande Révolution Française. A moins d'être un fanatique, il y a des détails assez répugnants qui vous restent au travers du gosier, mais des détails répugnants j'en avais tellement accumulé sur toute l'histoire des derniers siècles, ont-ils été la goutte qui a fait déborder le vase ? Enfin je donne quelques éléments en vrac, si on tient compte aussi d'un mode de vie extrêmement malsain, poursuivi depuis des années, une immobilité de quasi momie. Enfin, conséquence ou non, j'avais perdu le souvenir de centaines de mots, ce qui ne me gênait pas trop pour lire, le mot écrit m'évoquait des lambeaux de réalité, assez décolorés. Mais c'était autre chose de l'adresser à un frère humain, c'était là que se montrait l'ampleur de la maladie, tous ces mots remplacés par des trous à l'emporte-pièce, du vide quoi. Mes lèvres ne demandaient qu'à les prononcer, mais il ne sortait que du silence ou je bafouillais petit-nègre, je m'énervais, amoncelant des périphrases et décrivant le vide qui m'habitait à coup de mouvements violents mais précis des mains dans l'air (dans d'autres circonstances, ils seraient devenus mortels), j'avais besoin de Françoise, enfin elle et moi, j'arrivais à me faire comprendre. Me voici transformé d'une terrible façon que je n'avais jamais planifiée, s'est-il bouché une petite artère là haut, mais je ne crois pas, je suis en train de me déliter, c'est à force depuis des années de lectures malsaines et de sédentarité malsaine aussi, une accumulation de matériaux à la casse que j'ai

accumulé durant un bon bout de temps, et qui a fini par dérapier le long de la pente, de par son propre poids. Je me prends avec une certaine vanité pour ce type (son nom est Sisyphe) qui était condamné par les dieux à remonter sans cesse un caillou en haut d'une montagne et redescendre avec lui, je me vois assez bien comme lui, en train de redescendre, ce n'est pas à la portée de n'importe qui. Une vie de liberté jamais éprouvée, voici ce que je voudrais jusqu'à ma mort mais comment faire si je suis plaqué par cette langue que je pouvais encore nommer la semaine dernière ma langue maternelle, et qui n'est plus qu'un cache-misère de ma déchéance, mais je n'ai pas d'amour-propre, je peux chercher mes mots devant dix personnes, tant pis non pour moi mais pour eux, car c'est à qui se précipitera pour deviner ce que cache mon marmonnement, ils sont prêts à se battre pour éviter mon soi-disant embarras, qui n'est pas le mien, mais qui est le leur. C'est à qui se mettra à ma place, je vois leurs faces irradier de contentement, d'accomplir une bonne action, mais je ne leur ai rien demandé, voilà la vérité. C'est une manifestation de la nature qui me tombe sur le dos, et il va falloir que je l'encaisse. Maintenant si je continue à bredouiller, à quoi suis-je condamné ? Comment vais-je traîner mes dernières années : en envoyant mes postillons sur ceux qui voudront le supporter, ou alors vais-je me débrouiller pour faire tout le travail de parlotte à mes interlocuteurs (et ta question, que cache-t-elle ? Et m'est-elle bien adressée ? Et pourquoi me la poses-tu à cet instant ? Etc. etc.) Ou bien vais-je décider mon suicide, mais non ce ne sera pas ma fin, cela n'est pas mon... (Il y a un mot qui m'échappe, vous savez quand le sens de la vie est écrit dans un vieux passé qui se dévoile, quel est ce mot, je crois destin ? Fatalité ?). Sédentaire, je l'étais depuis des années, je sortais de moins en moins souvent, et à quoi bon ? A quoi bon de croiser ces tronches gelées, à quoi bon quand on leur adressait la parole, on arrachait une réponse comme trouvée dans un disque rayé, et pire on ne décrochait qu'un silence méchant, mais fait pour te rendre inexistant, pour te transformer en moins que rien, que rien, pour que tes paroles se perdent dans leurs propres échos.

Je sortais quand même pour chasser, je ramenaient dans ma caverne, moi et ma femelle quelques dépouilles qui permettaient, nous et les petits, capables de subsister. Mais l'homme ne vit pas que de pain, alors c'était un rituel auquel je sacrifiais, je continuais à accumuler dans ma tête des mots et des mots et des mots qui tentaient de faire croire qu'ils étaient neufs, qu'il couvraient le monde avec des vêtements neufs et multicolores, alors qu'ils sortaient du décrochez-moi-ça et exhibaient une couleur marronnasse, répétaient toujours la même rengaine sur trois notes, à quelques détails changés, comme font les

artistes du plagiat pour ne pas se faire prendre. Comme l'a dit le bon Schopenhauer : « Eadem, sed aliter », ce qui se traduit en bon français : « **les mêmes choses, mais d'une autre manière** », comme la lecture de deux journaux à trente ans d'intervalle, avec leur même accumulation assommante de drames sanguinolents, le confirme. Mais je gardais mon nez au-dessus de la vie même si elle est à peine respirable, même si il faut supporter des relents de mazout, dent cariée, vomissement, la senteur synthétique de lavande qui parfume le papier toilette, le tout recouvert par une fragrance entêtante de parfum Guerlain. J'étais écrasé par une fatigue mortelle, restant tant bien que mal sur mes jambes, parce que c'est l'habitude, une vieille haridelle tournant à pas comptés autour de son manège, en attendant l'équarisseur. Voici ce qui m'est arrivé, à force de me sustenter de toujours la même tambouille insipide, tout m'a explosé à la figure, j'ai douté de ma propre langue et ses mots ne me servant plus à rien, ils ont disparu dans un trou. Voici mon explication, tant que j'en ai pas d'autre. Et moi je vais disparaître aussi avec eux, je me sens attiré, rien ne me retient. J'avais remarqué que les mots se transformaient en onomatopées, en bruits inhumains qui éclataient dans mon crâne. Quant à communiquer, ils ne marchent plus. J'avais essayé toute ma vie, je n'avais pas réussi, sauf dans l'élémentaire... Ma chère cathédrale intime de mots, à l'intérieur quelles célébrations, quels offices, je l'entretenais depuis soixante ans, à l'ancienne, mon marteau cling cling faisant rentrer les moellons au bon endroit, mais tout un pan de mur s'est écroulé, en attendant les autres, comme finissent les lieux de culte déshabités. On se rend compte que les dieux sont morts quand ils commencent à sentir fort. Ils m'entêtaient.

Bref j'ai découvert qu'elle ne me servait à rien pour évoquer la chair de la vie. J'en ai eu marre de jouer au gardien de musée, comme nous les Blancs, les Européens ce que nous sommes devenus, des fonctionnaires attendant patiemment la retraite, gardiens du meilleur et du pire : le château de Versailles, que c'est beau, s'ébaudit le peuple, non mais quel passé, hein, quel grand peuple nous sommes, faisons le visiter jeudi par les enfants des écoles, ça va leur donner l'inspiration pour en construire d'autres...Auschwitz, c'est ignoble, c'est l'anus du monde, le peuple se désespère, on va aussi le faire visiter aux enfants des écoles, alors ce sera le dernier, le der de der, promis, juré...Andromaque, quelle tragédie, doit être réécrit en orthographe de SMS, les ados nous pondront des tragédies en alexandrins, que d'énergie perdue à ces stériles occupations, c'est le destin de l'Occident. Mais je suis dedans, et jusqu'au cou. Tant pis pour moi. (...)

Dimanche 1er juin 2008

Retour de l'hôpital, où Françoise m'a traîné hier devant mes difficultés pour trouver les mots, il ne fallait pas que je m'occupe tout seul de moi, car je ne suis bon qu'à déconner, comme l'a confirmé la suite de l'histoire. Mais en fait ce ne sont pas n'importe lesquels que je perds, ce matin par exemple j'ai découvert (par quel paradoxe ai-je pu trouver quels sont ces mots que j'ai oubliés ? Je ne sais pas, mais j'ai réussi) que j'ai désappris le nom des récents présidents de la République, on vit très bien sans, mais quand même, j'ai beau me donner un mal de chien, je confesse que je les ai tous perdus, tous tombés dans le grand trou béant qui s'est ouvert en plein milieu de ma cervelle, à la façon de ces entonnoirs en pleine ville après écroulement de carrières, le Général, et celui avec des gros sourcils, et le Pétainiste, et celui qui parle avec une pomme de terre chaude dans la bouche, je pourrais raconter sur chacun des histoires en veux-tu en voilà, mais leurs noms, mangés ! Heureusement que nous ne sommes pas en guéguerre, mais des amnésiques comme moi, ils se transforment vite en suspect, en espions, en membres de la cinquième colonne collés sur un mur. Il ne me reste que quelques mots de base : pain, vin, sang, et quelques autres tombés sur le sol, comme tracts politicards et cornets à frites qui tourbillonnent après la fête de l'Humanité, tout le monde s'est dispersé, le vide s'installe de nouveau. J'en retourne un de la pointe de la chaussure. Au moins je me sens rempli d'une liberté sans limite, vous ne pouvez pas savoir. Mais je ne sais pas quoi en faire. Voilà ce qui est perdu, je ne sais pas à quel point, voici pourquoi je ressens que je suis perdu dans une nuit horrible noire qui me ruisselle sur les épaules, les cinquante années suivantes vont être difficiles. J'y suis, dans l'énorme massacre, que j'attendais depuis si longtemps, un mot vient sur trois surgit de l'obscurité, je fais un énorme effort, cela qui va me rester jusqu'à mon dernier souffle, ce sont ces mots un après l'autre qui vont s'échapper du noir. Recueille-les, rassemble les, fais simplement ça, si ça peut servir à quelqu'un. C'est tout sauf de la littérature. Pas des belles-lettres, pas du roman. Je peux plus. Que s'était-il passé hier soir, aux urgences ? Moi qui me voyais repartir avec la bénédiction d'un spécialiste prenant un ton lénifiant, laissant couler sur ma tête des paroles rassurantes. Tout venait d'une situation angoissante, d'une tension ayant duré trop longtemps, d'un stress inimaginable. De telles phrases et bien d'autres, je les mettais en forme dans ma propre tête et les glissais dans sa propre bouche, combien au long de ma vie j'avais distribué de telles tirades autour de moi, *larga manu*, c'est le b-a ba de tout médecin, mais il se refusait à les répéter. Pendant que le médecin, sérieux comme un pape et

silencieux m'examinait et me réexaminait. Il commençait à me mettre mal à l'aise. Allons, il en faisait trop. Parce que j'étais membre de la confrérie ? Je n'avais rien, rien du tout, j'avais fait mon diagnostic, qu'attendait-il pour me le confirmer ?

Mais non, j'avais quelque chose, et c'était dans la tête, visible sur le scanner où toute une partie était anormalement noircie comme un lavis à l'encre de Chine. Je pouvais m'en torcher avec mes explications inoffensives.

J'ai oublié les mots dont il s'est servi, je les ai oubliés tout de suite, mais je peux affirmer que c'est là que tout a commencé, n'a pas cessé de se creuser dans toutes les directions, mais aussi je les ai à peine compris, parce qu'ils étaient recouverts par le son unique, strident, continu, qui me hurlait, vibrait dans le corps tout entier : tu vas mourir ! Tu vas mourir ! Tu vas mourir ! Tu vas mourir ! Tu vas mourir ! Et *da capo* ! Ainsi qu'une voie d'eau ouverte au fond de cale, laissant l'eau se ruer. Ce que Françoise videra son sac des mois plus tard : elle reprochait âprement à ce médecin, c'est de m'avoir fait savoir sans précautions que j'avais une « tumeur », et ce debout dans le couloir. Le mot, je l'avais écarté, certes, mais il avait fait son petit effet, c'est certain. Mais faut-il un endroit particulier pour confier de telles nouvelles ? Alors il voulait m'envoyer en hélicoptère dans un hôpital spécialisé. De quoi ? Des mourants ? C'est que vous risquez un *engagement* (le cerveau tout entier veut passer par un trou trop petit) et c'est rapidement mortel. Pas un moment à perdre, selon lui. Mais je refuse, je n'ai confiance qu'à ce que peut me chuchoter ce vieux corps que je connais, il ne me dit pas que c'est si urgent. Alors ce médecin devient bavard. Alors je rentre chez moi et je le laisse s'étouffer dans ses éclaircissements.

Mais il faut que je m'enfuie, loin, c'est vital, panique. Il me reste encore utilisables quelques boisseaux de mots, ils doivent trouver leur nouvelle terre où ils vont lever, s'organiser d'une façon ou d'une autre. Je quitterai ce pays usé jusqu'à la corde, je l'ai toujours détesté, et sur le seuil taperai la poussière qui tient encore à mes chaussures. Je ne veux laisser rien derrière moi ! Quel branle-bas ! Quelle épouvante ! Il y a des mots ahurissants parce que si simples qui m'échappent, vous savez tous ces points brillants dans le ciel pendant la nuit, et bien ce mots je l'ai dévoré, de quelle maladie est-il le signe ? Maintenant que je l'ai retrouvé, grâce à Françoise, je ressasse sur un rythme jazzy : étoile, étoile, étoile. Perdu quand je voulais me souvenir comment elles finissent, en implosions, en explosions, un cataclysme qui est comme celui dans lequel je suis en train de me débattre, il est normal que tout ce qui pouvait évoquer ma propre catastrophe, prenons « étoile », c'est un mot rempli d'angoisse,

voire d'épouvante alors je l'oublie, le cerveau se protège de la douleur par tous les moyens et d'abord en l'enterrant. Une apparence insupportable, tout ce qui la rappelle, aux oubliettes ! Moi le somnubale... le somnambule que je suis depuis des éternités, ce médecin, il a pris des risques, il a fait ce qui est contre-indiqué, tout le monde le sait, me réveiller en pleine crise, avec le risque que je tombe du toit. Et c'est probablement ce qui est en train de m'arriver ! Et je me raconte des balivernes à toute vitesse... Et je galope déjà sur le chemin de la guérison, mais qu'est-ce que je raconte de guérison, alors qu'on vient de me trouver quelque chose de grave dans la tête, et qu'on ne sait même pas ce que c'est ? Allez, rêve, rêve... j'ai cru il y a quelques jours que des lambeaux de phrases me trouaient la tête et d'où venaient ils, on ne savait d'où, rien ne me permettait de le savoir, ils me traversaient la tête ainsi qu'une vieille radio, celle de mon enfance qui sifflait et craquait et plusieurs chaînes se recouvraient en même temps. Shhhh ! Croouuiik ! Il m'est de plus en plus difficile de taper sans faire une faute tous les trois mots. Rien ne me sera épargné. Je confesserai mon aveuglement, mon aberration, mon piétinement de ruminant devant sa mangeoire, tout s'est déchiré d'un seul coup, de haut en bas. Cela me fait quelque chose, me voici transformé en corps en mouvement, un pendule de Foucault qui s'est libéré et qui va se balancer en explorant toutes les directions, je veux. Rien à faire, il faut suivre. Et nous allons partir demain jusqu'à Lyon pour savoir. Nous avons rendez-vous avec le grand pont de boules dans la tête. Il dira ce qu'il croit savoir.

Comme cela va être violent, ce...

Cet après-midi le professeur G. m'annonce sans égards que je loge dans l'encéphale une petite boule de trois centimètres de diamètres et de nature inconnue, dans une zone où il n'y a rien de vraiment dangereux, ce qui veut dire en bon français vous ne risquez pas de devenir muet ou paralysé, au moins pas tout de suite. Alors faut-il l'enlever ? Oui. Et quand ? Attendre ? Non. Vite. Quel dialogue ! Quelle concision ! A l'antique. Sa certitude est communicative, mais elle me fait froid dans le dos. Je livre mon encéphale à ses bons soins, ma voix était sans doute un peu chevrotante, parce que je n'en avais pas de change. Tout ce qui n'a pas réussi à me détruire me rendra plus fort, heureusement d'avoir gardé sous le coude la phrase de Nietzsche qui me sert de mantra. Comment de fois m'en suis-je servi, je ne compte pas... Je ne peux pas vous dire que j'ai peur, car je n'ai pas peur, c'est au-delà, encore un mot qui me manque, « je crois qu'il m'arrive quelque chose d'important », je répète *in petto* toutes les trente secondes comme les interviewés à la télé, ce n'est pas

encore la fin, pas au contraire, bien au contraire, le début d'une autre époque. Je positivationne... et ne trouve que du bon à la méthode Coué. Je vais me lancer comme les audacieux qui veulent apprendre à nager sans attendre, en se jetant à l'eau. C'est exactement ce qui va se passer, brothers et sisters. Mais de l'eau, je n'en vois pas, du vide, oui. Et j'ai une trouille infernale. Ne prononce pas « mort » à haute voix, ça rend larmoyant, écris-le. Car tous les inquiets (et j'en suis entouré !) vont caqueter pour conjurer l'horrible peur qui gargouillera dans leurs ventres, et moi j'ai pas envie de me trouver dans un poulailler. Je vais même éliminer de mon bêtisier la rengaine: « ce n'est rien » et « tout se passera bien ».

Alors cette blague de la vie peut-elle s'arrêter sur un claquement de doigt ? Tant pis, on gribouillera. Même cette merde qui se profile à l'horizon peut s'écrire. Je dirais même : doit. Par quels moyens, à moi de les trouver. L'ordre du jour, c'est gratter à tous les endroits où s'accumule la merde de plusieurs millions de trous du cul, dont le mien. Je devrais tomber sur quelques objets intéressants. Mais j'en sais si peu, c'est effrayant, à mon âge.

Mercredi 4 juin 2008

C'est le début de la nouvelle ère, ou bien j'enfourche une chimère. Cependant depuis la semaine dernière. Il y a eu des dégâts collatéraux. Découvrir que je suis mortel, pour un dieu même au petit pied...sans préparation...si tant est qu'il y en ait une...je m'enfonce dans un territoire dont je n'imaginai qu'il pouvait exister. Tout est resté pareil, et en même temps imperceptiblement différent. Je me prépare à ce que je n'appelle pas encore une catastrophe, à côté de mon ordinateur me suis-je versé un verre de vin blanc et frais, il est délectable.

Profite !

Jeudi 5 juin 2008

Je vis dans un désert sans mots, j'ai au plus quelques uns que je crache dans le sable avec ma salive sèche. Alors je les garde et j'enrange ceux qui viennent, on verrait plus tard. Ne fais pas la fine bouche sur tout ce qui pourrait advenir. Je me prépare à des accès interminables de nausées. J'ai déjà des remontées d'aigreurs qui me remplissent le crâne, des bouquins à moitié lus, à moitié digérés, mastiqués... J'en ai soupé, des organisateurs de phrases, ils ne fabriquent qu'une prison de mots dans laquelle ils se sont enfermés, et qu'ils me proposent de partager. Le plaisir d'en sortir, et de respirer l'air pur ! Tant qu'on a gardé la clef, tout va bien. Voici la seule proposition qu'ils pouvaient me faire, m'enfermer avec eux dans leur

prison. J'ai donné ! Quel triste programme ! Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ? Avant de me faire ouvrir le crâne jeudi prochain. De la rue montent les bruits cristallins des petits maillets, ceux qu'utilisent les ouvriers pour ajuster des pavés. On a étalé du sable noir (volcanique ?) sur la chaussée de la rue, et on a déversé ce matin en vrac des centaines de pavés rougeâtres. Ce bruit de tonnerre m'a fait sursauter. Je suis en train de terminer un fond de vin blanc. Qu'il est frais, qu'il est bon ! Est-ce que j'en bois trop, ou pas assez, vu les circonstances ? Pas de réponse.

Samedi 7 juin 2008

Nous sommes le matin du samedi 7 juin 2008, il est 8 h 30 ce matin. De la rue monte comme hier les notes cristallines des petits marteaux, je n'en reviens pas alors que nous sommes samedis matins, jour sacré du repos bien gagné du travailleur français, (accroupis à l'indienne ils se saisissent d'un pavé dont ils détaillent longuement les six faces, puis l'enfoncent dans le sable par la face la plus idoine) ils posent un par un leurs pavés et dessinent des festons, ils travaillent si lentement, comme un samedi, sans se parler...quel silence ! Tout le temps du monde devant eux, je les soupçonne de ne pas s'imaginer une seconde qu'ils sont mortels.

Dimanche 8 juin 2008

Depuis qu'un médecin avec une tête plate de cloporte, avec un nom qui m'a fait croire qu'il venait sans doute de Madagascar...mais quelle formule a-t-il employée ? C'était énorme, que j'étais mortel...périssable...terrestre ? Qu'importe, car ce que j'ai entendu, je l'ai entendu. A moins que ce soit moi qui me le suis hurlé à moi-même... J'ai encore l'écho du Big Bang dans les oreilles, il vibre sans cesse, sans fléchir. Mais en même temps, ceci qui s'est passé depuis une semaine semble s'être éloigné d'une distance cosmique. Je répète : la seule chose d'important qui me soit arrivé depuis bien longtemps. Mais que suis-je con ! Suis-je en train de confondre ma bouboule avec une poignée de mots, une espèce de révélation, une petite divulgation de la Nature à moins que ce ne soit de la Divinité, qui m'a fait une fleur ? Ou bien suis-je déjà en train de perdre les pédales ? Mais c'est une vraie bouboule, elle est probablement de la race dangereuse, celle qui veut la peau de son porteur. C'est moi et moi seul le ventriloque et qui vais la faire causer, la rendre bavarde, cruciale et précieuse, cette bouboule, car d'elle-même elle va se réfugier dans le mutisme le plus complet. Moi j'habite un autre monde depuis la semaine dernière. Comme si la dernière couche géologique de ma vie, la plus profonde, venait d'apparaître brutalement à la lumière, dénudée. Cachée par des

épaisseurs d'humus, de détrit, de déblais de démolitions et d'ossements je ne sais quoi, qu'un vent fort, qu'un courant violent d'eau a dispersé, disséminé. Pas de littérature, tout s'est résumé à quelques mots percutants. Le dimanche matin, ma mère et mon fils V. s'en vont. Que leurs dialogues aient sonné de façon étrange, il est certain qu'ils adressent à un autre que moi-même, que leurs mots me font résonner (comme les paveurs plus haut) de façon étrange., je ne me reconnais plus, mais je garde cette découverte pour moi. J'ai déclaré à Françoise que je ne me suis jamais senti aussi bien. Son visage reflétait une totale incompréhension. Laisser les choses venir des profondeurs. Garder les yeux clos, que va-t-il se passer ? Je vais pouvoir rester des heures entières à rêvasser, et puis de temps en temps il y aura quelques mots que je voudrais conserver, et à ce moment je dirais sans forcer la voix et ils s'écriront magiquement. Magiquement. Des mots bruts. Un mot se décolle des grands fonds, qui remonte à la surface, qui crève la surface comme une bulle irisée. Gloup ! Gloup ! Que se passe-t-il ? Nous sommes dimanches, dans quatre jours je me fais ouvrir le crâne.

Lundi 9 juin 2008, 7h36

Ce n'est qu'au petit matin quand je suis réveillé, que je ramène quelques pépites du fond d'une mémoire presque effacée. J'avais oublié comme j'avais vivoté si longtemps avec la mort à venir. Mais y a quelques années, j'ai eu trop peur de mourir, mais je ne le savais pas. Ce matin je le sais. C'était une maladie sans nom, et j'avais le corps qui refroidissait avec la lenteur d'un phénomène géologique, chaque matin je pouvais constater la progression du mal. Juste avant d'être transformé en cadavre congelé, je rassemble les quelques bribes d'énergie qui me restent et m'enfuis, pour mettre la plus grand distance entre moi et ce pays de roquets hargneux. Ce matin je me suis donc souvenu de mes aventures asiatiques. J'étais assis sur un tabouret au bar contemplant les désirs des expatriés et des petites putains de Jakarta. L'affaire était de choisir ou d'être choisi. Je suis resté longtemps à observer ce jeu complexe. Puis tout se répétait jusqu'à la nausée. Moi j'étais incapable de choisir, de préférer (toujours cette maladie !), et je n'étais pas choisi. A vrai dire je n'étais même pas dévisagé, et j'ai fini par m'interroger : qu'il y avait-il de dévasté que révélait mon visage pour qu'il soit ignoré à ce point ? Faisait-il peur à ce point ? Une jeune femme à peine plus grande qu'une petite fille se glisse, insinuée entre mes jambes comme si elle avait été poussée par la foule, mais lentement, avec des délicatesses de danseuse, le plus loin qu'elle pouvait se faufiler, et mon sexe s'éveille lentement à la chaleur de son dos. Mais je reste longtemps à examiner la courbe sinueuse de son cou, à moitié recouverte de la chevelure d'un noir minéral. Quelques

cheveux sont même soulevés par mon souffle. Nous restons là, immobiles, engourdis, puis après un moment interminable, je me secoue de ce charme et me repousse en arrière, pour briser apparemment ce contact fragile et en réalité pour le resserrer et le confirmer. C'est ainsi qu'elle l'interprète, elle me suit et se love plus intimement dans l'angle de mes cuisses. Quant à son dos qui a repris son contact toujours plus intime avec mon sexe, par de minuscules mouvements il est chargé d'une familiarité croissante. Ces mouvements, je les accompagne des miens dans un pas de deux perceptible certainement de nous deux seuls.

Cette fois un bruit violent monte de la rue : ils viennent encore de déverser en vrac sur la chaussée des brouettées de pavés. Ils vont pouvoir continuer toute la journée leur travail d'esclave. C'est drôle à quel point je n'ai pas la moindre pitié d'eux. Simplement Je les envie de temps en temps, jalosant leur vie grise où tout se répète et recommence comme les saisons.

Mais reprenons. Cette petite garce (mon vocabulaire se réchauffe) avait réussi à créer entre elle et moi, avec des moyens limités, sans mots, sans un regard, une tension insupportable à couper au couteau. Mais ce serait mal me connaître que de croire que j'allais me précipiter sur le « happy end » qui se profilait. Ou mal me connaître, ou mal te connaître, cher lecteur, au choix. Tout aurait donc pu continuer sur sa pente prévisible si je n'avais pas été repris par mes démons occidentaux, si je n'avais pas été malade jusqu'à l'os, détraqué, souffreteux : il faut impérativement que je me lance dans une procédure de vérification, de déconstruction, de contre-épreuve, d'expertise. Et si mon désir s'était allumé un peu vite, s'était embrasé comme une botte de paille ! Je me connais, mais c'est l'Asiatique, la femme que je cherche, vieux chien à la babine molle et baveuse. Vieux réflexe conditionné. Oui, une femme unique (de quoi ?), une récapitulation, quoi. C'est que je ne veux pas perdre mon temps. Et puis il faut que je tiens la distance ! Que c'est compliqué ! La vie est courte, ça mord, elle est courte, elle est courte, elle est courte. Je n'en fais pas une philosophie de la vie, mais elle me remonte sans prévenir comme un rot aigre. Oui, c'est ça, le temps, je veux dire le mien, celui des autres, je m'en fiche, à chacun sa croix... Elle était pleine de défauts et c'étaient eux qui la rendaient désirable et particulière et singulière, rien de la poupée gonflable : sa taille miniature, une fossette à un drôle d'endroit. Quelle fraîcheur ! Elle embaume la marée, elle a l'ouïe bien rose. Je m'étais déjà rendu, mais je ne le savais pas encore. Par acquit de conscience, je fais quand même le tour de la salle, dévisageant l'une après l'autre : mais aucune des jeunes femmes ne m'intéressa (mais c'est moi qui étais désintéressé, car il y en

avait qui étaient bien plus belles que ma minuscule inconnue), alors je me suis assis de nouveau sur le même tabouret que j'avais abandonné, : la jeune femme s'est glissée de nouveau entre mes jambes, des habitudes se tissaient entre nous à toute vitesse, et j'ai posé la main sur l'épaule maigre d'un animal inconnu. Moi qui ne lui avais pas adressé le moindre mot, je lui chuchote : « follow me (suis moi) », c'est alors que pour la première fois nous croisons nos regards où nos accords se lisent sans détours, et personne ne songe à les mettre en cause, car ils ricochent tout autour de nous, à la vitesse de la foudre. Et il semble que d'un coup toute la cohue est au courant, les expats suspendent leurs frotti-frotta, le garçon déboule et présente sa note, la foule s'écarte devant nous en multipliant de grands sourires, des complices nous trouvent un taxi en un clin d'œil ! Le Temps suspendu met la gomme ! Vroom ! J'éprouve la sensation physique du vent qui me fouette le visage ! Je suis en train de me dire que je pouvais taper toute la nuit précédant mon opération. Je ne me suis jamais dit la dernière, croyez-moi ou non, je n'ai pas eu l'idée d'écrire mon (quoi ? Malgré tous les efforts, répétant comme une prière « qu'est-ce qu'on écrit avant sa mort ? », rien ne vient, sans comprendre qu'écrire avant de mourir, on ne fait que ça de son vivant. Non, le mot m'échappe et je passe de longues minutes à tenter de l'attraper. Alors surgit, jaillit et vibre comme une flèche au centre de la cible le mot anglais, le seul qui me reste, c'est « will », et c'est enfin dans le dictionnaire anglais-français que je déterre le bon mot : testament ! Testament ! Testament ! Pourquoi faut-il que je fasse un crochet par l'anglais ? Parce que par la langue de maman, ça ne passe pas. Je ne suis pas encore mûr. Dans un demi-sommeil je rêve sans cesse qu'il y dans la même chambre que moi un homme qui interromprait régulièrement ma rédaction, me conseillant de dormir, parce que demain j'aurai une journée très fatigante. « Fatigant » est chargé de lourde menace, je comprends cela six mois plus tard. Tant de mots ordinaires sont devenus menaçants. Alors me voici tenté de lui fourguer une explication pour qu'il comprenne, ou plutôt pour qu'il me fiche la paix : par exemple l'adjonction d'un codicille à mon testament, la reconnaissance d'une petite bâtarde engendrée il y a des années en Asie. Il y a eu trop de bruit autour de moi, il vient de tous ces derniers jours. Maintenant que je suis au calme, je peux y réfléchir. D'innombrables coups de téléphone se sont entrecroisés autour de moi. Françoise, tu me faisais des comptes-rendus probablement faux...c'est que je n'aurais pas pu supporter...il fallait me protéger (de quoi ?)...me soustraire (à quoi ?)... Mais mes questions aussi sentaient le faux, le biaisé, j'en suis sûr. Les femmes caquetaient sans jamais s'arrêter. Ah oui ma mère, Chantal (ex-femme),

et d'autres, et le téléphone qui sonnait sans arrêt. Je remarquais des bifurcations dans la conversation, un timbre de voix qui se transformait en chuchotement voire un bruissement, dès que je me rapprochais. L'effet « boule dans le cerveau » ? C'est l'effet « menace mortelle » ? Rend bavard ? Pas moi en tout cas, j'envoie tout le monde sur les roses !

Ne suis-je pas en train de suivre les grandes traditions, avec ces mots que je tape fébrilement au clavier ? La menace de la mort, l'effet « croix », voilà ce qui est arrivé à un certain Jésus, trois jours avant de mourir. Mais au lieu de se lancer de toute urgence dans la rédaction des Evangiles, les siens, et ne pas laisser abandonner cette tâche majeure à cette bande de branquignols que sont ses disciples, il a inventé dans la précipitation l'histoire du pain et du vin pour garder quelque chose de son corps mortel. Nous le faisons tous. Laisser quelque chose derrière nous. Moi je vais écrire jusqu'à consommation de ma vie. Parce que moi aussi, je n'ai qu'un corps mortel. Et que je veux que ça se sache ! Comme l'attente de me faire ouvrir le crâne dans trois jours me fait déconner ! Souvenir de Françoise qui se pavane devant moi avec une interminable écharpe couleur rose indien. Je bondis de mon fauteuil, la lui retire et m'en entoure le cou. Et elle sent une bonne odeur de *femmina...* La fatigue s'est accumulée, mais à quoi bon se coucher. Je ne me rends pas compte. Les phrases que j'accumule comme un devoir d'Etat sont de plus en plus confuses, et j'ai encore dans les oreilles le vrombissement des quadrimoteurs de l'examen IRM, couvrant le silence hospitalier qui me cerne de partout. Quant à la nuit noire que je désirerais, ce n'est pas dans un endroit pareil qu'il faut espérer l'avoir ! Des lucioles, des clignotements électroniques partout !

Mardi 10 juin 2008

Je suis entouré d'un épais silence. Comme le faire céder ? Il y a bien sûr ces questions qu'il ne faut jamais poser pour savoir ce que les autres pensent de vous. Il n'y a que Mozart qui osait demander « m'aimez-vous ? » Ces questions, mais personne ne les pose jamais, sauf les amoureux, et ils savent que c'est une telle occasion de mensonges. Il faut l'annonce de mon futur de mortel qui me donne le droit de poser une question ? Une question illimitée, pour une question de temps limité. Voici que je pense à ma fille, je lui ai demandé : « alors tu l'aimes bien ton vieux papa ? » Mais il ne suffit pas d'obtenir une réponse affirmative pour être pleinement satisfait ! Le jour se lève soudain, ou c'est moi qui le remarque, et le mur d'en face est inondé de soleil. Peut-être pourrai-je me poser la question : es-tu inquiet ? Quand ai-je vraiment été inquiet, quand ai-je vraiment commencé à le devenir ? Savez-vous

que moi je ne l'étais pas du tout, c'était plus tard ? Savez-vous que ma première réaction à moi a été la colère, quand ce médecin macaque a pris sur lui de m'annoncer mon état menaçant ? Sale singe ! Et de quel droit ! Te l'avais-je donné ? Garde-les pour toi, tes paroles de mauvais augure ! Que j'ai imaginé que ce que ce post-colonisé voulait se venger de je ne sais quelle vieille haine d'ancien occupé ? Ou pour se gonfler d'importance ? Anthroïde ! Simien ! Mais le mal était fait, et dans le jargon du philosophe, « je cesse de m'éprouver existant, et cesse de saisir la plénitude affirmative de ma propre négativité » Sic ! Que tout ceci sera terminé. J'irai m'excuser de ma réaction indéfendable à ce médecin (je ne l'ai naturellement pas fait, j'ai conclu qu'il avait sa part de responsabilité). Mais il faut rendre à César ce qui est à César, je crois que j'aurais pointé aux rendez-vous d'un psychanalyste pendant 20 ans sans jamais arriver à cette toute simple et percutante prise de conscience. « Je suis périssable, mortel pour mettre les points sur les i et me voilà embarqué dans une histoire létale, qui va donc se terminer par un naufrage dans le vide ». Fin : connue comme le loup blanc. Avant : inconnu. Entre les deux, doit être griffonné. Le meilleur psychanalyste, n'est-ce pas le premier homme dans lequel on se cogne au coin de la rue ? Il vous lance à la figure un de ces oracles qui vous chambarde et vous révolutionne. Ma tempe droite bat doucement et est à peine sensible, et pourtant je sais que la tumeur est là, juste sous la pulpe de mon index. Une de ces questions que je lançais plus haut pourrait être, mais je suis seul. « Mais que me faites-vous donc ? Qu'allez-vous me faire ? » Et il faut qu'à cet instant je me souviens de cet homme représenté sur une eau-forte du quinzième siècle qui se fait tranquillement couper les doigts d'une main par le bourreau, il tient dans la main gauche un ciseau à froid, dans la droite un marteau, le supplicié lui assis devant lui la main posée sur une petite table ils ont l'air très tranquille, le supplicié pourrait se lever et partir. Ne bougez pas s'il vous plaît, a l'air de dire le bourreau, il faut faire ça proprement dit. Ce n'est que l'affaire d'un instant. Celle qui essaye de me rassurer sans cesse, c'est Françoise. C'est à peu près comme si elle versait de l'essence sur un feu de cheminée pour l'éteindre. Elle n'a pas compris, entendu que je n'ai pas besoin d'être rassuré. Je ne me rebiffe pas, parce que toute parole est bonne à prendre. Parce que je suis inconscient, plutôt insensé. Un parfait simplet. Par périodes de trente secondes. Pas plus longtemps. Puis comme dans ces tunnels circulaires où l'on casse des particules atomiques en autres plus petites, je fais tourner à toute vitesse dans ma tête quelques mots : tumeur, cancer, maladie mortelle, destructrice, foudroyante, implacable. Mais aucun ne s'éclate en plus petits. « Cancer » reste « cancer »,

« maladie mortelle » toujours « maladie » et « mortelle ». Les uns et les autres bourrés d'énergie maléfique, se cognent entre eux, se remplacent les uns par les autres, mais leur ronde démoniaque ne s'arrête pas une seconde. Et puis, repos ! Sans prévenir, une nouvelle période d'inconscience. Ce médecin que j'ai rencontré il y a exactement 10 jours, qui va bouleverser ma vie autrement plus que ce que je crois encore, c'est exactement comme s'il m'avait planté des banderilles dans le râble, et elles tiennent bien. Alors soudain je m'embrase, je fulgure. Voilà le programme pré-mortem : il faut planter dans le dos de chaque lecteur sa banderille ! Pourquoi moi tout seul à supporter cette damnation ! Il va sauter de tout côté, comme un cabri, pour s'en débarrasser, mais il n'y arrivera pas, ça crochera trop profond ! Je vais vous décrire comment la réalité se reflète dans les yeux d'un crevard ! Vous aurez droit à tous les détails répugnants que l'on cache, mais pourquoi se cacheraient-on ? Par respect humain ? Il existe un genre négligé, les dialogues qui se passent avec une personne qui se croit ou qu'on croit mourante. Alors j'imagine ces deux personnes, et l'une qui prend souvent la place est mère Teresa la mère des agonies qui, jusqu'au dernier souffle elle balançait, confiait, contait, dégoisait, débitait, dévoilait, expliquait, murmurait, relatait, révélait, à celui qu'elle entourait de son haleine, qu'il allait mourir et qu'en même temps il n'allait pas mourir, ce n'était qu'une façon de parler, ou bien un mauvais moment à passer, qu'il allait entrer dans la vie éternelle, dans cinq minutes plus tard, de quoi se plaignait-il ! « Tu ne te rendras compte de rien, et puis brutalement la vision du Dieu qui va te brûler les rétines, alors donne-moi ton âme » ce qui voulait dire plus crûment : « Aie honte de toi, totalement, avant de te dissiper » C'était à un mort vivant qu'elle s'adressait, qui avait un pied dans la vie et l'autre dans la mort, comme elle aussi le faisait croire. Quel mensonge ! Mais voici qu'elle allait rester bien vivante, et une fois après lui avoir fermé les yeux, elle prendrait son café qui attendait au chaud à la cuisine. Voici qui est particulièrement machiavélique ! Je ne sais pas si elle, quand elle est morte, on lui a fait le même coup...sûrement. Ce sont les mêmes mots qui sont sans doute employés par l'imam qui va exalter le futur martyr affublé de la ceinture qui fait « boum ! » : « tu ne sentiras rien, et l'instant suivant, tu te trouveras dans le Paradis, entouré de jolies filles etc. » Ce que le bourreau pendant la Révolution française susurrerait dans l'oreille du futur raccourci par la guillotine : « tu sentiras simplement un courant d'air sur la nuque ». Mais ce que l'un et l'autre ne faisaient pas et ne pouvaient pas, c'était de vérifier s'ils étaient crus par ceux qui allaient mourir. Bref, à celui qui est encore vivant, il serait fondé d'adresser des paroles de

vivant à un vivant, qu'on abandonne les promesses incontrôlables de ce qui se passe après la mort, il y a droit, il le mérite, quant à celui qui a passé l'arme à gauche, on peut autant économiser son salive. Tout ceci est théorique, car que ce soit dans ma famille ou dans mon exercice professionnel, j'ai fait tout ce qui est possible pour éviter ces dialogues de la fin.

Mercredi 11 juin 2008

Douceur des premières lueurs de l'aube, il est six heures du matin et dans quelques heures je rentre à l'hôpital pour me faire extirper du cerveau une petite boule de 3 cm de diamètre. Que peut m'arriver de pire, sinon de ne pas me réveiller de la table d'opération ? Mais cela je ne le saurai jamais (je n'envisage pas l'hypothèse de me retrouver sourd, aveugle, paralysé). Ou bien je vais être débarrassé de l'angoisse de mourir. Tout dépend de ce qui se trouvera dans mon crâne. Peut-être n'ai-je que senti le vent d'un boulet, qui est passé un peu près... et ou bien...et peut-être...et ou bien...et peut-être...Il faudra (après...) que je téléphone à mon fils pour le remercier d'avoir pris part à ma santé avec cet instinct divinateur. C'est en effet lui qui, quand Françoise lui a fait part de mes difficultés d'élocution, s'est obstiné pour que je sois vu aux urgences de l'hôpital. Et moi qui battais la campagne ! Il va falloir que je réapprenne à parler, à hurler aussi. Après le silence, la logorrhée ! Tiens, ce matin je me suis souvenu ce que m'avait lancé dans la figure ma grand-mère avant de s'en aller mourir. Quand j'y pense, elle était assise à côté de moi, chez elle, comment pouvait-elle se tenir droite sur une chaise, elle envahie par un cancer. Et j'attendais avec elle les hommes qui allaient l'emmener à l'endroit où elle allait mourir, sa maison de province, ce qu'elle avait choisi ainsi. Alors elle se tourna vers moi et me déclara comme la chose la plus banale du monde « qu'elle ne reviendrait jamais ici, et que c'était dur » « Elle ne reviendrait jamais ici, c'était dur ». Je me souviens encore de ce silence qui s'est installé. J'ai toujours gardé cette phrase comme un écharde sous la peau jusqu'à aujourd'hui. Le silence s'est ouvert entre nous à ce même instant, vertigineux, nous a séparés par un gouffre, et il fut définitif, car je ne lui ai plus jamais adressé la parole jusqu'à sa mort, qui eut lieu peu de temps après. Combien de fois m'a-t-elle hanté cette phrase, elle et mon silence qui l'accompagnait. J'ai découvert au fil du temps que c'était ma tâche, à vrai dire la seule qui comptait, de remplir ce vide béant avec des mots qui seraient les miens, qui ne pouvaient être que les miens. Pauvre vieille !

Françoise s'emploie à réactiver les bruits ordinaires de la vie. Il n'est que sept heures, je me prépare au départ. Je suis attendu, des dizaines de personnes m'attendent comme le Messie, grâce à moi ils vont se sentir exister. Mais il va devenir de plus en plus difficile de travailler au

fur et à mesure que la pression du départ se fait plus insistante. Huit heures sont en train de sonner. Demain à la même heure, ils seront dans le feu de l'action, et pour moi dans l'inconscience. Ils vont m'ouvrir le crâne avec des gestes pleins de précaution. Françoise tu es un amour ! Ah ! Voici qu'un bruit de moteur prend possession de l'espace, depuis la rue. Derrière ce bruit de moteur de compresseurs, il y a un homme qui réfléchit, et qui parle fort, comment il va organiser son travail, et un autre qui répond. J'ai une immense sympathie pour ces inconnus, ils sont de la même race « homo faber » dont les mains vont s'occuper de moi demain. Avec des gens comme eux, il ne peut rien m'arriver. Et il est 8h37 du matin. Personne n'a songé à me souhaiter mon anniversaire, aujourd'hui 11 juin 2008. Est-ce un bon signe, un mauvais signe ? Cela fait un bon moment que j'ai cessé de donner des réponses à de telles questions...j'ai envie de répondre : signe de quelque chose mais on ne sait pas de quoi. Eh bien la première fois de ma vie, je serai content de souhaiter mon anniversaire, mais seulement une fois que j'aurai quitté cet hôpital ! Me voici pieds nus, laissant derrière moi la cacophonie rassurante dans la rue, les rumeurs d'un monde qui n'a pas encore décidé de me rayer de sa surface. Ou alors quelle fourberie, quelle imposture... Pour qu'ils existent, ces bruits, il faut des oreilles pour les entendre, et pourquoi pas les miennes ! Elles sont uniques, et mes yeux, et ma cervelle, grâce à eux c'est un monde unique qui existe et qui est le mien, il ne faut pas qu'il disparaisse si vite... Ma mère vient de me confier que je suis « très courageux » elle doit confondre le départ à l'hôpital avec le départ en guerre. Moi je ne vais pas confondre ma tumeur avec l'ennemi, car j'espère que nous allons trouver une coexistence pacifique. Que je suis avide de la moindre rumeur humaine, je surprends le pas pressé de Françoise dans le couloir, qui monte et s'éteint derrière la porte Bon ! Bon ! Bon ! Pourquoi faut-il que je me souvienne des chants que les tueurs du Rwanda entonnaient à pleins poumons avant d'aller à la chasse aux tutsis dans les marécages ! De belles clameurs humaines, qui glaçaient le sang de ceux qui les entendaient. Moi il faut que j'arrête de travailler, que je me lave, que je me prépare pour l'abattoir. Voici un bien grand mot Il est neuf heures douze et j'arrête. Il est 21h48, et je passerai en premier le lendemain pour me faire ouvrir le crâne. Pour la première fois, je me suis senti angoissé quand la jeune infirmière ne trouvait pas de voies d'accès veineuses. Mais elle a finalement réussi, je dormirai. Je ne peux confier à personne à quel point je suis heureux de ce qui m'arrive. C'est un abominable et merveilleux secret. Tout ce que j'ai lu ne sert à rien, le secret c'est qu'il n'y a pas de secret. Je me moque de savoir ce que je vais devenir. Que je suis loin de la

littérature ! Et pourtant il y aura des mots et des mots et des mots. Il n'y a pas besoin qu'ils soient nombreux ! Demain débarrassez-moi de cette tumeur, faites votre travail !

Et moi je serai un malade très tranquille !

Lundi 16 juin 2008

Quatre jours après l'ouverture de mon crâne et l'ablation de ma tumeur. Pendant des heures, des milliers de regards se sont croisés dans un trou sanguinolent, comment est-il possible de croire, de s'imaginer à une telle scène ? Et la tumeur une fois découpée a glissé par le trou, elle a laissé derrière elle une cavité, un vide, je n'arrive pas à y croire. Et toutes mes fonctions étaient intactes, je n'étais pas un paralysé, un légume, incapable de parler. Mais l'usage des mots n'est plus comme avant. Mais qu'ils soient comme ils doivent être. « Il a tout enlevé », ceci m'est dit tout de suite, je ne sais plus par qui, je m'accroche, avec quelle énergie (grave erreur) à ces quelques mots. Eux que je prends comme signes peinturlurés, bariolés aux couleurs de la vie, cachent une autre vérité, je l'apprendrai bien plus tard. Le professeur G. m'a détaillé par quoi je vais passer. Je l'écoute comme un petit garçon, et j'oublie dans le même temps qu'il me parle. Radiothérapie et chimiothérapie pendant plusieurs mois (que voulait alors dire « enlever tout », si on fait comme s'il en restait ? Alors « tout » prend un sens sacrément différent, il devient une possibilité, ou un rêve, ou une hypothèse. Je renonce à poser une question, craignant de recevoir des éclaircissements mais douloureux. Ce n'est pas conscient, mais un vieil instinct animal vient de se réveiller, et me pilote : pas bobo ! Et avec quelle vitesse ai-je passé les vêtements de celui qui ne veut pas, ne peut pas de réponse ? J'accepte et encore celles qui se contredisent les unes les autres. Il ne reste plus rien sauf quelque chose, on ne peut pas être sûr, on le saura mais dans très longtemps, temps dans lequel une autre raison de mourir peut survenir, pourquoi pas ? Le sens est fuyant comme de l'eau, il serait d'une certitude minérale si j'étais mort sur la table d'opération. Mais comme je suis vivant, les ambiguïtés vont se multiplier. Allons, la preuve est bien que je suis vivant ! Ah ! Voici qu'elle a un nom, c'est la première fois qu'elle a un nom : glioblastome... la plus agressive des tumeurs primitives du cerveau... je cite là un vieux souvenir de mes études. « Le traitement peut comprendre de la chimiothérapie, de la radiothérapie et de la chirurgie. Ces mesures sont considérées comme palliatives, c'est à dire qu'elles ne permettent pas la guérison. L'espérance de vie de cette maladie est de cinq ans et elle a peu évolué ces trente dernières années » Je découvre que ma maladie est inguérissable, à moins que je le savais déjà...« Celui qui désespère de l'absurdité du monde

est toujours prisonnier d'une illusion : celle de croire qu'il doit exister un sens qui, en réalité, n'existe pas. Le monde a une valeur qui, en fin de compte, est la mienne » Wittgenstein.

Jeudi 19 juin 2008

Des années et des années se sont accumulées dans l'obscurité et sont finalement arrivées à ce résultat. C'est un résultat de désintégration, par tout autre moyen je n'y serais jamais arrivé. Que me révéler que je suis mortel allonge sur tout mon vocabulaire une immense ombre portée. (...) Suivre la dissolution.(...) je sabre, rature paragraphe après paragraphe. Certains que je relis, sont incompréhensibles, des mots ne se rattachent à rien. Quelle catastrophe !

Samedi 21 juin 2008

Et me voici de retour dans mon terrier, comme si rien ne m'était arrivé, l'hôpital s'est déjà éloigné si loin. Les deux chats rôdent autour de moi, avec cette façon admirable de me montrer qu'ils m'ont seulement quitté l'instant précédent. Et comment ces bêtes me regardent, j'ose même dévisager ? Comme des animaux hautement vivants, quel avantage d'avoir acquis notre humanité pour s'être affublés de ces têtes de moitié morts, de ces faces plombées ? Il n'y a pas un reste. Pleinement vivants. Seuls les animaux ont ce pouvoir de me scruter ainsi, leurs yeux si profondément enfoncés dans les miens que je détourne parfois le regard. Jusqu'à votre dernier souffle, un animal vous dévisagera comme pleinement vivant ! Les yeux d'un chat vous fixent et vous laissent s'y refléter cet inconnu que vous êtes et que vous ne connaîtrez jamais. C'est vertigineux ! Qu'ils reposent de ces regards pénétrants, curieux, ceux d'un humain qui vous fixent, détaillent, observent, scrutent, toujours aspirés par derrière les apparences qu'on leur tend et qui l'exaspèrent. Je me sers des mots comme je l'a toujours fait. Mais faut-il que certains mots, certaines expressions semblent avoir disparu de mon vocabulaire ? Que je bute sur des territoires intimes qui ont désintégré mon vocabulaire ? Alors je dessine des gestes maladroits d'ours mal dressé, pour évoquer ce qui me manque, et c'est Françoise qui le retrouve, ou elle m'en trouve un autre équivalent. Quête épuisante ! Quel effort que de balbutier, bredouiller, marmonner, vagir, mais que faire d'autre ! J'ai été plus loin que je pouvais aller, rien n'arrêtait ce cheminement mou, cet écroulement sablonneux, sans ce coup de tonnerre, j'aurais pu encore continuer mille ans de bavardage, de boniment, de bourre-mou, de verbiage. Repasser sur mes traces sans le savoir, comme les Dupont et les Dupond amis de Tintin perdus dans le désert, recouvrant et

redécouvrant interminablement leurs anciennes traces . Chaque mot que je découvre dans le silence nutritif, il m'ouvre un trou dans la poitrine, le vent y siffle. L'air circule plus facilement.

Dimanche 22 juin 2008

Mes femmes, mes enfants, depuis que ma condition mortelle leur a été dévoilée, que *ma maladie* fait partie de notre monde, leur utilisation des mots est devenue habile, cauteleuse. On vérifie d'abord si une supposée fatigue m'empêcherait d'écouter, leur voix n'est plus qu'un murmure. On ne me sert alors qu'un discours désodorisé où toute allusion à la maladie, la souffrance et même au temps qui passe est extirpé telle une mauvaise herbe. Tout qui ressemblait de loin à une question est proscrite. Leurs phrases me contournent comme un écueil. Mais c'est qu'ils me rendent malades, avec ces discours douceâtres ! Dès que je ne suis pas seul, je me sens pris d'un léger mal de cœur. Et cette question qui est comme un leitmotiv, « Mais comment vas-tu ? », qu'ils m'observent, et ils auront la réponse qu'ils veulent entendre. Et comme dans un dialogue socratique, il faut renvoyer le questionneur à sa question : « Et toi, sais-tu toi-même comment tu vas ? » Plus brutalement, j'ai répondu : « Comme un qui a un cancer ». Cela a clos le bec de presque tous. Les portes du Royaume sont-elles en train de tourner sur leurs gonds et s'entrouvrir, et c'est pour moi tout seul ? Le Royaume, il est ici et maintenant, et j'ai traîné toujours ailleurs, il n'est pas troublé par une seule goutte de Futur anxieux. La merveille du Présent. Il me fait verser quelques larmes. Tout mon futur de soi-disant mortel, de condamné à l'éphémère, ne pèse pas le poids d'un souffle, en face de cette révélation. Et voici un souvenir qui me revient, d'éblouissant présent. Je rêve à une mer au petit matin, par calme blanc, le bateau froisse à peine cette somptueuse surface...

Lundi 23 juin 2008

Madame Machado, la femme de ménage portugaise, m'a raconté ce matin l'agonie de son mari qui avait une tumeur intracérébrale, il y a plusieurs années. Elle attaque son récit par cette phrase : « il a traîné, comme un bébé entièrement paralysé et muet pendant une année, avant de mourir » Elle a commencé sans faire des détours, sans me demander si je pourrais le supporter. Je ne lui ai pas demandé d'arrêter. Sa cicatrice dans le crâne, continue-t-elle, il l'expliquait au début par une chute dans un puits dont il aurait perdu le souvenir . Sa femme ne le lui a pas démenti. Elle ne lui a jamais révélé qu'il était atteint d'une maladie hautement mortelle, parce que sa tumeur était inextirpable. Seulement dix pour cent l'ont été. Elle ne lui a jamais annoncé qu'il allait mourir. Il n'a jamais su qu'il se dirigeait vers la

mort. Comme un bébé. D'ailleurs très vite ses yeux ont cessé d'appartenir à un être humain, ils ne reflétaient rien. Les médecins eux non plus n'ont jamais annoncé à madame Machado que son mari allait prochainement mourir. Alors sous un prétexte ils l'ont transporté à l'hôpital et il est mort là-bas. Et les yeux des médecins, que reflétaient-ils ? Quand madame M. l'a su, elle s'est mise en colère et insulté les médecins. C'était pour la protéger, se sont-ils défendu. De quoi ? Elle s'était occupée d'un bébé, elle voulait aussi assister à sa mort....n'avait-elle pas assisté à toute sa vie ? Mais ce n'était pas ce que croyaient ces médecins, ils savaient qu'il fallait faire ainsi, où l'ont-ils appris ? Les études médicales sont misérables sur la question « mort ». C'est une fois son récit terminé qu'elle reconnaît que ce qu'elle a souffert, elle ne l'aurait jamais souhaité à son pire ennemi. Suspendu à ses lèvres, en absorbant tout ce qu'elle me racontait avec éloquence (il y a un mois je n'y aurais que prêté une oreille distraite. Ou plutôt elle ne me l'aurait jamais raconté), je m'imbibe de cette souffrance, je découvre à quel point une porte s'est ouverte en moi et la souffrance s'y rue comme un torrent, et je me répétais : eh bien, voici mon destin qu'elle prophétise, elle, cette femme que je connais à peine, peut-être les horribles circonstances de la fin de son mari, ce seront les miennes : peut-être s'occupera-t-elle de moi comme elle a fait pour son mari, devenu comme un bébé, paralysé, muet, sourd et aveugle ? Françoise ne pourrait sûrement pas y faire face. J'esquisse le futur, à la vitesse de la foudre. Mon imagination, en jachère depuis des années, bourgeonne comme une tumeur, et horrifié, je découvre qu'elle me force à me glisser dans la peau de ce mort inconnu, dans la peau de cette femme, tandis que de grands coups me cognent dans la poitrine. Mais il y a autre chose à faire avec les mots, pas seulement imaginer un futur possible, car je vais me faire éclater le cœur à force d'angoisse, si je ne réussis pas à m'ancrer dans le présent vierge. Mais à qui les adresser ? Car sans visage en face de moi, et il faut que je le trouve, il n'existe aucun mot qui pèse, ce n'est qu'un bruit. Une chose est certaine, c'est que mes mots seuls peuvent me sauver de cette malédiction. Sans les comprendre, je m'affole de menaces et de dangers informes, mais se dessine une échappatoire. Je vais m'avancer dans le Temps qui vient de s'ouvrir devant moi, couvert de mots que je dois trouver et écrire sur ma peau nue, comme des formules magiques et protectrices, observées dans ce film japonais vu il y a très longtemps. Je parcours sans jamais m'arrêter, mon petit territoire, il est à moi, je l'ai gagné sur le désert informe. Mais il a été déjà pénétré par des forces que je ne connais pas...

Mardi 24 juin 2008

Mes tribus sont en train de tisser autour de moi un cocon de temps, comme si je m'étais transformé en fragile objet de verre filé, mes mouvements sont de plus en plus difficiles, C'est leur façon de se battre contre ma maladie, en ralentissant le temps. Comment leur expliquer que je ne me suis jamais senti en meilleure santé que maintenant ! Le temps s'est remis en marche, et il a cessé de me blesser. Jusqu'à maintenant il était sans limites. Rien n'était jamais terminé, donc tout était interminable. Chaque jour se répétait le même, farci du précédent et déjà bourré du suivant. Et maintenant, tout ce qui se vit remplit une date unique. Je suis enivré par la saveur de l'unique, du jamais ressenti. Je ne pourrais pas vous la décrire, mais ce que je peux vous assurer, c'est que j'ai eu à moi la saveur unique de ce matin, de cette journée, sur la langue. A jamais unique, déjà oubliée et partie inaliénable de moi. Faire ouvrir son corps pour le maintenir un peu plus longtemps vivant, il suffit de le subir une première fois. Et après que les bouchers opèrent. Comme je me fiche de l'intégrité de ce corps, éviscérez-le, balafrez le de cicatrices, que m'importe du moment qu'il reste en vie. Une chirurgie esthétique à l'envers. Amputez tout ce que vous voulez, ce n'est pas moi qui vous l'interdirai. Sauf un hémisphère cérébral... Quand je dénudais les traces profondes de la maladie sur les corps que je palpais, j'étais saisi par une répulsion, une horreur sacrée, qui se doublait d'une attraction sourde. Cicatrices de laparotomie s'enfonçant profondément dans la paroi abdominale, amputations, de membres, mutilations de seins, balafres. Mais mon regard s'était renversé, au lieu de se diriger sur le monde extérieur, c'était le monde extérieur grouillant de regards qui me détaillaient, c'était moi qui me faisais dévorer par autrui. J'y lisais ses répulsions, son horreur même, voire son attraction. Quelle contenance en effet prendre devant un périssable, un éphémère comme moi, qui le savais, savait qu'en face il savait, et que mon vis-à-vis savait que je savais qu'il savait... Alors pas en parler, ou en parler, et comment, *that is the question*. C'est ainsi que Chantal, une amie de Belgique, eut cette phrase vicelarde, qui était sa façon de me remonter le moral, le mien et surtout le sien : « Nous sommes tous en sursis ! En sursis ! » Elle me bouleversa, et il me fallut longtemps pour comprendre pourquoi. C'est qu'elle m'avait rendu conscient par ces quelques mots que j'étais autant le perdant que devenu le bénéficiaire d'un délai, d'un report, d'une grâce temporaire avant la disparition finale. Et que le temps qui restait ne pouvait pas se vivre naïvement à la façon de celui qui était derrière moi. Comment ? Je ne le savais que vaguement, mais c'était devenu le devoir majeur, la découverte journalière, qui s'en était éclairé. Je ne suis pas persuadé que Chantal avait lesté ses mots d'un tel sens. Mais

qu'importe ! J'avais saisi ce qu'elle me tendait, à charge d'en tirer une force supplémentaire, qu'elle soit ici remerciée...Si j'avais pu avoir le choix, j'aurais préféré une découverte progressive, goutte à goutte, de ma condition mortelle. Pour la rendre plus supportable ? Si elle n'était pas insupportable, la vie ordinaire continuerait *ad vitam aeternam*. Mais ce n'était que parce qu'elle s'était révélé comme insupportable que les bouleversements avaient été aussi brutaux. Le christianisme il y a quelques siècles qui préparait de vrais programmes d'accoutumance à la fin dernière, à coup de visite de cimetières, de crâne humain posé sur la table de nuit et de visites aux agonisants, à qui ça sert ? La découverte, c'est violent comme un chat qui vous tombe sur les épaules, et qui plante ses griffes, on ne s'en débarrasse pas car on découvre que l'on ne veut pas Aujourd'hui c'est la télévision qui remplace la religion moribonde dans cette préparation impossible, le dernier essai était celui d'une institutrice qui se faisait dévorer en direct le visage par une tumeur maligne. Le seul résultat fut que le spectateur réclama d'être débarrassé de cette gorgone de cauchemar apparaissant à l'heure des informations et du dîner, en maquillant son dégoût sous le mot « euthanasie », ce qui dans ce cas voulait dire « mise à mort pour convenance et bonne digestion » Car qu'on le veuille ou non, c'était encore et toujours un visage humain. Nous avons tous dans l'esprit un point aveugle, comme celui que nous avons dans l'œil, autant nous repérons avec quelle perspicacité, nous soupesons au milligramme l'avance du temps et de la mort dans ce que nous dévoile le corps d'autrui, autant nous sommes non-voyants à cette même avance mortelle dans notre propre corps. Mais qui nous le dirait, ce serait d'une grossièreté, mais d'une grossièreté ! Nous nous trouvons tous propriétaires d'une jeunesse indestructible. Amusez-vous à déprécier celle de votre vis-à-vis ! Avez-vous envie de vous faire arracher la tête sur place ? Je renifle l'odeur entêtante de la mort et je me fais renifler. On fait comme les chiens. C'est que je suis, comme tout le monde un spécialiste bavard de la mort, mais de celle des autres, surtout pas de la mienne, un détenteur de plus du grand secret; « ...mais depuis combien de temps je ne l'ai pas vu...stupéfait...décati, défraîchi, flétri, vieillot ...il cherche ses mots...le pauvre...c'est sûrement grave, quelle mine ! Chimio ?...il a des enfants jeunes etc. » Pendant que je me livre à toute cette analyse, je dialogue en haute voix en contredisant tout ce que je pense : mais quelle mine, tu reviens de vacances ? Et tu rajeunis... Et en même temps je m'inquiète de ce qui a été repéré sur moi par tous ces yeux observateurs qui clignent autour de moi. Si je pouvais les crever...Quand je croise un semblable, et que toutes mes facultés d'attention se mettent en éveil, c'est parce que

j'observe quelque chose qui soulève la présomption de sa mort (un affaissement du visage, une pensée ralentie, un renoncement qui se dessine). C'est que je suis aux affûts, comme ceux qui m'entourent. C'est alors que je déploie un certain ton tout pétri d'inquiétude mais seulement avec un tiers (tu sais, je trouve que X a pris un coup de vieux, il a une très mauvaise mine etc.), qui n'est jamais employé avec ce même tiers (tu as pris un coup de vieux), c'est l'inverse (tu as l'air en pleine forme). Et pire, insoutenable, rarement en parlant de soi (je prends une année par jour, j'ai vieilli, blanchi, je deviens impuissant, je suis une vieille (« vieux » est un mot obscène, réservé au vin) peau, plus de règles) Mais ce strip-tease de décrépît me permettra de récupérer, à quel prix, quelques manifestations de pitié. Ceci veut dire que les pouvoirs de décrire et d'évoquer du langage doivent passer à la trappe si un présomptueux osait communiquer sur la finitude sans mentir. La moindre allusion à la mort, ou le soupçon de fléchissement de ce tonus convulsionnaire et incessant à l'occidentale pour prouver et se prouver qu'on est *si* vivant (cf. notre Président) doit être arrachée comme une mauvaise herbe. Sinon une catastrophe ? Elle pourrait se répandre comme du chiendent ? Mais n'est-elle pas en train de gagner ? C'est un travail à temps plein, pas de trente cinq heures, du lever au coucher du soleil ! Pas de grève ! Pas de tire-au-cul ! Une complicité générale ! Et chez moi, il a fallu combien d'années que je me cache pour qu'elle s'enracine ?

Mercredi 25 juin 2008

« Être signifie être pour autrui, et à travers lui, pour soi. L'homme ne possède pas de territoire intérieur, souverain. Il est entièrement et toujours sur une frontière. En regardant à l'intérieur de soi, il regarde dans les yeux d'autrui (et inversement). Je ne puis me passer d'autrui, je dois me trouver dans autrui, trouvant autrui en moi. « Je se cache dans l'autre et dans les autres. Le « Je » de l'autre, il se cache en moi. « On ne peut s'aimer soi-même comme on aime un autre, immédiatement. On ne peut pas s'aimer, comme si l'on était son prochain. (Bakhtine).

Dimanche 29 juin 2008

Etrange, impénétrable que ce Sisyphe. Il est connu pour s'être montré assez malin pour déjouer la Mort elle-même. Quand son heure fut venue et qu'elle vint pour le chercher il s'enchaîna de sorte qu'elle ne put l'emporter aux Enfers. Etc. Après mille aventures, il finit par mourir, pour de bon. Et c'est à partir de cet instant qu'il pousse son sacré caillou. D'abord je fais remarquer que tant qu'il le pousse, il reste vivant. Mieux, en excellent santé. L'exercice développe la musculature et durcit son caractère. C'est au cours de l'un de ses innombrables

allers et retours, qu'il remarque enfin ce qui va être son salut. A force de monter et descendre, le rocher s'use et s'use, et finit par se transformer en galet si lisse qu'il peut se contempler comme dans un miroir. Il s'aime bien, avec ses rides viriles. Le rocher est devenu si léger que pour monter la montagne, il n'a qu'à le glisser dans sa poche, et une fois monté en trois pas, s'asseoir et contempler interminablement le soleil qui se couche.

Lundi 30 juin 2008

Depuis que l'on m'a découvert une tumeur maligne, je n'ai pas une seule fois été possédé par un sentiment de haine, ou d'injustice. Je n'arrive pas. C'est toujours la dissolution de la réalité *unique* qui continue par d'autres moyens, celle où la mort est le mal absolu. Ah ! La mort...je n'ai pas de mot trop fort...cette...cette...cette saleté, abjection, merde, saloperie, vacherie...avec elle la vie est invivable ! Avec moi mes docteurs étaient tombés sur un coriace. Qu'est-ce qu'ils essayaient de me faire croire, avec leurs manières patelines ? Qu'ils allaient me conduire sur un chemin jonché de roses, de guérison à guérison, jusqu'au moment où la dernière ne réussirait pas ? Mais moi je ne me concentre que sur elle et elle seule. La dernière, la der des ders. Elle ne m'obsède pas, parce que je ne serai plus là pour me plaindre de son échec, mais autant savoir qu'elle est devant moi, c'est sûr ! Mais ils mentent tous comme des arracheurs de dents, c'est la dernière guérison ratée qu'ils cachent et se cachent ! Quelle blessure à l'amour-propre, saignant goutte à goutte derrière des pansements immaculés. Le premier mensonge, qui inclut tous les autres à venir, c'est celui de m'avoir balancé que « tout » avait été enlevé. Le reste, chimio, rayons, relevait alors de la « précaution ». J'ai été sur un petit nuage pendant des semaines ! Alors que les mensonges, avec mon caractère entier c'est mortel. Il est humain de s'accrocher au moindre espoir, c'est le premier mouvement. Mais les mensonges, avec une maladie mortelle, c'est doublement mortel, il faut les extirper, et c'est le deuxième mouvement, un par un, même si ça déchire douloureusement. Naturellement ça ne vaut que pour une poignée, l'immense majorité réclamant à *être mentie*, roulée dans la farine jusqu'à l'avant-dernier souffle... Je peux quand même me dévoiler un peu sur la compréhension intime que je porte à cette tumeur. Cela risque de soulever l'horreur de certains ! Les faire gerber ! Je prends le risque. J'affirme qu'elle n'est pas mon ennemie mortelle, je veux dire tant qu'elle me laissait vivant, si on se laisse mener par le sens des mots. Mais je ne pouvais non plus aller trop loin pour l'éliminer, devenir son ennemi mortel au risque, moi, de disparaître dans sa propre disparition. Combien de médicaments ont-ils effectivement tué ceux qu'ils devaient guérir ? Pour la vie

ou pour la mort, que nous le faisons ou non, nous faisons elle et moi un couple, et je parodie la formule employée dans un mariage américain. Je serai ton porteur, tu seras ma tumeur, jusqu'à ce que la mort nous sépare. Je serai ta tumeur, tu seras mon porteur. Et voici ce que nous dirions, si nous pouvions nous parler. Je savais que mes médecins feraient tout pour me cacher la relation d'une simplicité biblique liée entre nous. Nous devons apprendre sinon à nous comprendre, du moins à coexister, une cohabitation armée.

Mardi 1er juillet 2008

Il y a une chose certaine, c'est que depuis un sacré temps, Je remplace tout objet qui se présente par des mots. En tout cas les spécialistes de tels cas avanceront des mots tels que : tripotage, auto-érotisme, que sais-je... Chez quelqu'un de mon âge, vous imaginez ! Il se relève en pleine nuit pour se livrer à cette obsession, a éliminé toute manifestation de vie sociale, se lave de plus en plus rarement, heureusement qu'il ne sent pas trop le bouc. Pourtant on me laisse tranquille, il ne fait pas de mal à une mouche, laissons-le, il est un peu fada, la nouvelle de cette grave maladie, cela en aurait dérangé la plupart. Vous imaginez un peu, vivre désormais sous cette menace jour et nuit, comment peut-on un peu, je ne sais pas comment je le supporterai, je deviendrais fou. Je mettrais fin à mes jours ? La trahison de la réalité unique m'a trahi, m'a rattrapé. Et vouloir se tuer, invraisemblable. Les conditions ne sont pas réunies, et d'ailleurs je les conteste. Je maintiens toujours une certaine réalité en état de marche qui trompe la plupart de ceux qui me croisent. Ils savent que moi comme tous je participe à l'immense mensonge. Mais ce qu'ils ne peuvent pas savoir c'est que je me sers de la réalité avec une telle économie que je l'use infiniment lentement. Je me sers toujours de pantalons, de chemises ou de pulls qui ont vingt ou trente ans de vie. Mais comment fait-il pour garder en usage des vêtements que tout autre aurait transformé en hardes jetables ? Informes ? Moi pas. Leur forme reste tout à fait passable. Ils peuvent même se faire passer comme une très récente de manifestation d'une mode intemporelle. La réalité ne s'use que si l'on s'en sert. Mais comment l'économie capitaliste peut-elle fonctionner avec des gens comme moi, qui la poignent dans le dos ? Les sens des mots ne tiennent pas longtemps dans cette époque de déliquescence accélérée. Ils vous glissent entre les doigts comme si vous vouliez attraper à mains nues des méduses. Un instant vous croyez que vos mains ont retenu quelque chose, mais il ne reste, slurpp ! dans vos mains que la forme de vos mains, alors j'accumule les synonymes, c'est moins que rien. Qu'on en est loin de cette réalité construite dans le marbre pour tenir au moins pour mille ans, qu'on est loin de ces

étrons en marbre lâchés par nos grands totalitaires des mots et du pouvoir, tout s'est retrouvées dans les tinettes de l'histoire. Tirez ! Vroom ! Bon vent ! Quand vous êtes condamné à un risque mortel, cela vous donne, dirons-nous une certaine liberté de parole. C'est exactement ce que j'éprouve en ce moment...

Samedi 5 juillet 2008

C'était il y a trois jours que j'ai vomi huit heures d'affilée, parce que j'étais possédé par une angoisse de mort, ou bien par un œdème cérébral, ou les deux ensemble. Voici ce que toute imagination ne peut pas prévoir. Que toute raison aussi ne peut rien anticiper. J'ai rendez-vous avec un médecin, soudain je suis retourné comme un gant, comme si l'intérieur se trouvait à l'extérieur. Qu'est-ce qui me menace ? On ne va que griller le trou de ma tumeur à coup de rayons et je vais commencer une chimiothérapie. Je ne suis plus un corps ordinaire, celui que je connais depuis si longtemps, je suis incapable de le déplacer, tous mes membres ont été concassés par une puissance énorme à laquelle je dois m'abandonner. Qui a pris le pouvoir de toute ma carcasse. Me voici incapable de me tenir debout, alors je m'écroule dans un fauteuil à roulettes, et Françoise me pousse dans un labyrinthe de couloirs. Au ras du sol, je suis croisé par des inconnus qui me surplombent de leur bonne santé. Après une attente interminable, nous entrons dans le cabinet médical. Ce docteur a une tête de cardinal italien. Une petite barbe. Des yeux qui ruissellent de bonté incessamment, comme des fontaines, tout entourés de jolies petites rides. Il se frotte lentement les mains, les paumes puis les dos interminablement. Et se caresse les moustaches avec des délicatesses comme si c'était une zone érogène. Comme je le vois recouvert de soie violette et me faire un petit signe de croix sur le front. Son onction ne se retire pas de son visage, et moi, dans un souffle, je préviens que je vais vomir entre nous, entre ses genoux, ce qui lui fait suspendre ses tripotages de barbe. Une secrétaire se précipite, me donne avec dégoût un récipient minuscule. Il est difficile de trouver moins. Heureusement que je vomis avec une régularité de métronome des quantités qui le remplissent, mais pas au-delà. Avec un entêtement que je remarque, mon corps a décidé de se vider. Je sais m'adapter ! Et pourtant il m'observe sans m'adresser la moindre parole, on ne peut pas parler à quelqu'un qui se tient aussi mal. Françoise répond avec compétence, tout en vidant mon vomissoire. J'essaye de me faire oublier. Les bruits qui sortent de mon corps sont aussi décents, furtifs, modérés, retenus qu'il m'est possible vu les circonstances. Chacun tient son rôle. Ça papote, et un peu plus tout le monde, sauf moi, pourrait partager une tasse de thé. En fait je ne sais pas de

quoi il est question. Je n'ai pas envie de hurler, de gémir. Le cardinal, en appuyant son hypothèse d'un mouvement élégant de la main, se demande s'il ne s'agit pas d'une hyperpression dans mon cerveau qui cause de si violents vomissements « en fusée ! », et cette fois il se tourne vers moi pour me montrer comment il est content de la précision de son diagnostic. S'il attend que j'aie le féliciter de ses hypothèses qui sont autant de menaces de mort, il se trompe... Mais les seuls mots auxquels je m'accroche comme un mantra, car tous les autres ont sombré pendant la scène, je m'accroche à « angoisse de mort », « angoisse de mort », ces deux mots qui me sont arrivés dans la tête sans que je sache comment, je me les ressasse silencieusement, ils tournent à toute vitesse comme un moulin à prière, un observateur attentif remarquerait peut-être le mouvement de mes lèvres. Parce que je sais que ça ne va pas durer encore, ne peut pas durer éternellement tant qu'on est vivant. Une angoisse de mort n'a jamais tué personne. Ne cherchez pas comment je le sais. Jamais. Personne. Donc moi. Nous sommes rentrés, il est impossible de décrire ce qui s'est passé. Comment raconter le sens de ce qui n'a plus de sens ? La description n'est pas la bonne méthode. Je voudrais pleurer, seulement pleurer, mais je ne peux pas, tout est bloqué. Les mots, je ne sais pas à qui, comment les faire entendre. D'ailleurs ils étaient remplacés par des spasmes, mais ils finissent (ils le finissent toujours) par surgir l'un après l'autre, je les articule comme une langue étrangère, et les propose maladroitement à Françoise. Il est six heures dix neuf. Qu'il est tôt ! Laisse-toi aller, tu as trop souffert, je ne sais pas le dire, et comment, et pourquoi. Qu'ai-je laissé accumulé dans le silence depuis tant d'années ? A force de chercher, alors qu'il n'y a rien à chercher. Disons que j'ai joué à mourir, qu'est-ce que j'en sais et je (personne) ne suis jamais mort et revenu. Les yeux rétrécissent leur champ, et ce qu'ils voient donne tout simplement l'envie de mourir, ce n'est pas le bon mot, c'est se taire à jamais, se réfugier dans le silence, arrêter, quitter, conclure : un mur, un visage, une maison, un arbre. Chaque élément de la réalité laisse transsuder la médiocrité, la limitation de l'intention qui l'a créée. Chaque parole qui m'est entendue, je l'entends comme mensonge irréductible, détachement. Je vous dis, de quoi s'arrêter, de quoi conclure. Mais basta, car je ne désire pas redonner une nouvelle vitalité à de tels moments, qui sont déjà en train de s'effacer...quelques heures de plus et le vomisseur s'éloignait à toute vitesse de ses souffrances. Est-ce bien cela qu'il faut nommer une révélation ? Un dévoilement, une divulgation ? Une divination ? Ou, soyons plus vulgaires ? Une mise au parfum ! Ces médecins, ces chirurgiens, les grands prêtres de la Grande science, savaient-ils la puissance

qu'ils contrôlaient ? Bien sûr que non, de leur point de vue. Tout ne se ramenait-il pas, selon eux au geste étroitement technique bien fait que je subissais et au langage qui le décrivait ? Certainement, mais à une autre profondeur, ce ne furent, que des mots chargés d'une immense violence qui se sont échangés entre nous. On ne m'a tout raconté qu'avec des mots, et eux seuls me révélèrent le danger mortel qui me menaçait. Il n'y avait pas qu'une simple coupure de mon cuir crânien Mais à elle seule cette ouverture ne m'aurait pas fait dire le moindre mot. Or ce qui s'était échappé par ce trou, c'étaient des mots, encore des mots et toujours des mots, mais valant de vie ou de mort ! Et leur vrai pouvoir, le futur qu'ils laissaient pressentir (Mort ! Mort, Mort ! Mot qui ne fut jamais prononcé, mais ce que j'ai entendu, hurlé dans mes oreilles, c'est : mortel), je l'ai pris en plein dans la figure, ou plutôt sans y échapper. De même que l'on n'échappe pas à la chose, pas plus au mot. Il m'était impossible de remplacer ce mot par un autre, il était le seul et le dernier, et il dévorait tous les autres. Je ne soupçonnais pas qu'il pouvait autant l'être, et pourtant j'avais accumulé suffisamment d'indications de ce pouvoir que le langage détenait, cette puissance de nitroglycérine qu'il venait de me faire exploser dans le ventre. Si je me donnais le pouvoir de sauter au-dessus de quelques dizaines de siècles, je faisais le rapprochement avec ces primitifs qui, une fois désignés comme impurs par le chaman, se couchent et meurent en quelques heures. Simplement et seulement par la force fabuleuse et oubliée de la révélation charriée avec quelques mots. « Nous sentons que même si toutes les questions possibles scientifiques (extérieures) ont trouvé leur réponse (toutes nos tumeurs enlevées), nos problèmes de vie n'ont même pas été effleurés (c'est d'un autre ordre) » Wittgenstein. Si j'avais tenté d'expliquer ce pouvoir tout-puissant à ces hommes en blouse blanche, ils m'auraient éclaté de rire à la figure. J'ai confiance, un humain doit traverser cette épreuve, il doit en faire quelque chose, il est au bord, c'est peut-être vais-je parler. Je me croyais unique, un vrai Dieu, ce qui me rendait muet. Il n'y a pas grand-chose à dire dans une vie, mais il faut le dire. C'est qu'on est muet, si muet de par naissance. Quelle peur de parler, elle est insondable... Toutes les angoisses de mort, aussi épouvantables soient-elles, sont des jeux de vivant, de quelqu'un de bien vivant, même si on dirait qu'il s'agit de la mort ou presque elle. Quel imbécile, celui qui l'oublie ! On joue à comme si on se rapprochait d'un clin d'œil de la mort, ou plutôt comme si on était mort. Une expérience de la proximité de la mort, une « near death experiment » comme celle qui me fascinait il y a quelques années. Le pouvoir des yeux des oreilles disparaît, l'esprit, fasciné par une horreur sans nom qui va advenir dans

l'instant suivant. Quel film... quelle confusion entre la limite, et ce qui précède la limite. Dans mon monde je joue à mourir. Comme chaque soir je joue aussi à disparaître dans le sommeil comme si je mourais, et sans Avoir jamais saisi l'instant insaisissable de mon anéantissement. Je me simplifie un peu plus tous les jours, que va-t-il rester de moi ?. Le sexe s'atrophie. Tout ce qui l'entoure, son imagination. Disparue. Les mots, un phénomène devenu élémentaire. Tu ne parles qu'à toi-même, mais en même temps tu peux te faire connaître par quiconque. Mais je ne voudrais faire lire ces phrases à je ne sais pas qui. Les médecins les savants, m'annoncent mon futur de substrat scientifique, mais ce n'est pas moi, mon futur m'appartiendra jusqu'à mon dernier souffle, quant à tous les autres ils peuvent se livrer au jeu des hypothèses, qu'ils le font si cela les amuse ! Les pourcentages de ma survie en fonction de mes niveaux de revenus, et la race de mes grands-parents, Foutaises ! Impostures ! L'humanité ne disparaît pas. L'affliction n'apparaît que pour disparaître, elle va et elle vient, l'eau sur la plage monte et descend, il n'y a pas vraiment de quoi s'inquiéter. Si tu découvres que la mort est prochaine, c'est ainsi que tu l'attends, si proche qu'elle peut te toucher en avançant la main. Mais elle peut, si tu le souhaites y mettre des siècles, la durée peut te laisser même ta propre attente, si longue qu'elle perdra jusqu'au nom même de mort. Car c'est ainsi que tu l'auras voulu.. Ici et maintenant la vie journalière sera accomplie, car c'est avant la mort des vivants, et non pas après la mort. Après la mort, n'est-on pas mort ! Destin écrit ! Ma vie, je la réécris, je la rature ! Je l'épèle, je la décrypte, je l'ânonne, pas un énoncé qui recouvre un autre et d'autres : Quel palimpseste ! Wittgenstein : « Aucune partie de notre expérience n'est en même temps a , ou du moins a priori (ce que veulent nous faire croire les raisonnements par universel). Tout ce que nous (chacun de nous) voyons pourrait être aussi être autre.il n'y a aucun ordre a priori des choses. C'est le « je » du solipsisme : un point sans extension et la réalité qui lui est coordonnée. Le monde est mon monde, et je ne peux que le découvrir a posteriori » C'est ce que je tente de faire, en toute innocence. Mon sol solide comme du ciment se transforme en sables mouvants. Je laisse mes pieds s'y enfoncer, sans me débattre.

Lundi 7 juillet 2008

Tractatus 6.4311 « La mort n'est pas un évènement de la vie. On ne vit pas la mort » (certains peuvent jouer à ce jeu ! Ce n'est qu'un jeu, roulette Russe, avec sa vie, avec les autres ! Mais auquel nous avons tous joué, au moins une fois ! Moi en dépassant des voitures sur des routes trop étroites. Ce n'est pas la mort que l'on rencontre dans de tels jeux, mais des

bouffées d'adrénaline, la vie est tellement ennuyeuse. La mort, elle, est introuvable, et quand on la trouve vraiment, il est trop tard. Le sens du monde (tout ce qui a lieu) n'est pas en dehors de lui. Dans le monde, tout est comme il est, tout arrive comme il arrive. Même mon glioblastome ! « Tu ne dois pas avoir de tumeur » n'a aucun sens. « Tu l'as ! Elle est arrivée, elle est là ! Elle m'a atteint ! Elle a eu lieu ! Elle s'est présentée ! Elle s'est trouvée ! Elle a surgi ! » Comment suis-je arrivé à cette question ? Mourir peut-il être un devoir hypothétique ? Une vraie dissertation de philo. Je me rappelle comment j'ai tout fait pour échapper à mon service militaire, à la menace de mort impérative. En jouant au grand malade ! Laisse-toi tuer, nous ferait-on croire, au nom du devoir, de la contrainte, de l'autorité, de la hiérarchie, de la loi, des ordres, des oukases, des sommations, des ultimatums, de la patrie ! Déjà qu'on n'échappe pas à la mort, il faudrait aussi se faire tuer sur ordre ! Sur ordre militaire ! Mais de quel droit ! On croit rêver ! Foutaises ! J'ai toujours considéré que la mort, jusqu'au dernier instant de vie, restait hypothétique. Et qu'elle devait le rester. Quelle bouffée de bonheur si violente ai-je ressentie, maintenant !

Mardi 8 juillet 2008

Je suis calme. Je ne l'ai jamais autant été. Citation du philosophe : « Le monde marche à l'aventure, il n'a pas de but. Dieu est donc inutile, puisqu'il ne veut rien » Et je lui oppose la mienne : « Le monde se dirige vers un seul but, ma mort. Dieu est donc inutile, puisqu'il ne fait rien pour que j'y échappe »

Jeudi 10 juillet 2008

Aujourd'hui c'est la veille de ton intervention il y a un mois. Il y a un an, il y a un mois... Cela fut un temps plein, rempli. Je ne suis pas le seul à m'en être rendu compte. Régression. Que j'avais découvert que la plupart des mots dont je me servais ne m'étaient pas utiles, c'est vrai, je l'avais découvert juste avant que l'on me découvre cette « tumeur » dans la tête. D'où ces troubles étranges de langage. Un à un, il faut que je redécouvre l'utilisation des mots qui me serviront dans le monde mortel où je viens d'arriver. Je peux comprendre les mots ordinaires, mais comme une langue étrangère, son lien intime, son lien sacré avec la « réalité » unique a été cassé, et ne s'est pas rétabli. Et maintenant, expliquez-vous...Voici un mot « douche » qui remplace quelque chose d'autre « assassinat » pour manipuler quelqu'un d'autre. C'est bien pour cela que les mots ont été inventés, n'est-ce-pas ? Que vous arrive-t-il quand vous découvrez que les choses n'ont pas qu'un seul sens ? Il est trop tard. La première réaction est de faire comme si c'était impossible, d'entrer dans la chambre

à douche, de lever les yeux, de voir les grosses pommes à douche, et d'attendre l'eau (autant le dire tout de suite, Auschwitz m'obsède) La seule question : va-t-elle être suffisamment chaude ? Après tout nous sommes en guerre. Pchitt ! Mais que se passe-t-il ? L'eau s'est transformée en granulés de Zyklon... morale : n'ayez pas confiance en l'eau qui court. Elle peut se transformer en gaz mortel. Une réalité unique peut en cacher une autre...De toutes les langues du monde se lèvent alors les mêmes cris, les mêmes hurlements, les mêmes prières ! Elles se ressemblent toutes, pourquoi en apprendre une de plus que la propre sienne, la dite maternelle, tout ça pour finir par dire : « J'étouffe...je me meurs » Puis elles se transforment lentement en langue morte ou une langue des morts, pour l'édification des générations futures. Aucun mot ne sert plus à rien. Son sens s'est perdu dans un dernier gargouillement. Et après cette catastrophe, essayez un peu de le retrouver, son sens. (j'ai connu un juif qui tapait toutes les cinq minutes sur la porte de la salle de bains quand sa fille prenait sa douche).

Samedi 12 juillet 2008

Le langage ne servant qu'à mentir, voici ce que j'ai fait comme tout le monde, bavarder parce que le silence ne doit pas s'installer. Le silence, c'est l'ennemi ! Un ange ne doit pas passer, c'est insupportable. Et moi je ne supporte plus que le silence. Ecoute-le. J'attrape seulement les quelques mots qui surnagent. Je n'essaye même pas de trouver un ordre, d'ailleurs il s'est désintégré. Me reste seulement celui des jours qui se suivent, l'un après l'autre...Pendant plusieurs jours suivant ce que j'appelle pompeusement mon « accès de terreur de mort », je n'arrivais plus à me tenir debout sans être attiré par un côté ou par un autre, et une horrible sensation que le volet osseux que l'on avait ouvert dans mon crâne s'était soulevé et ne tenait plus que par l'opération du Saint Esprit. Allait-il sauter comme un bouchon, après un éternuement ? Tout s'est arrêté brutalement sans avaler la liste de médicaments dont voulait me bourrer le docteur, comme si l'angoisse de mort (et surtout la vôtre) se traitait avec la chimie. Pourquoi pas avec une lobotomie ? Quelques mots adressés à moi-même auraient été plus utiles. Mais les mots, ce n'est pas l'habitude de la maison...Je pouvais croire qu'un organe de l'équilibre avait été fendu en deux à force d'avoir été secoué par la violence des vomissements. Mais non, tout s'était apparemment remis en place. L'angoisse de la mort s'est éloignée à distance qui fait croire que je ne peux établir aucun lien entre le présent et ce qui s'est passé, il y a quelques jours. Hier soir ma mère m'a fait rire aux larmes, la pauvre vieille, vouloir, avec un sérieux de papesse, me proposer de cuisiner avec de l'eau de Lourdes.

De Lourdes ! Celui qui est atteint d'une maladie mortelle ne peut employer que des mots fatals et foudroyants. Des médicaments foudroyants aussi, comme cette eau surnaturelle. Je l'attends encore... Je suis en train de découvrir que toute une société retire au petit mot « mort » son sens. Il devient un accident. Un hasard que le travail de la science humaine finira par éliminer. Mais pour mettre quoi à la place ? Le ciel se plombe de plus en plus au dehors. J'attends des cataractes. Et attends aussi celles des mots. Puis le bruissement énorme de la pluie m'entoure comme si elle allait me recouvrir et moi seul, ne voulant du mal qu'à moi seul, un mal aussi vieux que l'univers, mais je ne la vois pas.

Dimanche 13 juillet 2008

Pour que rien n'advienne...Les problèmes les plus profonds ne sont à proprement parler, pas des problèmes. (4.003) Je rature, je barre, je biffe, j'efface, je retranche, je raye...j'élague ! Un olivier, il faut laisser suffisamment de vide entre les branches pour qu'un vol d'hirondelle puisse le traverser en toute liberté.

Lundi 14 juillet 2008

« Je ne pouvais pas m'allonger sur le dos, car les explosifs s'enfonçaient dans mes côtes, me coupant la respiration. Et puis soudain, avec une exaspérante lenteur, je vis des morceaux de métal brillant s'enfoncer dans mon thorax, le séparant des deux jambes et du petit bassin. Je n'avais pas mal, je pouvais croire que je resterais vivant, mon corps serait simplement séparé en deux. Voici ce que j'ai rêvé. Puis je me suis réveillé. Je suis resté assis sous le buisson de laurier-rose. Je gardais toujours le pouce sur le bouton. Il n'y avait pas de sécurité. C'est quand ma main s'en est séparé (mais comment ?) que j'ai commencé à vomir et à vomir et à vomir. Les senteurs de la nuit et les couleurs de Jérusalem, les voix des filles et des garçons qui sortaient dans les rues bourrées de monde du samedi, tout était devenu gris et muet. Me faire sauter au milieu d'eux ? J'étais si proche de la ville que je pouvais reconnaître quelques mots d'hébreu. Je me suis allongé sur le ventre, devant mon nez une fourmi traînait un morceau de feuille dix fois plus gros qu'elle, et aucune difficulté ne semblait la rebuter. Je suis resté de longues minutes à l'observer. J'ai glissé la main entre l'herbe et mon ventre, et j'ai ouvert la ceinture. Libération ! » Acculés à la mort, les lâches deviennent des tigres. Les tigres deviennent des lâches.

Vendredi 18 juillet 2008

C'est Freud qui va faire connaître l'usage de la cocaïne comme aphrodisiaque. Le premier cocaïnomane sera son ami Fleischl. Un siècle après, que serait l'Occident sans la poudre

blanche ? Jamais goûté. Je mourrai donc idiot. Abruti ! Andouille ! Arriéré ! Borné ! Demeuré ! Etc. La toxicomanie et la mort...oui...je ne peux pas m'étaler sur ce soubassement de la condition humaine. Bien sûr, j'ai eu aussi mes petites expériences, mais ce qui m'a sauvé, c'est l'ennui, il me guette très vite. Depuis que les drogues idéologiques politiques et religieuses sont en chute libre, les autres sont arrivées, cocaïne, chimie, etc. avec le même but : oublier le trou final en accumulant les orgasmes à répétition, comme ces souris avec une électrode installée au bon endroit de la cervelle, et se font jouir à la répétition jusqu'à en mourir. Et mourir de plaisir ! Mourir...mourir...mourir... de plaisir...de plaisir... de plaisir...Ah ! Si mes lecteurs pouvaient sniffer cette page comme un rail de cocaïne !

Samedi 19 juillet 2008

Françoise est au lit depuis trois jours, elle me dit qu'elle est tombée malade parce que je suis aussi malade, par sympathie, ou bien par l'effet de l'amour, qui sait. Tomber malade pour prouver avec qui je vis que je l'aime aussi. La France est une somme d'individus, de paysages et de sols pour pouvoir attendre le Grand Anéantissement sans inquiétude, fabriqué pour y penser le moins possible, tout un système qui camoufle, déguise, enrobe, masque, voile cette épouvante, cette pétoche, cette répulsion, cette répugnance, avec une quantité de modèles édifiants, , héros exemplaires, idéals patriotiques, sang versé à gros bouillons, absorbé comme du buvard par la terre nationale. Faire attendre la mort sans attendre, toujours titillé par la grosse angoisse parce que tout le monde fait à peu près pareil. Personne n'en parle à personne. Ce n'est pas un sujet de conversation ! De la crise financière, de politique, etc. De la mort...jamais ! Etrange... Par contre une blessure à l'amour-propre, quelles souffrances agoniques, quelles plaintes interminables ! Et pourtant chacun sait qu'elle n'est pas mortelle ! Et à la queue ! Mais non ! Je vous laisse mon tour, je n'ai rien qui presse ! Donc les gens de vieux morts qui sont quand on dit en Afrique qu'ils valent chacun comme une bibliothèque, ils meurent sans laisser un mot, ou bien les laissent-ils à d'autres ? . Ceux du Chemin des Dames morts, ceux de l'Occupation, morts, alors les chambres à gaz ont vu passer des bibliothèques innombrables. Elles ont brûlé, elles n'ont pas laissé un seul mot derrière elles. Mon petit travail, c'est de transcrire ma bibliothèque à moi, si ce glio me laisse le temps. Moi je fais partie de ce camp qui a choisi de rester vivant, en dehors de circonstances terriblement tentantes, où certains sautent sur l'occasion de devenir des héros, résister (la bêtise de résister...). J'aurais pu, si je n'avais pas choisi ma date de naissance comment raconter et quoi raconter alors que j'ai fait uniquement pendant toute ma vie

suivre le mouvement de déchéance de ce grand Empire. Comment dans un tel état peut-il me faire sans souffrance exhaler mon dernier souffle...Hasardez de faire à un ami une allusion à sa mort, il oublie vite d'être bien élevé. Il vous serait capable de vous tuer. Ajouter une mort à une mort. Alors comprenez aussi pourquoi j'ai si peu d'amis. Mais une telle allusion n'est-il pas normal de le faire (ça me grignote, je n'ai pas dit gangrené), ne pas le faire c'est vous faire prendre pour un vrai imbécile ? Le rapprochement de la mort s'appréciait par petites quantités, comme les médicaments amers, par des petits symboles du passage de frontières. Un jour l'un après l'autre. Plus ils vieillissent, et plus la peur de mourir finit par les dominer, et jour et nuit, pour conjurer la menace, Ils s'épuisent à toujours travailler plus et baiser plus. Pondre des lardons. Ce vibrionnement rappelle des mouches volant dans tous les sens, posant leurs œufs sacrés partout avant de mourir (zzzz ! Finissent sur le dos ! Les petites pattes gigotent, puis immobilité) avant l'arrivée de septembre. Avant le cadre symbolique. Pour un instant on se regroupera dans une église glaciale qui pue l'encens froid, devant un monument des morts, laids comme la mort de tout le monde. Ou on recevra un pot de cendres tièdes. J'avais un dada, il y a quelques années, celui de visiter les cimetières. Les photos sur certaines photos des ex-vivants étaient si banales et moches, puis je les croisais, mais vivants, dans la première rue, quelle étrange sensation. Jamais de photos de morts carrément morts sur des tombes, pris sur le lit de mort. Représentés vivants dans le cimetière, avec des têtes de morts-vivants, sans sourire, sans rire, accompagnés de phrases vides comme la mort : « comme tu nous manques, toi bien aimé...toi mon père, ma tante ». Et pourtant on pourrait espérer que chacun des vivants doit se souvenir d'un mort par au moins un détail vivant. « Quelle promenade nous avons fait dans cette forêt, je l'avais aimée » ou bien « je voulais t'aimer un peu, mais je n'ai jamais réussi » mais il le garde pour lui. Les vivants continuent à mentir aux morts comme s'ils étaient vivants, très indécorables vivants, ils attendent d'être morts pour qu'on leur mente de la même façon. On se gênera ! En attendant, il faut survivre, les pauvres s'accumulent autour de la taille des tonnes de graisse en prévoyant des moments difficiles. Faire entendre que la mort allonge son ombre portée sur cette personne vivante, ce n'est plus une inconvenance, mais du cynisme, une indécence, une obscénité, une grossièreté qui dépasse tout ce qui est imaginable (encore pendant ma jeunesse, on se moquait de celui qui toussait trop souvent : « ça sent le sapin » (le cercueil des pauvres était en quatre planches de ce bois), et de rire ! Mais pas méchant ! Pas bénin ! Inoffensif ! Quel humour, si j'osais de nos jours, mais je finirais entouré par une

compagnie de CRS ! En quartier de Haute Sécurité ! Quoi ? Se moquer des moribonds, des malades, des avariés, des chétifs, des maladifs, des morbides, des souffreteux ! Vous ne pouvez pas savoir au travers de quoi vous devez passer pour pouvoir écrire le premier mot qui compte. Je deviens l'équivalent du petit martyr qui monte dans un bus avec une ceinture d'explosifs autour de la taille. On ne peut plus se moquer de personne, car moribonds, nous avons tous sans exception vocation à le devenir.

Dimanche 20 juillet 2008 6h35

Il n'y a pas deux mois que la connaissance de cette tumeur est arrivée dans mon univers, et les effets sont de plus en plus évidents. Nos grands auteurs ne parlent pas souvent du petit mot « mort ». Si vous saviez ce que je vais écrire, et si vous êtes assez fort, vous tenteriez à me tuer à m'étouffant entre deux oreillers. Je me battrais, bien sûr. J'entends que tout bruit se transforme en paroles, les borborygmes de Françoise pendant qu'elle dort, le bruissement du vent dans les feuilles, j'ai l'impression que des paroles me parlent venant de toutes sources. C'est neuf ! J'ai l'impression d'être têtard dans un petit trou d'eau. Et parfois une bouffée hérétique et crue : la fameuse madeleine du grand Proust, elle lui fait ressouvenir les moments délicieux, c'est sûr, où la tante Léonie le branlait les dimanches dans son lit de malade ; je m'en tape les cuisses. Mais c'est à moi de ne plus trouver un vieux souvenir qui pousse maintenant, pourquoi ? Mais qui reste collé au fond de ma cervelle. Je demande à Françoise de venir à la rescousse. Mais ça la rend furieuse ! Comment oublier un mot aussi banal ? Mais je suis sûr que c'est pas oublié, mais dévoré par la boule, ou une autre qui grossit. Enfin elle me donne le bon mot (tu sais...église...bout de pain, je mime l'avalement, mains jointes), je me donne l'imprimatur en une seconde, je n'attendais que ça : hostie. C'est hostie ! Hostie ! Hostie ! ça fait au moins quarante ans que je n'ai pas glissé entre mes lèvres la Présence Réelle du fils de Dieu. Et de retrouver dans l'instant le goût douceâtre du pain azyme, et de sa propension à coller sur le palais, à la décoller d'un doigt dissimulé, mais pas l'hypocrisie, la tartufferie avec laquelle je me conformais au rite. Je ne suis pas près de me servir encore du mot « hostie ». J'en ai tiré tout ce que j'ai pu ! Au panier ! Des mots-hostie, des mots d'une langue en train de mourir dans ma vieille tête, j'en ai des charrettes, non des charruttes, du rut ! Arrête ! Que je saisisse par les cheveux l'occasion tant que j'ai un peu de temps, le plaisir du pataquès ! C'est que mon langage est de plus en plus gagné par l'à peu près. Françoise me hurle dessus comme si je pouvais m'empêcher ! Comme c'est signe de maladie en train de flamber dans ma cavité ! Alors fais des efforts, et oublie ce que tu as

dans la tête ! J'ai pas les mots qu'il faut pour décrire, ressentir, les mots du troupeau, ça sent l'étable, alors j'invente, mais je ne réussis pas à les garder, parce que ça va trop vite ! Mais que se passe t-il ? Il y a une espèce de merde noire, de chiasse qui commence à gicler, ruisseler, dégouliner sur l'écran blanc. Ce sont les grandes eaux noires... Quel nom utilisent-ils à Venise quand elles recouvrent toute la place Saint Marc ? Acqua alta (que c'est beau en italien !). Et comment dit-on « tumeur » en italien ? Tumora ? Tu meurs à... ? Tu m'auras ?

Lundi 21 juillet 2008

Nous commençons ce matin la chimiothérapie, et cet après-midi les rayons, à deux cent kilomètres. Je me suis couché à environ minuit et réveillé à cinq heures, et mon cerveau fuit dans toutes les directions, il creuse, il explore un nouveau terrain, comment rassurer cela, ça va trop vite Je découvre avec stupéfaction que à force d'accumuler des pages, je suis en train d'écrire un livre. Mais vers quoi va-t-il ? Se laisser écrire par lui, et non lui par moi, parce que « moi », c'est un mot qui n'a plus de sens pour le moment...Il faut lire le journal avec l'œil cherchant la phrase, qui démontre ou libère ou montre de façon évidente, la peur de la mort tapie derrière tant d'allusions: la carrière de X la plus longue du monde quatre vingt ans ? Il a trouvé le moyen de repousser la mort en travaillant. Work alcoholic. Première semaine du traitement. Et me voici de retour à Avignon pour ma première séance de rayons. Une infirmière me pose un casque en grillage de plastique sur la figure qu'elle visse à la table, pour que je ne bouge pas d'un millimètre, que je ne me brûle pas un bon morceau de cerveau, je ne peux pas parler, même le mouvement des yeux est gêné. Une machine de cauchemar tourne autour de ma tête en la frôlant et s'arrête plusieurs fois pour m'envoyer les rayons. Avec eux une odeur chimique entêtante et un bourdonnement inhumain. Une terreur reptilienne commence à m'envahir. Comme un enfant dans le noir, je fredonne à bouche fermée. Je vérifie, auprès de ma mère, si elle fait suffisamment de prières pour ma santé. Elle me dit tous les matins à l'église, pendant la messe. Alors je lui rajoute qu'elle doit faire des prières chez elle à genoux, car Dieu aime toutes sortes de douleurs. La pauvre vieille serait incapable de se relever. Mais elle comprend que je me fiche d'elle, alors elle rit...

Mardi 22 juillet 2008

Me revient ce dialogue avec une inconnue, mais que ça travaillait, qui me demande qui elle était, un homme ou une femme. Un homme ou une femme ? Comme ça, une jolie fille. Les

bras m'en tombent, elle m'interloque. Je bafouille, je n'étais pas prêt à une telle question, encore moins à lui improviser une réponse. Je crois qu'elle n'attendait pas une réponse du style anatomique. Ni égrillard ni polisson. En tout cas j'y pense souvent.

Mercredi 23 juillet 2008

Je suis en train de glisser dans un autre temps, je dors trois heures, et puis je suis réveillé pour pisser quelques gouttes. Mais ce qui presse, c'est que je veux m'extraire de cette nuit interminable. Qu'est-ce que je l'attends, l'aube ! Pas trop de rêves, d'obsession, par trop de paroles qui parlent dans ma tête à l'égal des autres nuits. Je tente de conserver une petite trace de ce qui bouge ou change. L'arrière grand-mère de Françoise meurt, alors elle veut de toute urgence partir dans une province lointaine pour glisser dans un trou profond de deux mètres cinquante de kilos de bidoche morte, froide, en bloquant ses peurs, et surtout va être vue de tous les plus chers proches possibles. Le petit bourgeois qui ne suivrait pas une telle étiquette, ça le met dans des rages, ou une angoisse sans limite. Une image traîne, rôde dans ma tête, qui me harcèle, m'obnubile, et me tyrannise tous ces malheureux à moitié morts que les nazis sortirent des camps quand les Alliés arrivaient, ils étaient des milliers, observables du ciel, parce qu'ils étaient tous atteint de chiasse, chiure, colique diarrhée ou une débâcle, on les voyait du ciel sur la neige sous forme de chemins marrons, de très beaux dessins, kanji sous forme de merde lâchée par des hommes et femmes, il ne fallait pas prendre trop de temps pour ses besoins, car les traînards, on leur tire une balle entre les deux oreilles. Ou plutôt dans le temporal, où est née ma tumeur, vous l'ai-je précisé ? Vous être trop lent pour vous exonérer, c'est une condamnation à mort. Il faudrait faire des exercices au cas où, en chiant dans son pantalon en marchant, on garde toute sa dignité ! Moi aussi je dessine des kanji du bout de l'index, dans la poussière qui est tombée sur la table. C'est du temps tombant comme de la neige, Françoise a-t-elle-peur, c'est son droit. Elle essuie dès qu'il tombe. Ou bien est-ce l'astiquer qu'elle aime ? Françoise élimine, détruit, efface, éradique, fait disparaître, en encaustiquant comme si sa vie était en danger.

Jeudi 24 juillet 2008

Dès 13h22, je ne cesse depuis trois heures de tenter de me vider, le trou est bloqué par une quantité de merde démesurée, effrayante, incalculable, surprenante qu'elle ne veut pas sortir. Le trou du cul est bouché, obturé, devenu inintelligent parce que ne faisant pas ce qu'il a fait toute ma vie. Je ne pisse plus non plus, et ça gonfle en bas lentement comme un phénomène géologique, et ça va finir par éclater. Seule la respiration est normale, je peux moduler un gémissement, une lamentation ! Moi je cherche une cuillère et je me sers du manche et j'enflons dans la plaie que il est la merde que je ramasse. Rien à faire, rien ! ça pousse, ça pousse, je bande tous les muscles de mon corps pour m'extorquer toute cette ordure, mais rien il a trouvé plus fort que lui, je ne sors pas de mon fauteuil en ahanant. Et puis tout se débloque, se vide, se désemplit par cataractes, se désobstrue d'abord par copeaux, ébarbures, par lichettes, par miettes, puis par portions, par quartiers, s'éviscère presque. Me voici submergé par une supériorité primitive, mais hors de doute ! Et qui m'a bloqué comme ça ? Un médicament pour ne pas vomir !!! Une haine furieuse, mortelle, monte droite comme une flamme contre le médecin qui m'a fait avaler ce poison.

Vendredi 25 juillet 2008 7h40

Les trois jours les pires de ma vie. Mais pas les pire du pire, parce que l'idée de suicide n'est pas venue, jamais. La définition de l'homme est celui-ci : un animal dont il sait qu'il va mourir, disparaître. Il met très longtemps à l'admettre. Il fabrique des tonnes de mensonges pour se cacher la vérité nue. La rage ne pas mourir, c'est de fabriquer et de donner aux individus qui vous entourent des souvenirs qu'ils gardent, et tant qu'ils les gardent au fond de leur poitrine, vous êtes un vivant, puis vous n'êtes qu'un mort dont on se souvient. Les souvenirs une fois oubliés, et ça finit toujours par arriver, alors vous êtes plus que définitivement mort. Vous êtes rien ! rien ! RIEN ! J'ai vu un vrai médecin qui m'a examiné mon ventre et m'a mis un doigt dans le c. pour chatouiller ma prostate. Le grand jeu ! J'avais décidé hier que tant que ma merde ne serait pas sortie de mon corps, je ne boufferais rien. Ce n'est pas difficile, car de nouveaux aliments me dégoûtent, la viande, les fruits, ce qui passe le yaourt. Du lacté ! J'ai perdu quelques années ! Je rétrograde ! Je reflue ! J'ai perdu de nombreux mots que j'ai perdus depuis trois jours de mots. Je baragouine, je cafouille, je m'embrouille : je merdoie. Je suis dégoûté de la bouffe : la viande, le poisson se colmatent entre les dents. Tout ce qui est tiré du lait (oublié, je dois écrit sur une bouteille) ça va et passe. Françoise court après les microbes, à coup de litres eau de javel, ils peuvent se

précipiter sur un gars sans défenses comme moi. Donc la question se pose à propos avec les chats, qui sont bourrés de microbe, on s'en débarrassa, pas de complexes, on les gazera, seule la survie compte. Mais le médecin croit que c'est inutile. Alors ils restent vivants, et je vais continuer à enfoncer mon nez et humer l'odeur divine de leur pelage.

Mardi 29 juillet 2008 (début de la 2^{ème} semaine de traitement).

En attendant de passer à ma séance de rayons, j'ai fait comme si j'avais dragué une femme qui avait sans doute un sein de moins. Jeune femme jolie. Les mots qu'elle m'adresse sont parfumés d'une délicieuse *odor di femmina*. Son mari bien plus vieux qu'elle, quatre vingt ans d'âge, malade aussi, elle s'occupe de tout. Couché à 21h00, je me suis réveillé avant 6h00. Et après un vrai dîner, alors que les jours récents je n'avais pas réussi à bouffer. De la viande crue, et des frites. De la salade, on peut dire ce qu'on appelle un vrai dîner. Je croise dans la rue une escouade de blondes énergiques, fendant l'espace comme des militaires. Il faut que je me colle au mur pour les laisser passer. Ça me fait monter une chaleur pendant que je les contemple de dos s'éloigner. A propos depuis combien de temps avez-vous croisé un militaire en uniforme dans la rue ? Ils se cachent ?

Jeudi 31 juillet 2008

Pas un philosophe n'a écrit quelque chose de vraiment intelligent concernant la mort.

Vendredi 1er août 2008

C'est une nouvelle journée, avec ses possibilités grouillantes jusqu'au soir. Ce matin j'attends la pluie qu'elle lave la terre. Un déluge, encore un mot que j'avais oublié. C'est normal, je le prends dans un sens bien particulier. Des seaux d'eau, j'attends depuis ce matin. Que la planète répugne et fait pitié, colonisée par le grouillement d'une humanité famélique ! La mer, une tinette : surpêche, réchauffement climatique, pollution ? Transport, produits, pétrole, poissons disparaissent. Coquillages contaminée, les huitres Atlantiques, sont crevés : bactéries, virus. En Méditerranée : méduse, algues stagnantes, poisson lapin (oui !) pêché au large de Marseille, habitant en dans la mer Rouge. La température monte. (collage de journal).

Samedi 2 août 2008

2^{ème} semaine terminée. Bien mieux que la 1^{ère} : cette faculté divine de s'adapter à tout ! Un accent bizarre à ce que je lui demande, me dit elle, la vendeuse quatre saisons dans la rue,

parce que j'étais habillé avec des couleurs criardes comme un oiseau qui parle. Un ara. Et me voici transformé en étranger, venu d'un pays lointain, par la grâce du regard de cette inconnue.

Lundi 4 août 2008 (3^{ème} semaine de traitement)

Toi ma fille et toi son petit ami, je voudrais partager un souvenir ancien, dont je me suis souvenu tout frais hier. Ma fille parce nous avons été sûrement méchants, monta sur le toit de la maison et nous menaça qu'elle allait se jeter en bas. Quelle injustice avait-elle subi pour vouloir menacer de se défenestrer ? Moi j'étais terrorisé et ébloui de cette manifestation de liberté. Le fil rouge de la liberté, est-il comme tissé dans toute ma vie, comme tissé dans les filins de la marine anglaise pour qu'on ne puisse pas les voler ? Les reconnaître d'un seul coup d'œil. Ce qui coule d'une blessure n'est pas refermé, voici ce qui coule en ce moment, de mon cerveau. Rien que pour écrire entraîne des douleurs dans le dos en haut de chaque côté du cou. Les sons liés à beaucoup de mots que j'écris et prononcés à haute voix font monter des profondeurs d'autres mots. C'est sans fin. Je me mets sous la protection tutélaire d'Alexandre Soljenitsyne. Durant sa captivité en goulag, il eut un cancer dont il guérit miraculeusement. Puis, ragaillard, j'ai été voir les fonctionnaires qui m'ont collé des contraventions pendant que j'allais me soigner. Des charognards...en prenant un air chafouin ils répètent, comme tous les fonctionnaires du monde, qu'ils suivent les ordres, que s'ils pouvaient... J'avais médité la scène, j'ai déchiré les papiers et leur ai jeté à la tête. Je m'amuse.

Mardi 5 août 2008

Je suis rempli et de plus en plus de haine, antipathie, cruauté, dégoût, répugnance, férocité. Mais je ne fais qu'accumuler les mots. Si je croise une chose ou un humain plus de deux fois, je m'ennuie. Moi rentré de ma séance de rayons et de l'industrie médicale, conduit à tombeaux ouverts par de jeunes gens primitifs et frustes, je tente d'échanger quelques mots, mais je m'y casse les dents. Je me rends compte, je suis détaché, grillé, indifférent au monde humain qui m'entoure, odeurs, de bruits, de couleurs de formes, n'a plus aucun sens, un produit de grande consommation, une fabrication industrielle ! Les paysages fabriqués au Caterpillar, les arbres plantés au cordeau, et les habitations comme une lèpre qui gagne. Même l'instinct de boire a disparu, j'attends hagard, absent, effaré, pendant des heures qu'il

réapparaisse. Alor là je me rattrape ! Je suis rempli jusqu'à la bouche de haine et de dégoût, n'a pas de forme. Il y a des clapots qui annoncent une tempête. Vouloir écrire est impossible, je suis pulvérisé dans ma tête. Une couche de nuages épaisse cache le terre, la terre qu'il faut attendre toute cette vie, visible d'un seul coup. Trou noir aspirant tout ce qui passe à proximité, ouvert au plus profond de mon cerveau, dont a retiré une petite boule de golf, prête comme un poulpe, un céphalopode, pieuvre, à glisser ses tentacules. Ma fin serait écrite ainsi, transformé en petite bébé gisant dans un lit couché dans ma merde et ma pisse, paralysé, aveugle, incapable de parler, des angoisses de moi tout ensemble, me possédant. Devenu prisonnier de mon corps. Je laisse longtemps les yeux sur cette phrase et la relire jusqu'à ce que je l'abandonne. Je fais ma guerre, je m'imagine comme dans un camp. Mon aisselle après cette nuit, la première fois depuis des semaines, pue le mâle. J'enfonce, engloutis, fourre, plonge mon nez dedans, et hume à grandes inspirations, et je suis enivré par cette émanation, fumet d'homme qui sort de mon propre corps, j'avais oublié que j'avais un corps qui puait. Il a répandu aussi sa semence, me réveillant en pleine nuit, sans effort et sans une image, puant et jaune, presque froid. Semence à jeter dans la poussière, un levain de monstres avec toute cette chimio que j'ai absorbé. Mon corps expulse t-il les poisons qu'il accumule ? Que peut-on en lui disant : « je me bats pour rester en vie » « je vois bien que vous n'avez jamais été confronté à une telle situation » moi je ne peux et ne pourrai pas sortir de ma situation, j'essaie de trouver ceux qui peuvent m'aider. Des gens comme moi, Les trouver, dans le monde entier. Je suis ravi et ne le lui dis rien à Françoise si elle répète partout que je suis d'un cancer. Non, ne le dites pas à n'importe qui ! Et après ! L'idée de mort est l'idée qui attaque comme un acide n'importe quelle réalité et qui la traverse, elle ne laisse plus rien. Moi je pourrai être sûr que je suis guéri de mon cancer, quand je mourrai de tout autre chose!

Jeudi 7 août 2008

J'ai le cœur au bord des lèvres, au plus profond un lac noir qui clapote et tend à remonter tout en haut. Mais comme, je le reconnais, aucun mot qu'il n'entraîne avec lui. Aucun mot alors je vais et ne peut se lever. Tous les traitements m'ont ouvert la perspective de la mort, et la recouvre, la cache, c'est qu'on ne peut rester vrai pour regarder en soi la perspective de la mort. Alors je vais tomber de nouveau dans ma géhenne habituelle. J'ai compris aujourd'hui que si la menace de la mort s'éloignait, je serais perdu !

Vendredi 8 août 2008

Tu es toujours vivant, après une nuit sans coupure, sans réveil sans rêve un sommeil de neuf heures. Ces jours qui se suivent sont aussi dissemblables qu'il est possible. Je suis entouré par le mystère, avec quelques mots pour le baliser. Je bois tous les matins du thé, parce que je ne pourrais jamais boire du café (mais depuis quelques jours, je ne supporte plus le thé, et je reprends le café en poudre). Cette odeur me rappelle dans le monde ancien comme un camp, auquel je ne puis pas y échapper. Annoncer ma prochaine mort était que j'allais le quitter. Quant à invoquer Soljenitsyne quand on lui a dit qu'il avait un cancer. Si je reste en vie, ou si je meurs, je suis vainqueur dans les deux cas. Je remarque que je commence à perdre mes cheveux à l'endroit où les rayons pénètrent dans mon crâne. Un souvenir : quand je travaillais dans un centre anticancéreux, un reportage à la télévision l'avait décrit sous toutes les coutures, et les malades avaient demandé le lendemain ce qu'ils faisaient dans un endroit pareil, eux qui n'avaient pas de cancer ! On leur avait raconté que les cancéreux étaient dans l'autre étage ! Je me souviens des sourires de mes collègues ! Quelle bonne blague ! Ou bien que leur cancer avait été pris à temps, ou que si on laissait évoluer, ça pourrait se transformer en cancer, etc. Moi aussi j'ai menti des milliers de fois, sans y penser, ajoutant. Et moi j'ai parcouru le cercle, c'est à moi de prendre leur place, et comme eux je croyais savoir tout. Comme eux je savais ce que je supportais de savoir. Moi aussi je me mens, et par définition je ne sais pas que je me mens, sans cela ne serait pas un mensonge.

Samedi 9 août 2008

Je suis en train de devenir, simplement laissant agir sur moi l'acide de la mort, un monstre pour les autres. Et c'est vrai, ces regards vacillants, ces paroles incertaines, indécises, titubantes pour toujours ne pas le dire, ne pas s'en approcher, faire un sous-entendu... rien ne m'échappe, parce que je n'ai plus de tache aveugle, elle voit ! Exemple : une amie nous envoie ses vœux, mais immédiatement entre tous les mots qui constituent le message, je remarque celui qui devrait être là et qui est absent : « santé ». Elle n'a pas osé, sachant ma maladie. Cette menace posait sur mes épaules depuis si longtemps, depuis toujours. Voici ce que je suis en train de découvrir.

Dimanche 10 août 2008

Dans le « Voyage sous la terre » de Jules Verne, il y avait un dessin envoûtant qui montrait un cadavre adossé à un rocher, et les ongles des deux mains avaient poussé jusqu'à la terre, donc après la mort. Donc le corps gardait une vie après la mort, mais laquelle ? D'où peut-être mon obsession de couper mes ongles dès qu'ils étaient un peu longs.

Mardi 12 août 2008

J'ai été transformé cette nuit en bébé, j'ai dormi comme un bébé et me réveille en pleine lumière. Pas un de ces cauchemars qui sont tapis dans le noir et m'agressent longuement l'un après l'autre. Mais écartelé, torturé, noyé, brûlé, à force d'armes et de pouvoirs tout-puissants que j'invente, je me débrouille, la respiration haletante, à rester vivant, vivant, vivant ! Mais quel combat ! Et mon désir d'écrire s'est évaporé. Et pourtant que de phrases ont traversé ma tête, mais elles se sont cachées, dissimulées, introuvables, souterraines, occultées dans l'ombre, attendant leur heure. Tout ce que j'ai accumulé toute ma vie sur la mort, a fini par faire périr une partie de mon cerveau. Il fallait s'en débarrasser.

Mercredi 13 août 2008

« Il y a un principe chez les médecins : il ne faut pas effrayer le malade, il faut lui remonter le moral... » Le pavillon des cancéreux. Je m'émerveille de trouver 91 synonymes du verbe « parler » 91 ! Ah ! L'humanité, ça la travaille, de causer ! Ce n'est pas qu'un cancer me fait parler, plutôt il me rend muet, graphomane seulement, et encore goutte à goutte...mais sait-on. Faire les choses qu'on a envie avant de mourir. N'est-ce pas mon cas ? Je suis entouré de gens qui ne font pas ce qu'ils ont envie parce qu'ils ont oublié qu'ils allaient mourir. Moi je n'ai qu'une envie, terminer ce putain de livre.

Jeudi 21 août 2008

Parler des autres que je connais, que je ne connais pas ou plus, des autres qui ont été, et qui ne seront jamais, parler de moi que je crois connaître ou que j'invente. Quelle vanité... quelle effervescence !

Samedi 23 août 2008

Une pensée, aussitôt éclore dans ma tête, elle se dessèche aussi vite qu'un coquelicot. Quelques instants de plus et je ne me souviens même plus ce qu'elle était, et même qu'elle

était. Rarement je peux la retrouver, mais alors je ne la reconnais plus, je ne la comprends plus, et, elle qui était surgie de ma vérité la plus personnelle, qui était liée à tant d'autres, les éclairant ainsi, séparée du tout, isolée, elle est devenue celle d'un inconnu. Voici pourquoi je dois bricoler une façon d'écrire, car toutes les autres, je suis incapable de les utiliser. Cette phrase est déjà de trop, elle est truffée d'erreurs d'orthographe, ce qui en est un des signes qu'une fois balbutiés, elle me devient étrangère ou elle se mélange à d'autres grâce à un mot, une assonance qui la fait bifurquer, le temps même de l'écrire. Dans mes rêveries obsessionnelles et récurrentes de morts atroces par les tortures ou des drames cosmiques, tsunamis ou volcans gigantesques, je ne comprends pas que je suis toujours vivant, alors que la mort me fait échapper à tout. Après tout, je n'ai qu'un corps, et il résiste à tout, il est résilient comme on dit naïvement, sauf à ce qui le tue. Ma carte dans la manche, mon joker : la mort ! D'où ma bouffée enivrante de bonheur (elle eut lieu une seule fois, mais indubitable, hors de doute), quand m'a été annoncé que j'avais cette tumeur dans ma tête, ce joker, si je voulais quitter cette situation interminable sans me tuer, je pouvais y échapper en n'utilisant que des moyens naturels. La simple prolongation de ta vie naturelle te mènera à ce que tu attends. Comme un insomniaque torturé des heures, des jours par des décomptes de foules de moutons, finit par trouver la solution qu'il ne voyait pas devant son nez : dormir ! Si j'écris : « mourir est honteux », mourir, est-ce une abjection, une déchéance, mourir est un échec, un embarras, une gêne, une horreur, mourir est un scandale, cela a-t-il un sens ou aucun ? Mourir, est-ce une libération ? Une délivrance ? Ou bien lecteur, considère-tu que je coupe les cheveux en quatre ? Tout le monde, sauf quelques ergoteurs professionnels, sait que la mort est la cessation de la vie. Point. La découverte de l'horizon de la mort se fait uniquement, écrit le spécialiste du dernier moment, par la mort de celui ou de ceux qu'on aime. C'est faux. C'est vrai, mais pour certains seulement. Je n'en fais pas partie. Je pleure les morts qui n'existent que grâce à des mots. Ce qui m'a bouleversé dans la mort de ma grand-mère, ce n'était pas qu'elle mourait, que je ne la verrais plus, mais qu'elle me l'avait annoncée. Mon chagrin était plus violent avant sa disparition qu'après. Je ne fais que continuer cette tradition familiale, annoncer la disparition finale.

Dimanche 24 août 2008

Me voici possédé par une haine universelle de l'humanité, depuis ce matin. Que l'idée de la mort à venir et inévitable t'obsède, qu'elle te dévore, te grille de tous les côtés, t'obsède jour et nuit c'est le bonheur que je te souhaite. Troupeau, bétail, horde, foule, meute, populace, tourbe ! Je sais qu'il fait tout pour ne pas y réfléchir, mais ce qui est vrai, c'est qu'il ne pense qu'à ça (et au sexe !), et il invente sans cesse un nouveau somnifère, moyen pour oublier. Il y a quelques années, je supposais moi aussi que la beauté des femmes me ferait oublier la souffrance de la fin à venir. Je m'envolais pour la Thaïlande, je trouvais si adorables les petites putains de ce pays. Elles sourient, offrande que les femmes de ce pays ont oublié depuis longtemps. Je choisis une très jolie parmi d'autres derrière une glace, comme c'est l'habitude dans ce pays. Elle se baignait avec moi dans une grande baignoire, me lavait, me massait, mais rien malgré ses efforts, ne pouvait m'émouvoir. J'essayai avec une autre, je la ramenai dans ma chambre d'hôtel, mais l'atonie ne m'abandonnait pas. Que m'importait ? Je me sustentais de son sourire. Elle était assise sur le bord du lit, et ce qui me foudroya, ce fut la beauté de son pied, osseux, fragile, comment pouvait-il porter le fardeau de son corps, que j'avais éprouvé, en la soulevant dans mes bras : le poids d'un oiseau mort. Pour la première fois, je la questionnai, mais son anglais était insuffisant. Je voulus savoir où elle habitait, et qu'elle m'y conduise. Dans la nuit sombre, nous suivîmes la berge d'un canal qu'on appelle là bas un klong. De temps en temps on entendait des bruits de plongeon soyeux, les rats que nous dérangions. Avec un naturel oublié, elle ouvrait, à moi inconnu et fahrang, sa petite intimité, et en même temps ce n'était pas que cela. Je suis resté assis par terre, une natte sur le sol, dans une petite minuscule chambre, au ras de la berge et comme je n'avais rien ni à dire ni à faire, je me suis laissé envahir par le silence qui nous semblait entourer jusqu'aux limites de la terre. Je ne l'ai pas touchée. L'argent que je lui ai donné lui permettait, je me souviens, de payer sa chambre pendant un mois. Assise à côté de moi, patiente, elle attendait que je reparte avec elle. Ce que je fis, l'âme fissurée, car je ne suis jamais retourné au pays du Sourire. Quoique médecin, je laisse chacun se débrouiller avec ses maladies. Parfois je trouve chez mes patients des soupçons de tumeurs, dans un cou, un abdomen, un sein. Je laisse entendre simplement que la personne devrait montrer ce que je désigne du bout de l'index à son médecin habituel (je n'emploie jamais d'expression brutale comme suspicion de tumeur, ou exploration le plus vite, etc.). Je reste à l'allusion mortelle, la plupart ne l'entend pas. Combien de fois ai-je remarqué que tombaient alors sur les yeux de mon vis-à-vis une taie épaisse qui les brouillait. Quelle énergie à conserver une ignorance

obstinée Mais que m'importe. Une fois un homme s'était plaint de troubles urinaires, laissant évoquer un cancer de la prostate. Mais il ne m'écouta pas, je savais qu'il ne ferait rien. Je l'ai lu dans ses yeux, il s'est joué un petit coup de roulette russe, pour pimenter son ordinaire ou toute autre raison. L'année suivante il me confirma mon diagnostic, car il avait été opéré, il concéda du bout des lèvres qu'il avait été (mortellement) léger, désinvolte, imprudent, insouciant, irréfléchi. Mais bientôt nous sommes tombés dans la farce, car maintenant il était devenu impuissant. Il s'était fait ajuster une prothèse permanente. Plus je lui posais des questions et plus j'étais inondé par une méchanceté si diabolique que j'ai failli lui éclater de rire à la figure, l'imaginant nu avec son sexe porté en avant dans un permanent éréthisme, un sextoy à vie. Et j'appris sa mort quelques mois plus tard. L'a-t-on enterré avec lui ?

Lundi 25 août 2008

Le français est une langue morte, tel qu'il est écrit par un secrétaire d'Etat aux Affaires européennes. Vous remercie vivement... redonner une ambition forte...réconcilier notre jeunesse avec le projet...votre conviction...initiatives décisives...directions principales...entier soutien de votre démarche...pleine mobilisation de la présidence...renforcement de la coordination...cohérence et force au service de la croissance...et de l'emploi...renforcer cette gouvernance...partage votre constat...en dépit des progrès réalisés...tentons de progresser sur le sujet...élaboration de...rejoins votre conviction...démarche harmonisée...de nature à faire émerger pour demain...influence décisive...particulièrement important...dimension extérieure...réflexion sur l'avenir...mettre fortement l'accent...accent particulier...vision européenne plus responsable...transparence...affirmation des valeurs contre les dérives...relance dynamique...bataille du savoir...qui s'engage...au plan mondial...contribuer fortement à l'impulsion que vous appelez...priorité absolue...préservé à long terme...exigence de reprise en perspective...de manière concrète...faire progresser le chantier...contexte agité...contribuer à la protection de...répondre aux attentes des citoyens...exigence fondamentale...sous l'impulsion forte du président...vous pouvez compter sur les autorités françaises...et porter haut ce message. Amen.

Dimanche 31 août 2008

Nuit d'angoisse. Elle commence à se dissiper quand l'aube pointe. Des pleurs ne peuvent pas sortir. Mais dans quelques heures un souvenir, l'ombre d'une ombre. La couleur réapparaît, de grandes stries roses et grises au-dessus des toits. Sonnerie de sept heures. Timbre si laid, agressif, la cloche dirait-on de fer. C'est la même qui sonne le glas tous les après-midis. Qu'est-ce qu'on meurt, dans cette ville abandonnée ! A Avignon les cloches disséminaient des sons cristallins, je suspendais le pas pour mieux être immergé dans la vibration divine. Les bruits lointains m'annoncent une catastrophe qui va me recouvrir, vague monstrueuse, nuages pyroclastiques, et ce n'est qu'un camion...Pleurs. Et la sonnerie une fois de plus. Les couleurs féériques de l'aube vont s'effacer, et les torrents de la lumière blanche vont allumer les couleurs ordinaires du monde. Qui vont peinturlurer mes angoisses grises de couleurs de sauvage. Je suis moulu, fourbu, je peux à peine me lever de la chaise. Mais debout et vivant une nuit de plus ! Ce n'est pas pour aujourd'hui, le chuintement de la dernière expiration ! Nuit de catastrophe, jonchée de morts, tant de morts, tant de morts, dans leur lit, allongés sur la terre, dans le clapot ou le rugissement des vagues, moi je suis toujours vivant, un survivant. C'est seulement maintenant que vous êtes une multitude, vous les vivants, continuez à dormir, ne vous réveillez pas, continuez vos ronflements réguliers, vos grognements, vos sifflements, vos borborygmes coupés de longs arrêts respiratoires, perdez-vous dans vos rêves, taisez-vous, et restez immobiles. Mon grand-père ne m'a jamais mis en garde qu'il allait mourir, ma grand-mère oui. Que ces morts sont lointaines, et pourtant elles m'habitent depuis tant d'années, par leurs silences et par leurs clameurs. La mort dans la vie, elle creuse, sans trêve. Lunaire, soleil ? Voici qu'il échappe aux nuages bas et enflamme la baie avec la brutalité d'un feu de broussailles. Me voici aveuglé par son reflet dans la vitre. Et j'ai faim ! J'ai décroché, décroché. Il ne me reste qu'à être le témoin, celui qui, affirme, atteste, confirme (et huit heures sonnent) fait connaître, manifeste, proclame, rendre compte, révèle, transmet... hurle dans le silence. Je ne vais pas écrire, je vais hurler !

Lundi 1er septembre 2008

Fin des rayons dans deux jours. « Tout ce dont tu as vécu et dont tu vis est un mensonge, une tromperie destinée à te cacher la vie et la mort », volé à « la mort d'Ivan Ilitch ». Une telle phrase crée le silence autour d'elle, et suspend un instant la progression du temps. Je

la lis à haute voix, Françoise se détourne et pleure, mais que pourrais-je faire pour la calmer, moi qui suis la cause de ses larmes ? Et ses larmes, même si je pouvais avoir le pouvoir de les arrêter, je ne le tenterais pas, parce qu'elles sont légitimes. Aurait-elle les mêmes, après m'avoir fermé les yeux, les scellerait-elle au plus profond d'elle-même? Moi je n'arrête pas à verser des larmes sur ma propre mort, le seul évènement que je ne vivrai jamais...

Mardi 2 septembre 2008

Le cœur même de mon corps a implosé, ne laissant qu'un champ de ruines. A commencer par les mots que j'utilise pour tenter de décrire l'indescriptible. Mais je m'entête de couvrir d'un haillon de mots ce qui ne doit pas être décrit, doit rester dans l'obscurité. Et parfois j'ai l'impression que les mots dissolvent l'innommable, et que je respire mieux. Comment est-ce possible ? Mais une prise de sang dont un résultat est anormal ouvre une porte de plus dans le *death row* (où attendent les condamnés à mort ricains), laissant passer un souffle glacial. Ce n'est pas une angoisse qui s'ajoute à l'angoisse de la tumeur, du traitement dangereux, des transports et de ces machines qui me brûlent, c'est une nouvelle qui veut éliminer toutes les autres, qui veut être la première, protocole funèbre. Et puis elle décline et périclité justement parce que ce résultat anormal ne l'est pas tant, se stabilise, se digère, comme toute chose. Ce matin je caresse tout le côté de ma tête par lequel des rayons se sont frayé une route (que je n'ai jamais pu observer, sinon senti, humé (cette petite odeur d'ozone). Parfois j'ai eu l'illusion qu'ils s'appuyaient sur mon pariétal avant d'y tracer un chemin plus profond d'une violence inconcevable. Là où ils se sont acharnés est rempli d'une douleur lancinante, presque aussi légère que des doigts de femme, mais fortes comme je n'en ai jamais croisée. Si l'envie la prenait, elle pourrait enfoncer ses phalanges jusqu'au plus profond de mon cerveau, à la façon des héroïnes des *mangas*. Il faudrait que j'aie fait un tour dans une de ces réunions qui regroupent des cancéreux. Que se disent-ils entre eux ? Et leurs silences, je voudrais les soupeser. Et moi parlerais-je, ou bien m'enfuerais-je ? Des problèmes de constipation, ai-je envie d'écouter ça ? Voici ce que je voudrais savoir, et aussi tout ce que je pourrais dire dans un tel environnement. Il y aura tous les mensonges que les humains peuvent inventer pour se cacher l'issue de la maladie. On fera remarquer que l'on peut guérir d'un cancer, et de plus en plus c'est ce qui a lieu. Mais pour le mien, « guérison » n'est cependant pas le bon mot, c'est « rémission » le bon, l'atténuation temporaire de la maladie entraînant la mort, de plus une maladie en cache toujours une autre. Comme s'il n'y

avait jamais de guérison de cette maladie ! Je ne vis avec elle que depuis trois mois, et elle m'a labouré dans tous les sens, cette place retournée ne pourra jamais plus être aplaniée. Cette déchirure entre avant et après, aucune suture ne pourra jamais la rendre invisible. Tous ceux qui prétendent tout savoir affirment tous avec la même assurance, c'est qu'elle sera rendue invisible, si je cesse d'y penser, d'en parler, d'ergoter, de ratiociner. Alors que j'y pense sans cesse, que j'en parle sans cesse, alors que c'est la seule possibilité de m'en sortir. La preuve, c'est cette accumulation de mots que j'amoncèle dans cette machine... Je suis devenu résistant à l'apparence de mensonge que mes proches me versent dans les oreilles, à l'occasion du moindre échange, la machine à critiquer fait face à la machine à mentir et se met en route, et je me pose en silence une série de questions : « Pourquoi me parle-t-il de ça ? Et pourquoi maintenant ? Et pourquoi ces mots et pas d'autres ? Que cachent-ils et quelle est leur vraie intention ? D'autres lui ont-ils soufflé ces mots ? » Mais le plus souvent ce sont des silences à l'emporte-pièce que je remarque. On dit que parler c'est échanger, mais j'en suis incapable. Car je ne peux échanger rien du fond de cette expérience limitée à laquelle je m'abandonne. Oui, heureusement que je m'abandonne, car si perdais quelques forces en me battant, ne pas l'accepter au plus profond de moi, oui, je ne sais pas où je sombrerais. Ou alors je serais comme celui qui vit ses instants derniers entouré d'une menace qui va le tuer, la mer qui monte, le froid qui le pénètre ou la mer noire qui pénètre ses narines, et qui lance quelques mouvements violents. Ou des bêtes noires qui grouillent sur sa peau et y pénètrent par mille blessures. Donc si je me battais, voici ce que serait mon journalier. Et parfois il est ainsi, quand je me réveille au plus profond de la nuit, dans son silence qui semble durer une éternité. Et me voici à consulter quelques papiers administratifs. Cette minuscule attention qu'ils réclament me fait perdre la suite de ces mots que je transcris depuis ce matin. Je ne peux pas écrire autrement, transcrire ce qui se présente à mon esprit, sans tenter de savoir si une quelconque organisation pourrait exister. Vouloir la chercher serait essayer de retomber dans la vieille pensée stérile. Si tout s'est écroulé, je devrais tenter de bricoler quelque chose qui tient debout. Mais je ne peux pas. Il faudrait que j'aie à la recherche des matériaux, les observer, les retourner dans ma main, réfléchir si l'un pourrait être lié à l'autre. J'en suis incapable. Ils m'arrivent dans la tête comme un aérolithe venu de je ne sais où, et je ne peux que les transcrire le plus vite, car si j'attends ils vont se dissoudre définitivement. Quelle foutue bouillie ! Je suis incapable de me relire avant que plusieurs jours ne soient passés. Sinon une attention tournant en roue libre

ne se fixe que sur les erreurs orthographiques qui m'aspirent. C'est pourquoi qui m'épierait devant mon écran me verrait taper parfois avec un rythme de mitrailleuse, puis s'arrêter brutalement durant de longues minutes, fixer mes mains au-dessus du clavier. Un vrai fou ! Et s'il pouvait plus précisément scruterait mes propres yeux, remarquerait qu'ils sont vides, n'accommodent pas. Non, je ferme les yeux, et appuie la tête reposant sur mon poing droit, sur cet endroit martyrisé, coupé trépané, là où l'os a été soulevé avec un craquement qui me soulève le cœur quand je l'imagine, (puis des regards étrangers qui évaluent la tumeur affleurant et bombant à la surface du lobe pariétal, qu'ils creusent, qu'ils referment avec le volet osseux (qui pendait, dont l'évocation réveille ma nausée) et rétablissent l'obscurité sans laquelle aucune pensée ne peut prendre son envol. Je ne sais pas si la lumière du scialytique l'a brûlé. Il m'a fallu des semaines pour m'aventurer à suivre du doigt la cicatrice : elle suit un chemin sinueux, bosselé, irrégulier, partant de derrière l'oreille et se perdant en plein milieu du crâne, sans retrouver son début. Mais comment peut-on ouvrir par une ouverture qui n'est pas plus ou moins circulaire ? Faut-il alors glisser un coin et soulever ? Je ne cherche pas, je ne cherche pas à savoir, c'est un mystère. Mais comment ne pas imaginer que l'on puisse encore ouvrir et de nouveau encore, si j'avais une récurrence ? Mais que verrait-on ? Un champ de bataille, un trou, ou de la substance cérébrale transformée en caoutchouc, en couenne ? Je ne le saurai jamais, ou alors pourrait-on prendre des photos pendant l'intervention ? Pourrais-je le demander si j'étais opéré de nouveau ? Ou alors un membre de la famille à qui j'enjoindrais d'observer... mais aurait-il les mots ingénus pour me décrire l'indescriptible, et ces mots mêmes, me les dirait-il ? Il n'y aurait que moi qui, posant le regard sur l'innommable, ne saurais sans doute pas trouver d'abord les bons mots, mais finirais par les déterrer de ce champ de bataille, les vrais, les seuls, les seuls mots qui auraient le son inimitable de la vérité. Mais pourquoi ? Et pour qui ? Pour quelles raisons me croire plus crédible, qu'un témoin indépendant ? Moi on me le répète sur tous les tons que je suis un rescapé : ma tumeur n'est-elle pas dans une zone aveugle du cerveau, elle ne s'infiltrer pas dans une région de langage, motrice, le chiasme oculaire est très loin, n'a-t-elle pas pu être enlevée totalement... Alors je marcherai parlerai, verrai ! Donc on me harangue comme si j'avais gagné à la Bourse et que ça allait continuer, mais ne sait-on pas que les performances du passé n'impliquent pas les mêmes dans le futur ? Mais alors pourquoi est-ce que je n'arrive pas à prendre la chose comme simplement une ablation de verrue ? Pourquoi ? Mais n'est-ce pas cette accumulation de raisons

d'espérer qui est plutôt suspecte, louche et même sujet à caution ? Comment ne pas l'interpréter à l'envers ? Ce que je sais et qui est vrai, c'est le potentiel mortifère de cette tumeur, dont le destin est de multiplier, s'infiltrer, dans tout ce qui empêche son expansion, et que rien ne peut arrêter, sauf cette énergie vitale, primordiale que je lui oppose, ce corps à corps haletant, arc-bouté que je suis contre tout ce qui peut arrêter ce glissement, ce dérapage, cette chute. Elle veut tout entière proliférer dans ma substance mère, ma dernière cellule cérébrale, même si elle nous tue tous les deux dans cette tentative. Et pourquoi, parce que c'est sa nature, sa divine nature ! Comme le scorpion qui pique la grenouille au milieu de la rivière qu'elle fait traverser. Et comment il proclame avant qu'ils se noient tous les deux : « C'est ma nature ! Ma nature ! » Qu'est-ce que vous voulez répondre à ça ? Que ma nature, c'est d'être un centenaire ! Et plus !

Jeudi 4 septembre 2008

Envie obsédante de pouvoir humer de nouveau les odeurs de mer, d'herbe mouillée qui m'enivraient dans le pays où je passais mes vacances d'enfance. Mais je crains qu'après quelques jours d'immersion, peut-être même quelques heures, son charme se sera dissipé à jamais. Et alors que me restera-t-il ? Il vaut mieux d'attendre avant d'y retourner, ou alors...je vais faire tourner les spéculations dans mon esprit pendant des jours. J'ai vite compris que je ne pouvais vivre que par quantités minuscules entraînant un embarras psychique (comme cela se passe avec l'estomac) si elles étaient par accident dépassées. Mais heureusement dans l'histoire accumulée depuis les origines, il y en a toujours un spécimen (un saint ou un monstre, réel ou imaginaire, je leur rend grâce à tous) qui a mené à terme (mon travail n'est que de le repérer, le discerner), et essuyé les plâtres des expériences que mes faibles forces et mon temps limité sur cette terre m'ont interdit ou répugné ou abominé ou fait horreur ou fait peur, de tenter. Il ne reste plus qu'à m'imbiber de cette substance. J'ai croisé dans la ville d'Avignon, un homme qui m'entoura d'une odeur entêtante d'encens après m'avoir dépassé de trois mètres. Je me retourne pour le contempler longuement s'éloigner. « Ce qu'il y a de certain c'est que nous remettons au lendemain tout ce qui peut être remis ; nous savons peut-être profondément que nous sommes immortels et que, tôt ou tard, tout homme fera tout et saura tout » Bullshit ! (moi, je n'ai pas le temps, et pourtant je ne me presse pas, alors que je suis entouré d'ombres qui me frôlent, me bousculent).

Vendredi 5 septembre 2008

Comme le fait ma tumeur, je laisse infiltrer les mots dans la substance brute du monde, qu'ils colonisent. Il y a des métaphores qui, poursuivies à leur terme, sont porteuses de mort (pour celui qui les écrit comme celui qui les déchiffre). Hier, de l'éveil au coucher du soleil, odeur répugnante de ma merde, de mon haleine, de ma salive, que j'ose à peine ravalier, alors je la crache. Ce que j'excrète alors sont-ils tous les poisons que mon corps a concentré depuis des mois, et qu'il évacue ? De même que le plomb accumulé dans les os peut sortir des dizaines d'années plus tard, déclenchant des crises de colique saturnine. Mais moi je n'ai avalé pourtant ces poisons qui sont présumés tuer ces cellules tueuses que depuis trois mois, une durée limitée, car mon futur c'est de m'en intoxiquer des semestres, voire des années ! Mais sont en cause ne sont pas seulement ces rayons, ces produits chimiques. Sont en cause aussi ces émotions hideuses, celles d'un gibier échappant à des menaces continuelles, par des courses haletantes ou des combats violents, que mon esprit a libérées. Des couches lointaines de mon cerveau ont été réactivées. Je sens de près l'odeur de la tueuse, qui me suivait à la trace depuis toujours, la terreur me fait liquéfier mon corps en humeurs puantes, fétides, infectes, immondes (jusqu'à ma semence qui perd son parfum caractéristique, ce que je ne regrette pas...). Tous ces secrets que l'on cache jusqu'au dernier souffle (et quand on s'en approche, quand on voudrait les décrire à ceux qui vous entourent, ils ne vous comprennent plus, ils veulent maintenir ce réseau de mensonges, vous tentez et renoncez à dire le vrai, car ils sont pleins d'énergie, transformant la moindre ambiguïté qu'ils soupçonnent dans mes paroles en tout autre chose, avec leurs dents éclatantes, leurs mouvements violents, et vous n'incarnez plus qu'une fatigue mortelle qui vous rompt tous les os). Je pourrais aussi tenter de vous décrire la transformation des goûts (c'est que seul mon corps m'intéresse, le plus somptueux me laisse ébahi, étonné, j'en ai perdu tout usage, même, surtout le plus grossier... j'ai peut-être le temps d'en trouver d'autres avant de disparaître... je ne m'interdis rien) comment réussir à ne pas tout s'interdire, moi dont les désirs ont reflué je ne sais où ?

Samedi 6 septembre 2008

Toujours cette vieille habitude de noter la date avant de commencer, et pourquoi pas, ce que je vais écrire (ou non) n'a pas la moindre relation avec ce que j'ai écrit la veille, ni

d'ailleurs avec aucun jour qui précède... ou peut-être avec tous. De plus deux jours qui se suivent (arbitrairement) sont séparés par de longues heures pendant lesquelles j'ai esquissé en rêvassant des pages et des pages dont il ne reste plus aucune trace : aucun matin me suis-je dit le matin que j'allais transcrire les aventures, l'écriture de la nuit. Il n'en reste rien, si elles ont eu lieu vraiment, pas un simple souvenir que laissent certains rêves, moi c'est un néant absolu qu'ils abandonnent. Ce qui m'en reste le matin c'est une vague nausée, comme recouvrant d'une aponévrose collante et grisâtre tout ce qui m'entoure. Quand j'entrouvre les yeux dans le noirâtre au fond de la nuit, à peine amoindri par l'éclairage moutarde de la grande place sur laquelle donnent mes fenêtres, je jette un coup d'œil, sur le balcon, nu comme un ver, face à ce trou vide comme après une fin du monde post-atomique (des ombres de bagnoles, d'arbres, rien de vivant), je renifle à la poursuite des odeurs de terre mouillée, mais je ne hume rien, il n'y a que l'air avec son odeur de poussière ocre, arrachée d'un désert lointain. Françoise m'a raconté qu'elle s'était fait couper les cheveux par une coiffeuse belle, grande, mince. Décide de passer devant la boutique, je pourrai sans doute la surprendre, puis oublier. Remontent à la surface des souvenirs de grandes filles dont je suis tombé amoureux. Une putain de Bangkok, en rentrant à mon hôtel, me prend le bras, elle va se faire offrir une paire de lunettes de soleil avec une impudence qui n'est pas le commun de ses collègues si timides, mais elle doit sentir que j'aime ça. Elle veut prouver qu'elle m'aime bien, parce que c'est mon âge, mes cheveux blancs (white ?) et ma brioche qu'elle caresse des deux mains (pregnant ? Enceinte ?), parce qu'elle suppose que j'ai de l'argent, et que je ne la fatiguerai pas (« les hommes jeunes, ils ne pensent qu'à faire l'amour ») Mais une fois nue, agenouillée à côté de moi, la croupe maigre, le dos sinueux, les mains posées sur les cuisses avec les doigts longs comme des pattes de criquet, elle veut terminer l'affaire rapidement (pour rééditer une passe rapide ?)... je n'ose pas de lui demander qu'elle reste sans mouvements, car c'est son immobilité que je désirais, mais je ne l'ai pas assez vite compris. Ah ! Ces japonais qui ligotent une femme avec des nœuds compliqués !... Au troisième jour ses caresses ne m'émeuvent plus, mais plus du tout, elles finissent par m'irriter car elles se ressemblent trop, et je la repousse. Alors cette énergie, ce sourire magnifique dont elle m'abreuvait, la quittent d'un seul coup, et la voici qui quémande de se coucher et dormir, ses rêves éclatés, ayant perdu la face. De longues minutes j'observe le visage immobile de la dormeuse, sans comprendre pourquoi il me fascine à tel point, mais j'ai dû sûrement imaginer sa mort, à tel point que je n'ose même pas la bouger, ou lui

adresser la parole. Il faut que je rapproche l'oreille de ses narines pour percevoir un souffle presque inaudible. Alors, rassuré, de ce visage secret qu'elle me livre avec la plus grande impudence, après m'avoir ému, je m'en détourne. Mais mon imagination va battre la campagne : la faire allonger immobile, comme un cadavre tiède, les yeux clos pour ne pas être déconcentré, suivre tout son corps flexueux du bout des pulpes des doigts, lui faire prendre d'étranges positions, ou chacune entraîne et invente la suivante, je ne l'ai pas fait. Et il en est trop tard, je m'en rends compte comme si mon imagination seule m'avait assouvi (et son nom énigmatique me revient soudain, il faut que les lèvres prennent une forme de souffle : Ooo). Son silence. J'ose enfin me comparer à cette tumeur, mon développement dans le silence égal au sien, tous ces moyens de le maintenir, et voici ces mots qui poussent par la porte qu'elle a ouverte, comme elle, chaque jour plus fort, surgissent au bout de mes doigts. Si je continue la comparaison, je n'en ai pas, jamais, fini avec ma tumeur, puisque ce n'est qu'une excroissance de mon corps de vivant, et dont je ne saurai jamais que je m'en suis débarrassé ! Peut-être ce couple discordant n'est-il pas si mal apparié que croit le vulgaire ? Silencieusement, car qui pourrait m'entendre, j'espère que le glioblastome ou ce qu'il en reste va longtemps m'inonder et m'irriguer de son énergie inhumaine. Je collecte patiemment les mots qui surgissent de l'obscurité, comme des chauve-souris vomies au soir par la bouche d'une caverne. Puis je les gratte doucement pour enlever leur coque, car dans ces mots se cachent d'autres mots, plus appropriés à cette expérience obscure. C'est long...mais je n'ai rien d'autre à faire. Si ces quelques mots pouvaient peser aussi peu qu'un élytre de hanneton...

Dimanche 7 septembre 2008

Commencer ce matin par quoi sinon par n'importe quoi, ce qui se présente, ou ce qui ressemblera au jour précédent et encore à ceux qui l'ont précédé ? Recommencant alors sans cesse, sans jamais en être sûr... inventant, mais qu'avec des mots usés jusqu'à la corde ! Je ne me sens pas obsédé par cette limitation de ma vie qu'implique la découverte de cette boule pas plus grande qu'une balle de golf (avec un centimètre à couture Françoise me démontre que trois centimètres c'est bien plus petit), dans un coin de ma cavité crânienne. Et puis je me mets à ressasser, tant et tant que c'est un vieux souvenir effacé, gommé. Et je m'arrête de m'écrire, par secousses, par convulsions, par soubresauts, tressaillement. Et le

jour éclaire le ciel et avance sur son erre, déployant sa lumière dorée pour les îles inhabitées et les tas d'ordures fouillés des enfants et des chiens errants.

Lundi 8 septembre 2008

Au plus profond de la nuit, mon portable a sonné, et il y avait une voix d'homme qui m'adressait des paroles rapides dans une langue que je ne connais pas, que je peux rapprocher d'aucune que je connais, je tente de l'interrompre de quelques mots anglais, mais sans y arriver, puis, brutalement, un rire de femme jeune, j'en étais sûr, a crépité, constitué de notes très aigues répétées, très moqueuses. Mais l'homme ne se rend pas, et tente de me communiquer longuement quelque chose d'important, et il continue comme si je comprenais.

Mardi 9 septembre 2008

La nuit recouvre encore de sa poudre grise toutes les couleurs de l'horizon, ces couleurs qui vociféraient hier après-midi. Elle reflue lentement comme une marée, voici une menaçante nuit passée, mais ses grouillements de dangers sont restés ensevelis dans leurs cachettes. Ce fut une nuit d'oubli, rien n'est venu m'obséder, c'est rare. La nuit, quand je me réveille en son plein milieu, c'est son silence qui me fait peur, comme celui d'une bête plaquée sur les vagues ombres de mon territoire, et qui m'observe très patiemment sans jamais bondir. Autour de moi et par grandes ondes circulaires, la nuit a effleuré le front de tant d'inconnus, j'en distingue un, il est allongé sur le dos, il ronfle doucement, et quand il expire, quand il inspire, on dirait qu'il ne reprendrait jamais son souffle, qu'il ne le chasserait jamais, et puis c'est une femme, ses deux seins se sont écroulés de chaque côté de la poitrine, les aréoles sont énormes, et violettes, presque noires, et j'ai envie de la téter. Bien plus loin je sais que des myriades d'humains sont déjà écrasées par la grande chaleur solaire, que de grosses gouttes de sueur leur brûlent les yeux. Je rêve vaguement au mariage de la semaine prochaine où je suis invité, je me réjouis du baiser que je vais planter sur les joues de la mariée, des fraîches odeurs montant de son cou et de sa gorge et que j'aspirerai, sur la beauté de laquelle mes regards se reposeront. Je rêve encore : comment vais-je terminer ce livre ? Plus je m'avance et plus s'ouvrent des portes, sur des couloirs, mais ils ne sont pas droit, car ils sont courbes, ils me ramènent chaque fois un peu plus vers le début. Et quand je dis début : je me suis remis au lait, que je prends chaud et sucré. Je parcours une

circonférence qui s'enfonce plus bas ou plus haut, je ne sais pas. Je rêve à la dernière promenade en charrette de Danton avant de se faire couper le cou, sur des pavés inégaux, avec le bourreau qui lui laissa entonner la chanson inventée pour l'occasion. Je m'en vais vous la transcrire...« Nous sommes menés au trépas, par quantité de scélérats. C'est ce qui nous désole. Mais bientôt le moment viendra où chacun d'eux y passera. C'est ce qui nous console ». J'essaye de lui ajouter une musique...

Mercredi 10 septembre 2008

Depuis ce matin je suis torturé à nouveau par l'accélération du temps. Le rouleau de la nuit a écrasé, passé et repassé sur chacun de mes os, les laissant derrière lui en esquilles. Le lever du jour se montre de plus en plus tard, révèle que le soleil est en train de plonger plus profond dans un gouffre, et moi avec lui. Tout ce drame qui se joue au plus profond de mon corps, il me tenaille, obsédé que je suis par une question mal posée, parce qu'elle n'a pas de réponse : Quand ? Comment ? Dans quelles circonstances ? Un mort ne peut pas répondre. Mais alors c'est que je suis bien vivant, si je continue à poser des questions sans réponse. Ces questions me remémore celle qui concentre en elle toute la bêtise du monde : « tu m'aimes ? » La suivante, c'est : « qui a créé Dieu ? » Et etc. A côté de moi une petite assiette aussi jaune que celui d'un œuf, une petite grappe de raisin et, deux galettes bretonnes, qui exhalent une merveilleuse odeur de beurre frais. Mais quel artiste va mourir en moi ! (qualis artifex perit in me : Néron) Qui sauf que moi pouvait saisir le tout en un tableau unique, et qui finit par le manger sans autre procès : galettes et raisin ! Ecrire même si je jetais aux ordures tous ces mots qui précèdent. Surtout si. Aucun mot n'accrochera dans la chair saignante de la réalité, ce sera un matin, la catastrophe sera irrémédiable, et je découvrirai que je vais mourir avant la fin de cette journée. Et ce cinoche, combien de fois me le suis-je pas fait ? Rester assis, ne rien faire, dans le silence. Laisser venir les mots à soi. Des mots qui s'accrocheront dans la chair saignante de la réalité. Mon dégoût de ce monde est devenu vertigineux, et il faut j'en guérisse. Pourquoi tenter de le décrire, pourquoi perdre le temps qui me reste ? Ceux qui ont besoin des mots ne les comprendront pas, et ceux qui comprennent n'ont pas besoin des mots. Entre les deux termes de cette aporie, je me balance depuis toujours, comme une algue s'étirant et se lovant lentement au gré des courants et des marées. Voici ce que je faisais il y a bien longtemps : je marchais dans les rues grouillantes, et parfois je croisais un visage, celui d'une femme, et je les suivais, jusqu'à

ce qu'elles s'enfuient, ou qu'elles m'adressent la parole. Cela me suffisait, et je l'abandonnais. C'est ainsi que j'ai perdu de longues heures, me jeter à des visages d'inconnues. A moins que c'étaient ces femmes qui m'avaient choisi et me traînaient derrière elles, par un fil trop fin pour être visible à mes yeux ? Tout est réversible...Ainsi j'observe du regard les errances d'une abeille dans la chambre, comme poussée par une curiosité fantasque, elle explore les rideaux, se glisse entre les pampilles du lustre et vole mille tours devant le miroir. Je deviens de plus en plus attentif. Mais au bout de quelques instants, comme à un claquement de doigts, je découvre *que je suis devenu elle*. Comme si j'avais pris la forme de cet insecte, c'est moi qui me livre à ces évolutions, comme si c'était moi qui les choisissais. C'est tellement hallucinant que je secoue la tête, mais je reviens à elle, puisque c'est moi. Et pourtant ce qui se passe dans son minuscule cerveau m'est éloigné de distances sidérales, ses yeux à facettes contemplent un monde inimaginable, et pourtant je l'avais fait un prolongement de moi. Finalement elle se dirige vers la fenêtre, et je n'ai plus envie de la suivre. Ouf !

jeudi 11 septembre 2008

Un geste habituel : je touche du bout des doigts mon crâne cabossé. Comme si je ne croyais toujours pas encore à ce qui m'arrive. Françoise vient de rapporter un chou-fleur. Quel poids dans le creux de ma main, et quelle ressemblance avec un cerveau... c'est alors que je décide l'ablation d'une tumeur virtuelle dans un des hémisphères, me voici de glisser un pouce pour séparer les deux lobes et pratique l'extirpation de la tumeur avec une maestria de grand chirurgien. Enfin je la mange crue ! Délicieuse avec de la mayonnaise ! Certains coraux s'appellent des cerveaux. J'en avais rapporté, vivants, d'un voyage lointain, toute leur surface était rehaussée d'un somptueux violet digne d'une robe de cardinal qui éclairait l'obscurité, mais au retour, après les avoir démaillotés de leur linceul de journaux, ils n'étaient plus que blanchâtres et puants. Je les ai encore !

Vendredi 12 septembre 2008

Assis dans le noir, j'attends que surgisse la première phrase qui ne soit pas vaine. Plusieurs me traversent lentement, comme les nuages bas qui traversent le ciel d'est en ouest, qui s'enroulent derrière la terre après s'être cachés derrière l'horizon. Comment font pour vivre les habitants de ces pays où la nuit hivernale dure de longs mois ? Et moi comment l'aurais-

je supporté, si les hasards de la naissance m'avaient abandonné dans ces contrées ? Heureusement y vivent des femmes blondes et grasses qui s'adresseraient à moi d'une voix lente et gutturale. Ce qui me blesse, c'est le pus qui coule de ce monde humain, comme une blessure mal soignée, mal recouverte de quelques chiffons. Un éclair de beauté parfois, si rare, m'aveugle. En voici un : je contemplai des images d'hommes allant jeter dans une fosse commune les cadavres d'un camp de mort, quand m'éblouit un cadavre de jeune fille d'une indescriptible maigreur, mais qui portait une chevelure ondoiyante d'un noir de jais somptueux, retombant bas dans le dos. Combien de fois m'a-t-elle hanté, cette inconnue conservant par je ne sais quel miracle cette élastique chevelure, pendant qu'elle mourait lentement de faim...Quatre heures d'angoisse. C'est tout simplement d'arrêter cette angoisse, qui fait que je m'étouffe dans mon grand lit. C'est tout simplement ça. C'est cela le peur de mourir, ce sera comme cela, si proche qu'on la toucherait de la main, voici les quelques mots qui surnagent. Bouche sèche, ces mots je les raille, mais non je ne les bifferai pas. Il faut que je retrouve le petit espace qui me permettra de respirer plus lentement. Et pourtant je ne peux rien écrire maintenant qui ait le moindre sens. Mes angoisses vont enfin trouver le mot sacré qui me permettra de guérir. Mais pourquoi s'angoisser de ce futur, pourquoi ? Les yeux fermés, je ne me relis jamais. La bouche sèche, et tenant de reprendre mon souffle. Mais il s'égalise, et j'ouvre les yeux. Bon signe. Balbutie. Les chiens étaient lâchés, ils me dévoraient vivant, voici qu'ils se mettent à me lécher, je ne sais pas par quoi il faut commencer, par quoi terminer.

Lundi 15 septembre 2008

Il y avait bien quelques mots lourds qui sont arrivés, se sont imposés de grand matin, sans prévenir, toujours les mêmes (visage est revenu plusieurs fois), mais il était comme un cœur palpitant (j'ai vu de vrais cœurs palpitants dans un trou rouge) lourds et transparents, et ils charriaient autour d'eux d'autres mots, et jusqu'à l'horizon, mais dans la pleine lumière du jour, tout s'est évaporé. Le simple fait d'effleurer un mot le tue. Le dessèche. Comme je connais cela. C'est une sorte d'enfer. Hier matin j'avais si peur que je n'osais pas fermer les yeux, ayant peur de ce qui allait en profiter pour bondir sur moi de l'obscurité. Et ce matin je peux fermer les yeux, tous les murs de ma chambre, et le monde au-delà de l'horizon, ne s'écroulent pas sur moi, ne me menacent pas. Je dirais qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour me faciliter ma tâche, la fenêtre ne laisse passer que la lumière nécessaire, sans que des

rayons cosmiques ne me brûlent les rétines jusqu'à la cécité, les murs arrêtent le vent froid du nord, ou je mourrais gelé. Il y a même dans le carillon qui vient de sonner les huit heures quelque chose de musical qu'il ne m'apportait pas, hier encore. Une tête de faune surgit des motifs des rideaux, puis s'efface...Glioblastome... non, tu ne vas quand même pas lui adresser la parole, tu ne vas pas oser...non ! Qu'est-ce qui vous étonne ? Vos n'avez jamais adressé des dialogues à vos animaux familiers ! Mon glioblastome, il est vivant comme la vie fraîche. La mort, je sais la reconnaître quand je me trouve devant.

Dimanche, 21 septembre

Une dernière matinée ordinaire : acculé au mur, comme au moment où deux hommes à l'œil fuyant (l'un est barbu, l'autre pue la sueur), ils me prennent par les coudes, et m'acculent jusqu'au mur. M'ordonnent de ne pas bouger. Et je le fais. Me voici encore quelques instants pour ouvrir la bouche, et je chante la chanson de Danton traîné à l'échafaud. Rien n'empêche de s'en servir pour une fusillade. Ils sont rares, ceux qui profitent de ce temps, pour exhorter voire ordonner aux hommes de troupe qui vont tirer dans notre poitrine de s'abstenir. Moi je me trouve exactement à cet instant, un instant qui, quoique mon présent unique, je le partage avec tant qui m'ont précédé et me suivront. Je ne vais pas vous crier : « c'est pour vous que je meurs, et pour la République, et pour le Proletariat, et tout ce que vous voulez ! » Je constate le fait : «Vous n'avez pas le droit de me tuer, et en plus je ne vous en ai pas donné l'autorisation » Poussé par ces deux soudards (« vous me faites mal ! »), je me laisse faire, je pourrais me rouler par terre, et simuler une crise d'étouffement. Le code militaire ne présente aucune équivoque, on m'aurait amené à l'hôpital, car on ne peut fusiller le condamné qu'en parfaite santé. Mais depuis ce matin, j'ai fait tout ce qu'on m'a dit de faire, alors autant continuer. J'ai même pris mon petit déjeuner, et me suis brossé les dents, avec une grande attention, devant, dessus, derrière, en haut et en bas, trois fois à la suite. Je me suis nettoyé soigneusement la bouche à l'eau fraîche, je déteste le goût du dentifrice de la prison, et même si ce sont mes derniers instants, il faut qu'ils soient ordinaires comme les précédents. Mais c'est perdre du temps pour chanter ma ritournelle, d'une voix de fausset, un peu étranglée, je n'aurais pas cru que la proximité de la mort aurait cet effet. J'aurais plutôt cru le contraire. Je fais remarquer au peloton qu'ils vont se livrer à une opération qui piétine le principe de précaution. Ne vont-ils pas m'infliger des blessures mortelles ? Mais je leur crie, de toute la force de mes poumons : moi mort, vous voici transformés en survivants, je peux vous affirmer que votre mort est certaine après la

mienne, vous mourrez tous les uns après les autres, vous les pioupiou et vous les officiers, même si c'est dans un lit, c'est toujours mourir ! Toi le troisième à droite, tu as une tête de déterrée, à faire peur ! « Dans cinq secondes, c'est vous, les pioupiou qui allez disparaître, définitivement, quant à moi, définitivement, je ne le saurai jamais » Le mot : « feu » a claqué et a résonné interminablement, je l'ai entendu parfaitement bien. C'est l'instant où un souffle de vent me caresse le visage et défait ma chevelure. Et si vous m'avez-vous sourire dans votre viseur, c'est parce que...c'est un secret, et je l'emporte avec moi.

Lundi 22 septembre 2008

Une certaine obscurité cachée derrière la lumière et qui la ronge, je la perçois immédiatement. Je sais que les heures après les heures accumulées vont recouvrir la glorieuse lumière de son linceul nocturne. A la fenêtre j'observe les progrès de ce combat cosmique.

Jeudi 25 septembre 2008

Hier soir, arrivée dans la Manche, le pays de mon enfance. Odeur de morbide qui me saisit dès le premier matin, dès que j'ouvre les persiennes. Accumulation de couches de temps, enrobées de bandelettes. Dehors le brouillard est dense au niveau du sol, et le ciel est tout bleu, visible au-dessus de tout ce blanc, qui commence déjà à s'effiloche. J'appelle les vaches dans le champ, et elles arrivent en galopant, tenant vers moi leurs museaux humides en meuglant doucement. Je leur jette des pommes. Il y en avait une qui m'aimait vraiment bien, depuis loin elle se précipitait dès qu'elle me voyait arriver, avec une telle impétuosité qu'elle me faisait peur ! Comme j'ai pu dormir sans rêve ni cauchemar, dans ce silence nourricier. Mon imagination ne pense qu'à détruire cette accumulation de vieux livres, vieilles photos, vieux draps juste bons faire des linceuls. J'envisage de mettre le feu au sépulcre : mettre le feu à la table au milieu du salon, les poutres du plafond brûlent, etc. Les flammes qui dansent devant moi sont plus vraies que vraies. Mon premier acte ce matin : ouvrir les volets sur l'est pour que la lumière s'engouffre et désinfecte toute cette poussière accumulée. Je tombe sur l'enveloppe d'une lettre que j'avais envoyée à ma mère quand j'étais très jeune. Ecriture enfantine, la mienne et pourtant celle d'un autre, et maintenant je ne peux même pas écrire à la main.

Vendredi 26 septembre 2008

Du noir et du silence. Si je crois qu'il n'y a que moi qui suis vivant, une énorme araignée courant sur le col de ma robe de chambre me contredit. Quel dégoût, quels abîmes de dégoût s'ouvrent en un instant ! Je la poursuis et ne me calme que quand je l'ai écrasée. Son immobilité juste avant... mais pourquoi ne pas l'avoir laissé s'enfuir ? 6h du matin. Je réfléchis à la découverte de ma tumeur. Depuis quand s'embusquait-elle dans ma tête ? Lançant ses pseudopodes dans le silence, le plus longtemps pour que quand elle serait découverte, il serait trop tard, pour elle comme pour moi. Garce ! Mais depuis qu'elle a été démasquée, suis-je à l'heure ? Puis j'abandonne ces questions sans réponse. Je ramasse dans le présent ce qui peut l'être. Je feuillette de vieilles bandes dessinées de Tintin et Spirou, et je découvre que, cinquante ans après, je les conserve intégralement dans ma mémoire, dessin et texte. Mais le sens si passionnant que je croyais naïvement y retrouver, il s'est volatilisé. Inversement il y a des dizaines et des dizaines d'années dont je n'ai conservé qu'une pitoyable jonchée de souvenirs. Je tourne la tête de côté où, il y a un quart d'heure, est entré dans mon champ visuel, l'araignée noire, remplie de vie. J'aurais dû la laisser en vie, et par terre il ne reste qu'un petit cadavre recroquevillé. Depuis que je suis ici, je ne fais que poser mes pieds dans d'anciennes traces, je ne ressens rien, rien ne peut surgir de cette cendre. Le glio ne me pousse pas à la recherche des traces de mon enfance. Il les recouvre plutôt. Je vais faire le tour d'églises qui sont autant de sépulcres, et qui a drainé l'énergie de foules pleines de foi. Mont Saint Michel, Hambie, des pierres austères, abandonnées depuis des siècles dans les sables ou l'herbe épaisse. Seulement le piétinement bovin des touristes. Ce que je remarque, c'est que la tumeur ne se laisser jamais oublier. Après tout elle n'existe que dans ma pensée. Je me comporte comme si je la perdais de vue, si je me désintéressais d'elle, c'est elle qui saisisrait prendrait le dessus. Et pour cela j'organise autour d'elle une bulle de silence, autour de moi et d'elle. Se laver, manger, dormir, je rogne dessus sans effort. C'est forcé que j'adresse la parole à un humain. Si elle tourne au bavardage, je la laisse résonner longuement dans le silence, sans la reprendre, alors elle s'efface. Notre face-à-face devient taciturne. Quelques uns s'inquiètent, c'est si rare du silence, alors je pose l'index sur les lèvres. Des paroles pressées m'arrivent de loin, elles s'attendent, se recouvrent, se coupent. Deux inconnus tricotent entre eux avec des mots usés, élimés, ressassés. Fripés. Frustes. Mais ces voix au-dessus de ma tête viennent de prendre un pacte, une promesse « Bon ! Faisons comme ci, et ne faisons pas comme ça ! » Deux inconnus viennent de repousser une menace de guerre. Et partons nous promener !

Le soleil de sa lumière crue ne rend à tous les objets qui m'entourent de toutes parts une vie qu'ils avaient perdu, et rend plus vain que jamais l'effort de recueillir quelques mots, et vouloir les partager. Les partager qu'avec des morts ou des sourds. Toute la journée, derrière les remparts de Saint Malo, ville de pirates, explorateurs et armateurs, devenue coquille morte, musée déshabité, j'ai traîné avec moi, sans oublier un seul instant, comme une ombre, sans se faire savoir, mon glioblastome. La marche, le vent fort de la mer l'ont-ils renforcé ? Atténué ? Une question à laquelle ni moi ni personne ne peut répondre. Il y a certains qui m'ont croisé, et qui ont été sûrs, avoir compris qu'une tumeur ronge cet inconnu. Pour certains je dois avoir une odeur particulière. Mais aucun chien n'a suivi ma trace, alors qu'ils sont, dit-on, sensibles à l'odeur de certains cancers. J'ai toujours aimé ouvrir grandes les cartes de régions où les noms des lieux-dits sont serrés et qu'il ne reste plus le moindre espace. Celle-ci recouvre toute la surface de la table. J'erre dans cette forêt de mots, m'avance de l'un à l'autre comme si je marchais. Un nom m'arrête par sa sonorité, car je le prononce à mi-voix, j'aime bien ce nom. L'envie me prend fugitivement d'aller visiter l'endroit, je me dis que je pourrais poser mes valises et y habiter, dans cet endroit inconnu et entouré d'inconnus, d'inconnues, je pourrais y enfoncer de longues racines et y trouver le repos.

Samedi 27 septembre 2008

Un papillon de nuit tourne d'un vol erratique autour du lustre, avec un vrombissement minuscule mais tellement vivant. Puis je ne l'entends plus. Soit il est retourné à l'obscurité, soit il s'est brûlé les ailes. Mais qu'importe ? J'amalgame à cette vie minuscule cette foule de morts que la nuit a fauchés, autour du monde. Que de drames dans cette nuit si courte, un instant, le temps de poser la tête sur l'oreiller. C'était hier ! Vers l'est une lueur infime s'infiltré. Je la contemple longuement. Ce silence, même pas dérangé par un aboiement, un roulement lointain de train, qui m'entoure, ne me terrorise pas, Qu'écrire de plus ? Que je suis depuis toujours un habitant du silence. Mais les autres... leurs chamailleries et leurs ergotages, leurs criaileries et leurs palabres, leurs prises de bec et leurs arguties, qu'ils les continuent dans leurs tavernes jusqu'au chant du coq ! Qu'il est drôle de confronter le bavard au silence ! La laisser mourir, sa logorrhée, dans l'omission d'une réponse. le voici qui prend une tête de noyé ! Commence à se dissoudre ! Dis-moi seulement une parole, et je vais guérir ! Parler n'est-il pas ce ping-pong où des mots connus comme le loup blanc,

comme un réflexe pavlovien, font saliver d'autres mots ! Mais de temps en temps, il me manque, il faut que je le retrouve, ce bourdonnement, ce brouhaha incohérent, alors je vais me prendre une bière en bas et prends jusqu'au dîner une bonne immersion d'humanité ordinaire... sa chaleur d'étable.

Dimanche 28 septembre 2008

Au firmament, je n'ai jamais admiré au-dessus de moi des étoiles aussi brillantes et grosses. Des poignées de diamants.

Mercredi 1er octobre 2008

La Grande Crise Mondiale s'attise d'elle-même. Comme si chacun avec ses comptes en banque, ses maisons, ses costumes Armani de toutes sortes et faisait la queue pour les jeter dans le bûcher. « Laissez-moi passer ! » Il y avait quelques semaines, il était indiscutable que le salut était de vivre et de mourir le plus riche possible. L'argent était la panacée à la grande souffrance de la condition humaine ! Mais le tenture du grand temple où l'on adorait le Veau d'Or s'est déchiré de haut en bas. Crac ! Maya pfft ! On ne va pas s'emmerder ! J'en suis presque à oublier ma tumeur ! Quand je vous dis qu'on est à flotter sur du vide ! On va voir ce qu'on va voir ! Toute la richesse va être écrasée au rouleau compresseur, comme on le fait avec les montres et les ordinateurs dits faux, c'est que le monde a été envahi par le faux le clinquant la contrefaçon, la copie, le factice le fictif, l'illusoire, l'imposture, le pastiche, le plagiat, le pseudo, le simili... le truqué !!! Et tout le monde vient de s'en rendre compte en même temps ! J'adore ! Jour après jour j'enregistre des connaissances sur la tumeur. Aujourd'hui je relis la fiche du médicament de la chimiothérapie et tombe sur cette petite phrase qu'une sorte de cécité psychique ne m'avait pas fait remarquer : « Les résultats d'aberration chromosomique sur le lymphocyte humain démontrent l'existence d'un potentiel mutagène » Dans cette phrase d'où toute émotivité a été effacée, parce qu'elle a été sans doute écrite par une machine, il est écrit noir sur blanc que ce poison dont on me bourre peut induire d'autres cancers. La première menace ouvre grand la porte à d'autres menaces, auxquelles je n'aurais jamais songé. Ma journée se passe avec cette phrase qui m'obsède. Autre exemple ; je reprends la chimio, mais à des doses plus importantes. Et moi qui n'avais jamais vomi, commence selon le rythme de six ou huit efforts puis un quart d'heure plus tard, je recommence. Je découvre très vite que j'apprends à vomir, j'utilise bien moins d'efforts que mes vomissements de juin, ceux que je nommais mon angoisse de mort. Je ferme les yeux en même temps que pendant mes efforts de vomissements. Ai-je

peur de ce que je pourrais voir, ce qui sort de mon estomac ? Des sanies, du mucus qui pend en un long filament collé à ma lèvre inférieure. Je suis bien aise de ne pas cracher de liquide acide qui me brûlerait la bouche. Comme la situation pourrait être pire ! J'écris, je vomis, j'écris, je vomis selon un rythme que je n'avais encore jamais mis en pratique (je suis sûr que certains scholiastes du futur le repéreront dans ce que j'ai écrit). Ils sont plus violents que les précédents. La pression remplit ma tête, pousse comme si elle voulait se forcer un exutoire, si fort que j'ai peur qu'elle soulève le volet osseux de mon intervention. Il tient bien, mais à la main j'ai mimé une poussée. Puis après avoir vomi, j'arrête d'écrire parce que je crains que cet effort intellectuel fasse réapparaître plus vite les crises. Mais quelle idée ! Faisons l'expérience, il n'y a que ça ! Sur notre clavier tapons, tapons et retapons ! Mais mon mental, comme un chien rapportant un chiffon, me présente les circonstances où j'étais entouré par des malades vomissant à qui mieux mieux. Et me voici projeté avec un réalisme à la soviétique sur un bateau qui m'a tangué entre deux îles grecques. C'est le Meltem. Sale vent de l'été ! Et me voici entouré d'une foule de touristes recueillant ses vomissements dans des sacs en plastique transparents ! Transparents ! Accumulés en chef d'œuvre, quel chef d'œuvre ! Vomissures de l'artiste... un italien l'a déjà fait avec sa merde ! Pendant deux heures je vomis seul. Puis je commence à avoir peur. Cette répétition de crises qui reviennent tous les quart d'heure et me laissent sans énergie, comme le balancier d'une pendule. Alors j'appelle Françoise. Elle arrive et ma peur se dissipe. Mais c'est que j'ai une faim de nourrisson !

Jeudi 2 octobre 2008

Puisque je me suis consacré à l'étude de la « mort », à son éloge, son apologie, je vais écouter des émissions de radio sur le sujet. Cinq émissions sur la mort par un philosophe. Il a engrossé une chanteuse, et puis la chanteuse a épousé un Président. C'est un garçon délicat, sa façon de se consoler d'avoir été lâché, c'est de terminer son émission avec une chanson de sa chanteuse. Peut-être aussi espère-t-il qu'il va rendre jaloux le Président. Première séance et j'attrape à la volée quelques phrases qui prennent un aspect de pansement et une odeur de médicament, de sacristie aussi : en gros il faut surmonter ce scandale de la mort, et elle est toujours prématurée prématurée prématurée et la vie devrait durer durer durer, comme l'amour, comme dit la chanson. Et Momort toujours trop tôt, allez cinq minutes de plus, bourreau mais qu'est-ce que ça peut vous faire ? Et après, cinq minutes de rabiote, ça fait un souvenir, ça fait un avenir, cinq minutes et je deviens un génie. Cher Occident, au

bout du rouleau, plus la Grande Promesse des Paradis après-mort, des Paradis avant-mort !- (interruption). Tu as remarqué comme j'aime caresser la partie de cuir chevelu par laquelle des rayons se sont enfoncés? Elle est glabre et lisse, comme une fesse de bébé ? Tu veux toucher ? Tu veux toucher ? ça me fait plaisir, ça ne me fait pas mal. Sinon je croirais que je te dégoûte, regarde de près, les poils sont-ils en train de repousser ? Le « divertissement » cher au philosophe Pascal, il fallait y arriver : « ce que nous savons (mourir) nous passons notre vie à tenter de l'oublier » Mais comment oublier quelque chose que nous savons tous ? Je suis foudroyé, c'est un coup de projecteur dans le noir. Alors c'est cela, cette vie absurde, décousue, incohérente, mais ce mouvement incessant, répétitif, ces bouchées à moitié dévorées et recrachées, cette dépendance honteuse à tout ce qui se présente, cet assujettissement à tout ce qui se présente. C'est son déchiffrement qui m'est donné, en quelques phrases ! Combien de chemins suivis et abandonnés, ces dernières années ils se sont multipliés... chaque jour, chaque seconde, du réveil jusqu'au bienfaisant sommeil mais aussi, mais aussi, ne fais-je pas part du divertissement des autres, de tous les autres. Ces amours, ces amitiés et même ces haines...alors toute ma vie j'ai été comme ces soldats qui, dans le feu de l'action, atteints d'une blessure mortelle, continuent à marcher, à se battre. On ne sait pas où la mort nous attend, attendons-nous la, partout. Nous sommes tous pareils (ce n'est pas la mort qui compte, mais surtout aurai-je la force de rester suffisamment en vie pour pouvoir mourir ?) Je croyais échapper aux vomissements avec un antiémétique puissant, et quatre heures après avoir la prise du médicament et que rien ne n'arrivait, je me croyais épargné, (toi aussi ! ne m'as-tu pas abreuvé de lénifiantes paroles ?) quand, soudain comme poussé par une main invisible, l'évacuation prenait les commandes. J'ai appris à m'abandonner sans me battre. Si tu peux apprendre quelque chose en m'observant dégueuler, c'est mon abandon. Mais qui poussait il y a peu des cris de goret en train de se faire égorger ? Moi-même, déjà disparu à l'horizon, mais un autre l'a déjà remplacé. La méditation sur la mort impossible, la mort impensable, escamotée. La mort oui, mais son ombre projetée. La mort qui est l'envers de la vie, sa trame. La mort et la vie qui doivent être pensées de conserve, si enfin on pouvait arrêter cette pensée d'avorton, d'hémiplégique. Comme si je découvrais qu'un de mes membres a été volontairement tordu depuis l'enfance, pour me faire ressembler à mes compagnons d'infortune. Dans quelle Cour de Miracles ? La mort : il y faut une préparation sans préparatifs. Qui ne se prépare, songez un peu à cette tambouille de transmission patrimoniale. Mais c'est encore vivre que de se

projeter, lesté de tous ses avoir, dans l'après-mort. Je saurai, avec la conviction soutenue par toute la société que dès le lendemain, ma femme aura l'appartement, mon fils la maison de campagne, et le portrait de la grand-mère. Toute cette cuisine n'est-elle pas faite pour supprimer toute inquiétude ? Que les conséquences de mes choix continuant à après l'incident de ma disparition ne montrent-elles pas que je perdure, que je suis quasi vivant ? On me demande de vivre chaque instant comme s'il était le premier et non pas le dernier. Toujours cette vieille hémiplegie : s'il n'est que le premier, frais et innocent, ignorant et naïf. Et s'il est le dernier, dépravé et rusé, savant et combinard ? Or le Mystère, c'est que chaque instant est le premier et le dernier. L'épée de Damoclès, mais je l'avais oubliée, qui tourne lentement au-dessus de ma tête. Mais pour l'instant, c'est ma tête qui tourne...Et ce soir je me verse et bois avec l'immense plaisir des survivants un verre frais de jus de pomme. Son goût ne s'était pas transformé à cause de tous les poisons que j'avais déglutis, avec ces vomissements, cette hébétude, ce découragement qui m'avait gagné une partie de l'après-midi. Non, tout s'était évaporé, toutes ces épreuves violentes n'étaient plus qu'un souvenir lointain, presque fantastique. Et mon verre était volé à la catastrophe qui pourtant m'entourait et me menaçait de partout, quel goût d'autant plus délectable. Ô mort ! Où es-tu, ta victoire ! Une victoire à taille d'humain !

Vendredi 3 octobre 2008

Je flotte à la surface d'une immense mer d'amour. Une vague me soulève. Je me sens rempli d'amour, je voudrais l'exprimer et tente un geste comme à l'instant, envoyant de loin à Françoise un baiser en soufflant sur la paume de ma main ouverte. Françoise voulait faire travailler moins souvent madame Machado, mais je l'interrompe et lui lance à la figure sans reprendre mon souffle : « Il faut qu'elle reste, non pas spécialement pour faire le ménage, mais si ma maladie tourne mal, si je deviens comme son mari (atteint de la même maladie que moi) un zombie muet allongé dans un lit, elle saura s'occuper de moi mieux que toi. D'ailleurs tu ne le supporterai pas. S'occuper de moi comme un bébé. Me torcher, me faire manger. D'ailleurs je l'ai compris, dès que j'ai su que j'étais malade, madame Machado serait avec toi le dernier jour. Qu'elle pourrait me laver et habiller pour mon dernier lit. Tu ne le supporterai pas. Tu lui désignerais seulement avec quels vêtements doit-elle m'habiller » Nous pleurons ensemble, longuement.

Samedi 4 octobre 2008

« Je voulais connaître des femmes d'autres contrées avant de mourir, et ce n'étaient pas tous les pleurs et les cris de Françoise qui m'auraient empêché ». Pourtant je ne savais pas encore ce que veut dire le mot « mourir », non je veux dire « vivre en attendant de mourir », je l'ai compris bien plus tard. Pourtant je peux affirmer cependant que c'est la peur de ma disparition qui me fit sauter dans un avion. Peut-être était-ce l'extrême début de la tumeur ? Me revient à la mémoire cette grande salle plongée dans l'obscurité et remplie de jeunes femmes toutes habillées de robes longues. Elles tournèrent la tête quand je suis entré. C'était dans un bar obscur de Djakarta. On m'a servi une bière glacée dans une chope elle-même glacée. J'avais choisi une putain que j'avais ramenée dans ma chambre. En me chevauchant, elle accompagna notre accouplement d'un roucoulement extraordinairement musical, puis elle se pencha en avant, et les mains réunies comme pour une prière me dit : « Thank you ». Voici la première fois qu'une libation de ma semence était honorée de cette façon si gracieuse. Mais ce qui m'inonde de plaisir, c'est la surprise de jeter un coup d'œil de voyeur dans un monde inconnu où une femme se conduit ainsi, monde que toute la force concentrée de mon imagination ne m'aurait jamais entrouvert la porte ...Me ressouvient encore la peau d'une autre jeune fille, qui était si soyeuse que je ne faisais rien d'autre que la caresser, lui passer les mains sur les seins, le ventre, le dos, mais pas le visage, trop intime, je n'en revenais pas de cette sensation enivrante de velouté, de satiné, je répétais en anglais « silk... silk...silk », ce qui veut dire « soie ». Fallait-il qu'elle en soit persuadée, sans cela mon plaisir aurait été moindre ? Ou plutôt je m'émerveillais de l'accord mystérieux entre le mot et ce qu'il désignait... Et elle de me remercier avec un sourire éblouissant, mais éblouissant que je n'avais jamais encore contemplé, que j'aurais voulu lui voler, me l'accaparer, mais je n'ai fait que le dévorer des yeux, pour tenter de m'en nourrir (ah ! Ces sourires avaricieux et contrefaits des femmes de mon pays, dont je m'étais échappé) : « thank you, thank you ». Pourquoi faut-il aller chercher si loin de nouveaux sens à quelques mots : soie, sourire, merci ? Mais c'était longtemps, un passé presque fabuleux, auquel le glio a redonné quelques couleurs. Je me jure de ne jamais plus faire souffrir quelqu'un. Puis je sais que c'est impossible. Dans dix minutes je prendrai mon poison. L'avoir pris et ayant passé quinze minutes et n'ayant remarqué aucun symptôme, je me dis qu'un vrai poison, avalé pour me tuer, me tromperait de la même façon, ne manifestant au moins aucun signe durant au moins un quart d'heure, ou même plus. Peut-être alors serais-je alors cruellement torturé

par mon geste et que je le regretterais, voudrais l'annihiler ? En tentant de me faire vomir...
(C'est au-delà de mon imagination)

Dimanche 5 octobre 2008

Du passage de mon lit à ma table de travail, les mots qui avaient jailli pendant que j'étais allongé s'évaporent. Je suis dépassé par une tâche impossible, remplir un trou dont je ne peux distinguer le fond avec une petite cuillère, ou inversement vider un trou toujours sans fond, toujours avec cette même cuillère, une image qui n'explique rien, mais elle revient sans cesse. Pourquoi ? Parce que le pire serait de l'écrire ? Une étrangeté. Je suis réveillé en pleine nuit, je reconnais tout ce qui m'entoure. Tout est à sa place. Il n'y a que moi qui me reconnais à peine. Mon reflet dans le miroir est pourtant le mien, mais inconnu. Mes mains qui tapent devant moi. Je tape, il y a quelqu'un qui tape ces mots, c'est bien moi. Mais je répète et répète qu'il n'y a pas un atome de progrès. Je vais écrire que ces mots, une poignée parce que je finis par me fatiguer vite, ne s'approchent de rien, ne dévoilent rien. Rien. C'est une tâche infiniment vaine. Quelle tristesse ! Puis je suis effleuré par la beauté du paradoxe dans lequel je me débats et dont je ne m'échapperai pas : ce n'est qu'en continuant ce travail vain que je découvre à quel point il l'est, ce n'est qu'en le découvrant qu'il faut que je le continue, sinon je ne serais qu'un con de con. Et me voici rasséréné...Je me bouffe vivant, avec ce paradoxe, comme le serpent. Mais je n'ai rien d'autre à faire, RIEN ! Donc je continue. Je n'ai pas envie de voyager, mais je voyagerai, je n'ai pas envie de me rapprocher d'une femme, d'un enfant, mais je me rapprocherai quand même de femmes d'enfants. Je croiserai des humains qui deviendront mes amis, certains mes ennemis aussi sans doute. Je les oublierai, eux aussi. J'en aurai d'autres. Tout cela aura lieu, jusqu'à ce que la pieuvre qui est lovée dans mon cerveau l'envahisse et qu'il cesse de fonctionner. Alors pour que tout cela arrive, je devrais me presser, car je ne sais pas quel est le temps qui me reste. Et pourtant je ne me presse pas, je me donne tout le temps, comme je l'ai fait toute ma vie, car je ne sais pas ce que veut dire accélérer. Combien d'heures ai-je pu passer à rêvasser ? Vivre à la baguette. Je ne sais pas, je n'ai pas de méthode. Et en même temps j'ai réduit au minimum tout ce qui me ferait perdre du temps : les femmes, les amis, la lecture les déplacements, le travail. Le résultat c'est que par exemple je vais sans doute rester assis dans ce fauteuil toute la journée, je ne sortirai pas plus de cinq minutes dehors (pour acheter le journal), je vais voyager mais virtuellement avec l'ordinateur, j'ai appris hier, un temple en Inde où des centaines de suppliants se sont étouffés dans un affolement collectif,

j'ai décidé d'y jeter un coup d'œil, et de jouer à me faire écraser avec eux. Il y a quelques années j'ai visité l'endroit, voici sa photo du ciel. Il y avait déjà ces foules qui s'écrasent, ces cris stridents, ces coups de gong. Je souris quand je comprends comment c'est arrivé : les pénitents avaient apporté une offrande de lait de coco, qu'ils ont fait tomber par terre, les dalles devinrent glissantes, et ils tombèrent les uns sur les autres. Des souffrances dans des centaines de famille, que l'oubli mêlera à la souffrance universelle. Je contemple grâce à la voyeuse télévision ce spectacle de cadavres portés par des « intouchables » sans doute, affublés d'un petit masque d'un papier froissé qui n'arrête pas l'odeur des morts ni rien du tout, mais que l'Occident qui aime tant l'humanité exige, et qui les allongent en pleine rue les uns à côté les autres : comme ils ont l'air légers, comme des enfants portés par d'autres enfants, morts vivants ils ont tous le même visage, quand j'aurai détourné les yeux, Ils rejoindront tant d'autres visages croisés et oubliés. Je me suis parfois posté en haut des escalators des gares, regardant tous ces masques pétrifiés qui montaient vers moi. Cela finissait par m'écœurer, cette face unique. La foule n'a qu'un visage déshabité, et il n'est pas humain. Une bête ou une divinité primitive. Les intouchables autour du monde continuent à faire le ménage, effarés après les sacrifices humains à l'explosif, , au journal de vingt heures, on les voit laver des flaques de sang à grande eau, ramasser à mains nues des morceaux de cadavre que l'on empile dans des sacs. Tout ne doit-il pas être propre pour que dans quelques heures, la séance de théâtre puisse recommencer, les prières être psalmodiées à plein poumons, les fruits et les légumes en pyramides disposés pour l'appétit des consommateurs les hommes, les enfants, les femmes tous pressés, se bousculant, foulant le terrain du massacre tout frais, déjà oublié. Les morts sous le tapis, comme la poussière...

Comment Peuple, souverain et infaillible, se débarrasse de gros cubages de morts a toujours fait mon admiration. Alors moi tout seul ! Comment sont oubliées les simagrées autour d'une boîte en bois bien ciré, dans laquelle quelques dizaines de kilos de viande commencent déjà à se décomposer. Ce n'est pas industriel ! Quand nous sommes trop nombreux, comment me repérer, mon cadavre singulier à Moimoi, il ressemble pourtant comme un frère à celui de tous les autres, on nous pousse en vrac dans d'immenses fosses, au bulldozer, le cubage a été calculé par des fonctionnaires appliquant l'arithmétique du primaire. Et moi je me suis perdu ! On nous brûle aussi, et il ne reste que la couleur noire de ma fumée encore adhérente au plafond. Moimoi collé au plafond ! J'ai vu cela dans la chambre de gaz du camp de Auschwitz-un. Les portes des fours étaient ouverts, tout s'était

arrêté il y a quelques minutes, tout était en état de marche, le Sonder Kommando (les juifs chargés d'éliminer leurs coreligionnaires) venait d'être éliminé, et l'on attendait le suivant, tout frais. Les cris de ce juif qu'on a brûlé vivant viennent de s'arrêter, parce que l'imbécile, il avait prévenu un groupe de femmes et d'enfants qu'ils allaient mourir dans quelques minutes. Le dernier héros ! Que devait-il faire ? Garder le secret du futur pour lui ? Moi, je venais d'avoir été gazé ! Bien tranquille ! Pas mal...j'attendais tranquillement de passer par la cheminée. Et voici que toute écriture s'arrête, j'en ai assez, pour qui pour quoi. Comme une lampe électrique que l'on éteint. Clic ! Le silence m'entoure, mes mains se paralysent, seul le curseur qui clignote stupidement dans la pénombre. Sale machine ! Me reste-t-il quelques euros au fond des poches pour pouvoir aller m'acheter deux croissants ? Un instinct (qui n'est pas grégaire...) me dit que je ne dois pas prendre le dernier jour de ma chimiothérapie ; cette merde me guérira, mais en me tuant. Force reste à la science ! Quatre jours, cinq jours, si ma vie tient à ces différences, j'ai le signe de mort sur le front.

Lundi 6 octobre 2008

Combien sont-ils, qui se sont réveillés comme moi au plus profond de la nuit, ils me hantent et j'imagine comment ils ont lutté pour leur survie ? Moi l'angoisse étouffe le dernier mot, me voici maintenant dans un désert muet. L'horreur d'un désert sans mot, ce n'est pas que je n'aurais plus la force d'en prononcer, mais à qui, seulement à moi-même, comme font les enfants dans le noir pour se rassurer. J'écris quand même, ce que je fais à cet instant, ne fait qu'un bruit de crécelles. De la poix clapote dans le trou vertigineux. Et éloignez-vous du lépreux, il est contagieux ! Cette nuit ce sont des hommes qui m'obsèdent, acculés par le feu, sont poussés à se jeter par la fenêtre dans le vide. L'horreur de leurs derniers instants m'étouffe, même si je suis soulagé de me jeter dans le vide. Que ma vie serait belle si je survivais, comme je me la représente dans ces instants de chute dans l'air frais du matin. J'accumule des mots, je les soulève pour tenter de construire un immense mur contre la souffrance universelle, elle passe par-dessus. Comme je vous dis, je vous répète que je ne construis rien. Je ne retrouve jamais le lendemain une espèce de résidu de toutes ces heures d'attente avec moi-même. Je n'ai appris, rien compris. Le mathématicien est heureux, il retrouve le lendemain la ligne de ses équations qu'il avaient abandonnées la veille. Le maçon, son faîte de mur. En voilà qui fabriquent une œuvre ! Une œuvre pour les siècles à venir ! Moi jamais. Je ne retrouve pas l'histoire abandonnée comme dans les Mille et Une Nuits, je recommence toujours comme si c'était la première. Je récris sur ce que j'ai déjà

écrit. Qu'elle est heureuse, la belle princesse. Après une bonne nuit, elle reprend son interminable récit. Pénélope, même si elle fait et défait, moi rien à défaire puisque je n'ai rien fait. Rien. Je jette un coup d'œil au-dessus du parapet. Dans l'œil du Maelstrom. Quelquefois avec plus de courage, ou d'inconscience, d'autres fois tétanisé par l'horreur. Je ne peux pas le boucher, ce trou, le cacher, le remplir, m'interdire d'y regarder aussi. Ces quelques mots que je viens d'écrire, ils m'ont permis de respirer mieux, j'étouffe moins. Je pourrais aussi répéter mille fois le mot sacré Om ou un autre, en me déchirant le visage de mes ongles, me cognant le front à un mur de temple, en bredouillant des mantras qui ne veulent plus rien dire. Ce n'est pas fait pour être lu, pour être psalmodié en tapant des pieds ? Quelqu'un à venir, dans un futur que je n'imagine même pas. « Qui accroît sa science, accroît aussi sa douleur » dit l'Ecclésiaste. Mais n'est-il pas encore pire de ne pas savoir, d'errer dans l'obscurité, les mains en avant, plutôt que dans la lumière parcimonieuse ? Schopenhauer (pourquoi faut-il que je me précipite sur le livre de ce philosophe ? Je ne l'avais pas ouvert depuis des années. Mais je me laisse faire, il ne faut pas s'accrocher, je l'ai compris depuis longtemps. Et voici quelques citations pêle-mêle, les siennes sont devenues les miennes. Mais ne peut-on pas parler de certains sujets sinon dans la plus extrême confusion, et cafouillage débâcle, débandade et répugnance et disons-le merdier !) : « Comme le présent ne cesse de s'écouler dans le passé, son existence est une chute perpétuelle dans la mort ; un continuel trépas... une agonie sans cesse arrêtée, une mort d'instant en instant repoussée... notre vie comme une bulle de savon. Malgré tous les soins, elle finira par crever... la mort joue avec sa proie, c'est en attendant de la dévorer. (Le salaud, je l'aime !) ...l'homme la plus parfaite des formes objectives de la volonté, est donc de tous les êtres le plus assiégé de besoins. Des besoins par milliers, voici sa substance... cette lutte qui lui fait endurer cette lutte avec ses angoisses, ce n'est pas tant l'amour de la vie, que la peur de la mort. (Toutes les ténèbres qui m'entouraient au petit matin se sont dissipées, remplacées par l'amertume salubre de la connaissance)...la souffrance arrive facilement à un degré où la mort nous devient désirable (prédicateur ! Moraliste ! Moi c'est quand l'envie de mourir, d'abandonner, me submerge que je découvre être prêt à supporter beaucoup, beaucoup pour rester vivant un peu plus longtemps). J'écris à un journaliste qui s'était hasardé dans une discussion sur la mort. Il prononçait le « o » de « mort » comme celui de « beau », ce qui rendait la chose grotesque. « Comme de l'amour écrivait La Bruyère, s'ils n'en avaient pas entendu parler, certains ne sauraient même pas que la mort

existe. Et vous en faites partie... Il fallait au moins planter votre micro dans un hôpital ou un mouroir, alors vous auriez recueilli quelques mots un peu saignants et vrais sur l'attente de la mort. Vous ne nous avez servi que le sirop d'orgeat séculaire qui console médiocrement les médiocres de l'amertume mortelle. Ecoutez, cher monsieur Gngan, vous croyez passionnant de nous livrer les petit étrons de vos méditations, je vous apprendrai qu'ils traînent partout depuis deux millénaires : « pour avoir un rapport enfin détendu ... il faut assumer la mort etc. » Et chipoti et chipota ! Prenez-moi dans vos bras et bercez moi, faites disparaître ces angoisses irrationnelles qui me labourent du matin au soir, et la tête sur votre poitrine, apprenez-moi ce *rapport enfin détendu* avec la disparition définitive. Comique ! Berk ! Et n'essayez de parler de ce qui vous dépasse, pour le moment, attendez patiemment d'être rattrapé par le sujet, l'un ou l'autre jour... », « Vivre en général, c'est épuiser une série de grands et petits malheurs ». Faut-il se battre contre la mort ? Que faisons-nous d'autre, tous les instants qui passent ?

Mardi 7 octobre 2008

Sale lecteur inconnu, qui me fait bafouiller depuis mon réveil ! Pas un mot qui me plaise, parce qu'il devrait s'adresser à tout le monde donc à personne. J'ai pourtant un lecteur à la botte, et c'est moi-même, il vaut tous les autres, mais je l'oublie sans arrêt ! Quel flottement ! Quelle confusion ! Quelle perplexité ! Quel imbroglia ! Puis le secours me vient de madame Machado, qui me suggère une tasse de caté ! Mais bien sûr ! Un peu de café pour dissoudre le nœud gordien qui m'enserme ! Ce n'est pas une course de vitesse entre moi et le glioblastome, alors que cette course n'avait jamais cessé depuis le premier jour, et mon allure, celle du lièvre contre la tortue. Mais parfois j'inverse les rôles : après avoir accéléré, je ralentis, mais ai-je perdu déjà ma course, qui est devant ou qui est derrière, d'ailleurs la tortue n'est qu'un point à l'horizon, à moins qu'elle n'ait disparue derrière moi, et le lièvre halète. Je me trouve seul sur la cendrée, quand est-ce que je saurais que je suis arrivé, et la ligne d'arrivée, est-elle devant ou derrière ? La mort est une illusion ; à la croisée de mille chemins, j'ai permis à la Vie de continuer un peu plus loin. Tout est consommé, mais je n'en sais rien, je n'en sais naturellement rien. Et pourquoi est-ce que je continue à m'accrocher, obscène coquillage, à la Vie ? Quelles précautions pour traverser la moindre rue , ne vérifié-je pas trois fois plus qu'une mon premier regard... en d'autres temps j'aurais fait goûter par un pré-gustateur tous les plats servis. Et un soir, devant mes invités horrifiés,

j'aurais avalé sans précaution de grosses bouchées du plat de viandes, par jeu, par bravade, pour le plaisir d'entendre les cris de peur...Et je me surprends à faire souvent glisser la pulpe de l'index sur la surface glabre au-dessus de mon oreille gauche, par laquelle des rayons se sont frayés dans mon crâne, que se passe-t-il deux centimètres plus bas, de l'autre côté de l'os ? La peau est si fine qu'on dirait une muqueuse, comme celles qui tapissent le sexe des femmes. Putains d'humains, de singes qui mettent des cravates, et du rouge à lèvres, qui ont exercé leur bipédie pataude jusque sur la lune, et échangent leurs femelles ! Pourront pas inventer mieux ! La fin de l'aventure s'arrête avec moi, parce qu'elle s'arrête avec eux ! Voici pourquoi ça ne me gêne pas violemment de mourir, parce que tout ce qui aura lieu et que je ne connaîtrai pas, a déjà eu lieu. Et ce n'est pas consolant, c'est inattaquable. « Mais bientôt le moment viendra, où chacun d'eux comm'nous passera. C'est ce qui nous console... » .

Mercredi 8 octobre 2008

« Le but de tous les systèmes religieux et philosophiques : compenser la certitude effrayante de la mort par la compensation d'opinions métaphysiques et consolantes (le bougre de bougre ! Que je l'aime !). Les consolations, elles sont tellement enchâssées dans les dialogues que nous échangeons, que nous n'y faisons plus attention. Chaque mot lourd d'une vie qui se projette innocemment dans le futur, dont il n'est pas possible de soupçonner qu'elle peut s'arrêter. Comme ça...pfft ! « A la semaine prochaine, aux prochaines vacances, à l'année suivante, à la retraite ? ». Le philosophe continue à me balloter entre enchantement et exaspération : « Il n'est pas moins absurde de déplorer le temps où on ne sera plus, qu'il le serait de regretter où l'on n'était pas encore » (argument faiblard !). Et il bifurque sur l'argument célèbre du grand Epicure, dans la lettre à Ménécée qui nous roule dans la farine : « La mort n'est rien pour nous, puisque lorsque nous existons la mort n'est pas là, et lorsque la mort est là nous n'existons pas. Donc la mort n'est rien pour ceux qui sont en vie, puisqu'elle n'a pas d'existence pour eux, et elle n'est rien pour les morts, puisqu'ils n'existent pas » C'est inattaquable, mais alors pourquoi suis-je, moi et les autres, obsédé par ma fin dernière ? Parce que je suis une créature si unique, la cerise sur le gâteau cosmique de quinze milliards d'évolution ? Mais merde, tout le monde est unique ! Et malade, de la maladie de la Vie, elle est mortelle, et personne n'en a jamais guéri. C'est bien comme ça que je détaille mon voisin. Va-t-il pouvoir tenir sa représentation cette année ? Ou disparaître en plein milieu, portant sa main à la poitrine, comme Molière ? C'est que je le

trouve un peu fatigué, un peu absent ? Et toi ? Je n'osai pas te le dire, mais j'avais remarqué ça, ça se suspecte de dos. Un peu tordu, l'épaule qui tombe un peu, et puis il marche pas droit. De face, ça trompe. Allez, philosophe, aide-moi à trouver quelques mots pour ce qui n'en a pas encore. « C'est l'égoïste qui oublie que le meilleur homme est celui qui établit le moins de différences entre lui et les autres ».

Jeudi 9 octobre 2008

Autour de nous retombent les énormes nuages de poussière soulevés par l'écroulement des illusions. Et pif, comme à la foire, sur les boîtes de conserve ! Une banque qui dégringole ! Et puis une autre ! Et encore une autre ! Et un pays tout entier ! La Grande Crise est un exercice d'irréalité en vrai. Comme moi avant ma tumeur, vous avez créé une irréalité en papier crépon qui devait tenir aussi longtemps que les Pyramides ! Alchimistes ! Marabouts de mes deux ! Je savais depuis longtemps que si l'on détourne le regard d'un morceau de réalité, d'un visage par exemple, il disparaît. Eh bien nous y sommes, d'un commun ensemble vous détournez le regard de votre construction fantomatique parce que vous n'y croyez plus, et elle s'effiloche dans le mauvais vent qui se lève et fait le tour de la Terre.

Vendredi 10 octobre 2008

Le glioblastome s'efface, où est-il passé, qu'en reste-t-il ? après me l'avoir extirpé du crâne, ils l'ont gardé dans le froid, dans l'hélium liquide. Des fois que l'idée me viendrait de me le faire rentrer dans la tête. Mais la seule chose qui m'intéresse, c'est : combien m'en reste-t-il dans la tête ? Françoise me raconte un cauchemar qu'elle vient de faire. Elle perd deux incisives puis elle découvre qu'elle a une joue recouverte par un verre bombé comme celui d'une montre. Il tombe et derrière c'est creux et pourri. « Quelle chance as-tu de te souvenir tes rêves ! Moi j'en suis incapable ! ». J'ai l'œil attiré dans le journal ou la télé par tout ce qui démentit le temps qui passe. L'ennemi universel, c'est le vieux. L'amorti, le défraîchi, le hors service, le fossile, le périmé, le sénile, le vétuste. La découverte du jour : on a inventé des crèmes antirides contre l'ennemi, pour le corps tout entier. Trois cent millilitres de crème haute performance pour que les ménopausées se sentent mieux dans leur peau, bientôt vendu au litre. Avec ça vous allez retrouver un quasi corps de pucelle, mais il manquera l'odeur forte de la pucelle, celle qui enivrait mon adolescence, les ménopausées l'ont perdue à jamais, même après s'être tartinées de leur « capture totale

(?), haute nutrition corps, redensifiant, repulpant, lissant, agissant sur la fermeté, le gainage et la densité de la peau, rendant la peau chic, lisse et rebondie ». Tous ces adjectifs, ils me barbouillent. J'imagine que même les cadavres sentiront bon, les arrière-petits-enfants pourront embrasser mammy morte sans dégoût. Retour à Schopenhauer. « La volonté, ce que j'appelle « l'instinct simiesque », comme il affleure chez tous ceux que je croise. Et pourtant il faut quelques mots pour qu'il s'endorme. Et aussi quelques mots pour qu'il revienne. Cette tumeur a cassé toute manifestation de la volonté. Et je n'ai plus que les mots pour exister. Mais il y eut pourtant une époque où j'ai ressenti les émotions les plus violentes : viol, meurtre. Que c'est loin...

Samedi 11 octobre 2008

Hier, surgie soudain d'une fracture spatio-temporelle, je croise dans la rue une ancienne, préhistorique connaissance, me paralysant sur place, et me saute à la figure comme un chat toutes griffes dehors l'apparition de ce spectre, à la chair coulante, triturée, aux ravines creusées, au sourire méconnaissable, raturant mes souvenirs. C'est le Temps qui s'incarne sans prévenir, si puissant, si violent, qu'il me suspend le mouvement du cœur. Ma stupéfaction, qui est au-delà des faibles mots que je connais, est ouvertement visible (dans le miroir que tend mon vis-à-vis), s'offre dans une pleine nudité. Surpris, je n'ai pas eu le temps de faire prendre à mon visage une apparence mensongère. Lui non plus. Et nous voici aussi dénudés l'un que l'autre, par la révélation du Temps écoulé à jamais. C'est à qui prendra ses jambes à son cou avant l'autre ! Ma répugnante suggestibilité d'aliéné. Comment j'attrape et avec quelle facilité, des expressions, des mots, des accents d'autres langues, d'autres classes sociales, de génies, de monstres... mais oui, c'est cela, je suis en train de « jouer à mourir ».

Dimanche 12 octobre 2008

7h du matin. Le silence particulier des dimanches matins. Je baigne dans un parfum sucré. J'oubliais ce bouquet de lys, les fleurs ont mis une semaine pour s'ouvrir. Mais elles ont profité de mon sommeil. D'un côté des formes phalliques pas encore ouvertes, de couleur crémeuse, le bout rosâtre. Les fleurs, des sexes d'homme retournés comme des gants, aux découpes compliquées, sont impudiquement femelles, les pétales éversées, pour mieux en

montrer et en aguicher de toute leur intimité. Léger dégoût. Ce qu'on appelle raison de vivre est tout aussi bien une raison de mourir (Camus).

Lundi 13 octobre 2008

Lettre à un inconnu : Découvrir que l'on est atteint d'une maladie mortelle, incurable, détruit au cœur la confiance que l'on accordait au temps. Quand on se croit immortel, le temps s'allonge au-delà de l'horizon, on accumule toutes les possessions possibles, sans réfléchir qu'en un instant, elles vous seront arrachées. Pourquoi ne pas tirer des traites sur les siècles qui suivent, puisque la vie ne me sera jamais enlevée ? Voici ce qu'ont fait des millions de personnes autour du monde. Ils ont oublié qu'ils étaient « mourables », si je puis dire.(...) Vous, avez l'éternité devant vous, vous le croyez, mais il se fait que cette éternité, je ne l'ai plus. Elle est plombée. C'est cette différence entre un « cancéreux » et les gens en « bonne santé », alors que nous sommes tous les deux « mortel ». Le cancéreux peut comprendre ce qui se passe dans la tête de ceux qui sont en bonne santé, puisqu'il l'a été. L'inverse n'est pas identique. Ce temps que je gaspillais à pleines mains, un temps que je gère maintenant comme un avare, sa valeur ne prend pas une valeur régulièrement croissante, comme l'ont cru tous ces imbéciles qui ont acheté des subprimes, cette valeur peut être menacée à chaque instant par un retournement.(...) (lettre non envoyée). Voici ce qui est plus difficile, mettre en mot la chose qui me maintient en vie. D'abord c'est tout sauf une chose, et je le comparerais à une sorte de clapot sur lequel je danse sans arrêt comme un bouchon, un mouvement sans loi, mais qui fait partie de mon propre corps. Il suffit que je me laisse balancer, sans me raidir. Parfois entre deux vagues, quelques mots.

Mardi 14 octobre 2008

Hier soir, Françoise se glisse dans la chambre et me demande de dormir avec moi. Cela fait des mois que chacun dort séparé. J'ai refusé. Je crois que je ne veux pas lui imposer mon corps malade. Et puis j'ai pris mes habitudes. C'est que je ne voudrais pas être privé du silence dans lequel mes nuits et mes jours se passent Elle s'en va et ferme la porte derrière elle, silencieusement. Chacun s'est endormi dans sa chambre. Voici une rêverie que je poursuis longuement : je suis en train de me faire psychanalyser par un analyste barbu et sentant fort. Il se rend compte que cela fait longtemps qu'il ne m'a pas entendu parler. Alors il s'aperçoit que le bureau est rempli d'un silence qui est d'une extrême qualité, sensuel ose-

t-il penser. Alors impressionné, et contre toutes les règles, il continue à analyser ce silence, pendant des heures et des heures. Il prend des notes avec passion. La nuit est tombée depuis longtemps. Puis il est surpris pas un bruit de liquide qui coule. Alors il découvre que ce sont mes intestins qui se vident sur le plancher, car je suis mort depuis bien longtemps...

Mercredi 15 octobre 2008

Les plantes et les fleurs attendent depuis toujours les yeux qui les découvrent belles, jusqu'à ce que ces mêmes yeux disparaissent. « Personne n'est vraiment bien convaincu que sa mort soit assurée, sinon il devrait se sentir condamné à mort à chaque instant. En théorie la mort est à chaque instant, mais elle est inapplicable en pratique. « C'est comme phénomène que le particulier est périssable. Le pur sujet de toute connaissance, cet œil ouvert éternellement sur l'univers ne peut disparaître. Car comme la volonté, le sujet est hors du temps. Donc il n'a pas de fin. Quand un homme meurt, sa vue se confond avec le soleil, son odeur avec la terre etc. et le mourant lègue à son fils, ses sens et ses facultés » Veda. « Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, c'est l'opinion qu'ils s'en font. Nous souffrons plus en idée qu'en réalité. Combien de cauchemars se collaient dans le noir sur ma figure comme un torchon mouillé et m'étouffaient. Puis ils se sont dissipés, et j'ai abandonné mon rôle de victime pour prendre celui de clown ! Ou d'artiste ! M'ébrouant dans une lave bien chaude ! Jetant à la figure de mes bourreaux mes membres les uns après les autres ! « La volonté manque totalement d'une fin dernière. Effort identique, tout pareil, jamais satisfait. Pas de repos, la guerre de tous contre tous. Perpétuelle douleur, sans bonheur durable. Tout désir naît d'un manque, un état qui ne nous satisfait pas. Donc il est souffrance tant qu'il n'est pas satisfait. Or nulle satisfaction ne dure longtemps. Elle n'est que le point d'un désir nouveau (c'est l'addiction). Le désir partout en lutte, donc toujours souffrant. Pas de mesure, de terme à la souffrance. La douleur est proportionnelle à l'intelligence. (Ah ! c'est magistral ! Mais ce n'est qu'après avoir eu un glioblastome dans la tête que je l'ai compris comme jamais. Si vous, les toxicos à la satisfaction, vous voulez mieux comprendre, faites-vous inoculer la maladie mortelle que vous voulez, et laissez agir le temps nécessaire !)

Jeudi 16 octobre 2008

Parfois je touche un appareil électrique avec des mains mouillées, en étant persuadé que si l'électricité se ruant dans mon corps, je pourrais enlever ma main plus vite qu'elle-même,

avant qu'elle ne mette mon cœur en fibrillation. Petite roulette russe, qui n'a pas joué à ça ? Moi j'ai survécu, alors qu'une foule dans les mêmes circonstances, n'ont pas subsisté. Petit bain de foule en allant acheter le journal, si tous ceux qui m'entourent étaient en un instant remplacés par d'autres, je ne le remarquerais pas. S'ils étaient morts disséminés sur le trottoir, ce matin je me poserais à peine une question. Et je tournerais autour des plus *intéressants*, imaginant leurs vies coupées brutalement, etc. « Existence confinée dans le présent, chute perpétuelle dans la mort, un continuel trépas. Passé mort. L'ennui hante l'esprit. Oscillation entre la souffrance et l'ennui (à la troisième bouchée d'un plat délicieux, c'est la satiété (assouvissement, plénitude) qui arrive, la saturation s'installe) l'homme qui est simplement la volonté même de vivre, et aussi le plus assiégé de besoins. (j'aime me débarrasser le plus vite de la tension sexuelle, avec la main, manger en dix minutes, se laver de moins en moins souvent) On fait tout pour rester en vie, mais une fois assurée, nous ne savons pas quoi en faire ! Alors on tue le temps pour fuir l'ennui (moi, je ne le tue pas, je l'accompagne, nous nous accompagnons, de temps en temps c'est moi qui me précède, ou bien c'est lui). C'est le principe de la sociabilité, d'échange de mots usés comme de vieilles pièces de monnaie, au point que les inscriptions sur le recto et le verso sont devenues indéchiffrables. Mais c'est l'habitude... D'ailleurs cette langue, je l'ai oubliée, j'ai oublié tous ces mots usuels. L'ennui et la famine, ce qui entraîne les hommes aux déchaînements extrêmes : du pain et des jeux ! Le besoin pour le peuple, l'ennui pour les classes supérieures. Le grand Pascal *again* et son divertissement, son *entertainment* : « condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. Faut que Peupeuple oublie un peu. Comment ?, très simple. Grâce à un ballon après lequel on court, ou qu'on oblige quelques uns à courir, cela peut occuper de longues heures qui, additionnées, finissent par remplir une vie entière. Comme la mort qui s'approche doit être légère ! J'avais un ami, son divertissement c'était le vélo. Alors que d'heures à haleter, monter et redescendre, puis rentrer chez soi poussiéreux et trempé de sueur. Quel bonheur ! Il me racontait comment ça avait été épuisant à monter, et enivrant à descendre, et je l'écoutais en tentant de garder mon sérieux ! Un autre c'était le sexe homosexuel qui le divertissait, avant la grande hécatombe. Ce qu'il adorait, dans ces boîtes de nuit grandes comme des hangars à avion, c'était couvrir d'urine un garçon nu dans une baignoire. Et se faire sodomiser par un inconnu dont le sexe passait par le trou d'une planche. Et se remplir des mirettes ! Mater, c'était son verbe ! Lui aussi, je me suis retenu de ne pas lui éclater de rire à la figure, devant

le sérieux papal avec lequel ces confidences m'étaient révélées ! Il y avait ce ton particulier, si plein d'importance dès qu'ils me prenaient comme confident de leur divertissement. Un mélange de défi, d'ostentation, d'impudeur. Je relançais les confessions car j'accumule les détails, mais une fois qu'elle était faite, que le silence s'établissait, pourquoi encore les voir ? Ils se répétaient si vite. Est-ce que *j'abuse de ma mort* ? Mais puis-je en abuser d'elle ? M'intéressant à tout, je ne parle que d'elle, ce n'est pas devant moi qu'elle se trouve, mais autour de moi et en moi, elle a bourré tous les espaces possibles, il est vain de tenter de m'en débarrasser, ça me tuerait, et c'est seule la mort qui y réussira à perpétuité. Bien sûr je peux tenir des conversations sur tout sujet et tromper mon interlocuteur, car il n'y a que moi qui sais ce seul et unique sujet qui est traité, dont je suis conscient (et c'est peut-être la seule conscience qui me reste), et que je surveille avec une attention de tous les instants, comme du lait sur le feu ! Mais *abuser de la mort* (comme on dit abuser des alcools forts), je ne le conseille pas à tout le monde, ce n'est pas fait pour tout un chacun. Ce n'est pas une révélation dans une cathédrale, traversé par un éclair blanc, ou par la sensation d'une Présence, ça ne s'apprend pas comme les langues étrangères...rien à faire de spécial, d'ordinaire, puisque les moments se reconnaissent. Quant à ceux qui ne discernent rien, c'est probablement de naissance...Allongé à côté de Françoise, la cuisse collée contre la mienne, je laisse se lever mon désir, puis je le laisse mourir sans le concrétiser. Il s'écarte de moi comme les ondes soulevées par un caillou jeté dans un lac.

Dimanche 19 octobre 2008

Une lumière sale suinte de la direction de l'est. Nous continuons à tomber dans un trou sans fond, avec cette lenteur inexorable à laquelle je m'abandonne. C'est depuis si longtemps que je m'abandonne, dès que je sens une résistance, je m'arrête et j'attends, elle finit par s'user. Et c'est la fin des citations de mon philosophe. Adieu et merci.

Mardi 21 octobre 2008

Tomber enceinte à 60 ans, prendre à 70, un amant, donner des concerts de rock entre deux cannes, gâteaux et gâteuses, se donner une gueule d'adolescent ou de jouvencelle à coup de chirurgie esthétique (peaux tirées comme celles d'un tambour, ces lèvres éversées comme des bords de pot à eau) refaire soixante neuf à soixante huit ans, refaire le monde en serrant les fesses pour raisons de fuite urinaire, pris dans une folie de répétition jusqu'à la nausée,

comme un disque rayé. Un immense radotage, rabâchage, passez à autre chose, c'est ce que vous ne pouvez pas faire, séparés du futur, des forces fraîches de la vie par un mur de verre. Jamais un creusement, un approfondissement, un développement, une exploration, autre chose. Les enfants jouent à papa-maman, les grandes personnes aux éternels ados révolutionnaires. Nous sommes tous jeunes ! Jeunes ! jeunes ! C'est une sorte de secret de Polichinelle, une conspiration que personne ne doit jamais soupçonner. Pourquoi ? Comment ? Depuis quand ? Moi aussi j'en fais partie de ce complot ? Il faut que je comprenne, que je l'écrive. Je ne sais pas, je ne sais pas comment le dire. Mais peu à peu, je commence à l'entrevoir. La sœur Emmanuelle est morte à 100 ans. Beau sourire « christique ». Que la Création est belle ! S'est occupée des enfants qui vivaient sur les tas d'ordures du Caire. S'ils ne meurent pas de faim, dès qu'ils auront atteint l'âge de la reproduction, ils feront eux aussi des enfants. La fille de 12 ans accouchera entre deux tas d'ordures. Gloria Deo. C'est la souffrance universelle. C'est le grouillement sacré. Le lapinisme sacré propagé par des curés stériles qui ne bandent que pour les enfants. La seule façon qu'ils ont trouvée de respecter leurs vœux de chasteté. Gloria Deo. Alléluia ! Etat de prostration depuis hier, depuis que j'ai revu le médecin qui suit ma chimiothérapie. A complètement négligé, s'est désintéressé de l'augmentation majeure de la vitesse de sédimentation. Mais c'est grave, et elle a pris un petit air goguenard. Quoi ? Mais qui est cet emmerdeur avec sa V.S. ? Il a déjà une maladie mortelle, il veut que je lui en trouve une seconde ? Moi, je veux rester en vie, mais je reste muet, alors que je pourrais déclarer : « Ce n'est pas parce que je suis atteint d'un gliome qu'il ne faut pas négliger une autre maladie grave » mais si je n'ai pas simplement prononcé ces mots, c'est que je n'y même pas pensé. Et ce n'est que le lendemain que la cervelle en état d'hébétude s'est mise à haleter comme un asthmatique : Je vais mourir je vais mourir, je vais mourir, je vais mourir, je vais mourir, je vais mourir, je vais mourir. 10% de survie à 2 ans. Puis on s'enfonce dans l'inconscience. Ça ne fait pas mal ; c'est très doux, il s'enfoncera dans l'inconscience. Il perdra la conscience (sa chère conscience dont tout le monde se fout). Mais il sera transformé en légume ? (et reprenez au début *da capo*). J'ai peur, je mens, je me mens, que faire d'autre ? Quoi ? Comment échapper à cette merde ? Car, il faut me l'avouer, on ne guérit pas du gliome, on lui survit, ça s'éternise si le bon Dieu est dans un bon jour, sinon ça galope. J'étais avant sa découverte un survivant de la Vie, mais mon futur est de devenir un survivant de survivant. Ça m'a coupé toute envie de radoter, pas envie de féconder (mais si une jeune femme...), de

me faire tirer la peau du cou (mais je préfère le génie avec lequel le glio sculpte mon visage, je l'aime mieux maintenant, il a *du caractère*), remonter les fesses, gonfler les pectoraux, blanchir l'anus, allonger le sexe. Si je n'avais comme futur que la condamnation angoissée à me répéter, à poser mes pieds dans des traces poussiéreuses, à pousser comme Sisyphe mon caillou tous les matins, à commettre le crime des crimes, tuer le Temps, à tenter mes petits arrangements avec Dieu (« je ne t'offense pas, et tu m'oublie dans un coin »), à quoi bon survivre. Mais si c'est pour accueillir le bouillonnement de la vie fraîche et naïve, même suspendu entre la vie et la mort, avec pour tout viatique cette espérance de mort, je ne changerais pour rien cette place. Mais ne croyez pas que je suis libéré de la terreur de mourir, car elle se sirote gorgée après gorgée. Et aujourd'hui...Dire que j'ai attendu aujourd'hui pour oser me rendre sur le site Internet « officiel » du glioblastome sur Internet (le fondateur a perdu son épouse à cause d'un glio). Tout ce que vous n'avez jamais voulu savoir, vous n'avez qu'à le lire ! Quel électrochoc ! Toutes les recherches en cours, un forum. S'y croisent de rares malades, mais surtout des époux, des épouses, des frères, des sœurs, des filles, des veufs et des veuves... ils ne parlent que de souffrances sans fin, des complications de la maladie qui rendent aveugle, paralysé, muet, épileptique, des traitements qui rendent anémique, vomisseur, font saigner et j'en passe (j'aurais honte de leur décrire mes moments de bonheur, le mot semble avoir disparu), ils se lamentent sur leurs morts qui tous avaient un droit (mais c'est écrit où ?) de disparaître plus tard, une fois qu'ils auraient élevé leurs enfants (et leurs petits-enfants pour faire bonne mesure), ayant joui de la vie pendant une durée indéfinie, est-ce que cela leur fait du bien ou du mal d'échanger tous ces lieux communs ? (je me sens incapable de m'y associer, car cela ne m'aiderait en rien, et je pourrais leur faire tant de mal...)

Mercredi 22 octobre 2008

Je continue à digérer la « big picture », comme disent les Américains, ce que j'ai découvert la veille. C'est tellement plus dangereux que je le croyais. Si je vis deux ans, ce sera formidable, voici l'évidence qui me traverse comme une lame. Faux : ce qui est formidable, c'est que je vis aujourd'hui. Point. Les cimetières sont remplis de malades dont la tumeur a été enlevée totalement, comme la mienne. Le silence doit s'établir, pour qu'un seul mot surgisse. Que cesse cette vibration continue, qui gronde dans mes oreilles. C'est insupportable ! Comment dans ma vie d'inconscient ai-je pu faire un tel outrage à ceux qui m'avaient précédé, avaient

disparu, et sur le tas desquels je m'étais élevé sans le savoir, sans filiation avec eux tous qui avaient chacun vécu et terminé par leur fin. Patatras ! C'est que je m'étais pris pour un vivant d'un autre type, et puis je découvrais l'eau chaude, le mystère des mystères, on peut le partager et c'est le seul, avec tout un chacun, parce que c'est la banalité même : mourir ! Non, je dois confesser que je me suis morfondu toute ma vie en attendant la mort sans le savoir et en l'oubliant en le sachant pas plus. En accumulant tous les mensonges entre moi et la vie éteinte et moribonde, mais que seule la déclaration percutante d'un médecin inconnu à tête de rat avait fait s'écrouler en poussière, comme ces bâtiments délabrés que l'on dynamite. Ce n'est pas que je croyais échapper au destin commun et vivre *post mortem* une vie paradisiaque entouré de houris non déflorées ou contemplant le bon Dieu jusqu'à me faire mal aux pupilles, mais je pataugeais dans le pastis. Dans la bouillie. Mais pourquoi tenter de chasser de l'esprit (et c'est impossible à ceux de ma tribu) le seule événement assuré, indubitable de la vie terrestre, un Cogito vital pour moi seul et pour tous.

Comment Dieu pouvait-il laisser la nature froisser comme un vieux papier sa créature unique, et la jeter au rebut ? Les autres, oui, mais moi, c'était impensable. Ce sentiment imaginaire et presque fou de ma singularité, comme il m'avait collé à la peau, et comme il se détachait, abandonné, semblables à celle des peaux abandonnées au printemps par les serpents. J'étais unique, mais comme tous ceux qui m'entouraient, qui m'avaient précédé et qui me suivraient. Ce privilège, je le partageais avec tous, la seule vraie égalité qui soit indiscutable. Oh ! Que soudain j'avais envie de rire et de rire, de tout et de rien ! Et voici que Françoise, dirigée par un sens d'observation aigu, me ramène sa trouvaille et me la raconte avec le plissement d'une face de chat devant un bol de lait. Cela tombe bien, j'en avais besoin, j'ai le boyau à la rigolade ! C'est le président de Peuple, en pleine Notre-Dame pour une messe d'enterrement, parce qu'il venait de découvrir avec effarement qu'il n'avait pas d'argent dans sa poche à donner pour la quête ! Pas d'argent ! Le Président ! Mais vous l'imaginez ! Et comme je l'imagine, la figure embarrassée, qui le temps d'un clin d'œil, nous dévoile le petit garçon qu'il est toujours resté ! Devant la France toute entières regroupée devant son écran ! Courtisan, je lui prêterais quelques piécettes. Mais un peu plus tard, pour démontrer que cet acte n'est pas dirigé, lui le laïque, contre l'église Apostolique et Romaine, il saisit et malaxe longuement la main que lui tend l'évêque qui ne sait pas comment la reprendre, et pour faire bonne mesure, lui tâte, pelote et tripote son avant-bras de l'autre

main, comme certains vendeurs de voiture pour sympathiser avec la clientèle. Mais mon rire se redouble, parce que je viens de me souvenir que le même homme s'était servi de la même technique avec le Pape ! Le Pape, himself ! Taux de survie à 2 ans de 37,1% ! Mais je n'avais été pendant des années et des années aussi inconscient que ces inconnus que j'avais de longues heures dévisagés en haut des escalators de la gare de Saint-Lazare. Pourtant ce qui me fascinait, et dont je découvrais enfin la cause, c'est que chacun des membres de cette foule me dissimulait un lourd secret enfoui au plus profond comme une tumeur sans nom, à savoir qu'il était mortel, et périssable. D'où l'aspect lugubre de la plupart de ces visages ? Et le mien, comment le voyaient-ils, eux ? Si la durée de ma vie raccourcissait chaque jour, et paradoxalement (comme le théologien qui croyait à Dieu parce que c'est absurde) m'ouvrait la liberté d'un temps dont je n'avais jamais joui, et je commençais à tisser une étoffe avec les mots et le mystère que je traînais sous la peau depuis toujours.

Vendredi 24 octobre 2008

C'est un miracle que de retrouver derrière les volets le jour qui s'est levé, qui s'engouffre avec innocence par toutes les fentes. Comment ne pas en être heureux ? Que m'apportera cette journée qui me va, cette journée unique et en même temps la même que toutes les autres. Une journée de vivant. Je vais essayer d'en goûter chaque instant. Ce n'est pas que cette maladie me transforme en voyant, c'est qu'elle annonce ma disparition de sur cette terre. Mais pour l'instant, j'y suis, sur cette Terre. Vivant. Ma spécialiste, la dernière consultation, a oublié qu'elle est là pour me maintenir vivant, elle ne s'occupe que de ses fesses : elle n'a pas mon dossier. Deux téléphones portables, qui sonnent l'un après l'autre. S'est-elle occupée de ma maladie de sang ? Pas eu le temps. Je la hais. Mais voici qu'un génie malicieux extirpe avec la vitesse un tricheur une carte de sa manche, du fatras que je traîne dans ma mémoire un souvenir que je n'aime pas. Cette femme me rappelle quelqu'un d'autre, et c'est votre serviteur : ce malade que j'ai laissé mourir cruellement aux débuts de mon métier de généraliste. Il est vrai que ce n'étaient pas mes études qui m'avaient appris quelque chose sur la mort. Comment peut-elle faire si peu de bruit ? Quelques mots, un coup de téléphone, et je découvrais que le malade était devenu un mort. Chez lui. Mais mort, il ne l'était estampillé tel tant que je n'étais pas passé voir le corps de mes propres yeux, et rempli le certificat de décès assurant que la mort était « réelle et constante » Cette formule, est-elle encore utilisée, m'a toujours laissé dans des abîmes de perplexité. Allais-je

rester un temps raisonnable devant le corps pour constater qu'il restait mort et bien mort ? Et comment ? La fameuse petite glace devant la bouche du mort, en attendant la buée du vivant ?... C'est le seul cas où je me suis appuyé sur le diagnostic de la famille, qui sait par savoir ancestral affirmer le décès d'un des siens. Personne n'a appris de personne, mais tout le monde le savait, et qu'elle serait « constante ». On m'attendait avec une formule toute faite : « il est mort », « il est parti », suivi de l'heure, des circonstances, que je laissais raconter sans interrompre. Personne, j'affirme que personne ne m'a manifesté un doute sur cette disparition, personne ne m'a demandé de vérifier si le mort était mort, qu'il avait un doute, une incertitude, même une vacillation infime. Parfois on utilisait une formule ambiguë, en faisant une allusion à l'apparence du mort (je ne devrais pas écrire « le » ou « la » morte, car il n'a pas de sexe, comme les carcasses chez le boucher) : « il a l'air reposé » exceptionnellement « il a l'air vivant », je ne répliquais pas qu'un mort ne peut avoir l'air de rien, sinon mort, mais je la comprenais comme un dernier compliment au mort, puis j'interrompais avec un : « eh bien, allons le (la) voir ». Je contemplais l'innommable spectacle un temps raisonnable, mais je ne me rapprochais jamais du corps, je ne le touchai jamais. Qu'il était rare d'échanger quelques paroles à propos de l'ancien vivant. Il s'était transformé en une poignée de souvenirs que les proches thésaurisaient comme des avarès, sans comprendre qu'ils étaient déjà en train de perdre leur valeur. Et avant la grande liquidation, le cadavre, avait encore le pouvoir de possession pour rire : « ses lunettes, sa cravate... », alors que ses avoirs étaient devenus miraculeusement (celle de la dernière expiration !) la possession des vivants. Françoise, brutalement m'a lancé ce soir avec violence « qu'elle ne veut pas, qu'il ne faut pas que je l'abandonne ». Ces quelques mots, ainsi que son visage me bouleversent, s'enfoncent à une profondeur non explorée, tant que je reste muet. Ce n'est que le lendemain que je la remercie. Je sais qu'elle m'a fait du bien, que *tu* m'as fait du bien.

Je reviens à cet homme que j'avais laissé à l'abandon cruellement. Il n'était pas mort avant mon arrivée, se remontant dans le lit, c'est que c'est lui qui annonça, très calmement, *qu'il allait mourir*, et par là me le rendit infiniment vivant. Il avait planté ses yeux dans les miens, des yeux expressifs de vivant. Le confirmer, le contredire, je n'aurais jamais osé. D'autres malades pouvaient aussi soulever la possibilité rhétorique de leur mort prochaine (surtout quand la maladie était bénigne), mais il y avait quelque chose dans leur voix qui hurlait que je devais leur mentir, les mystifier. Et je leur mentais avec naturel, que je ne me reprochais

pas, puisque c'était, si on peut dire, un « vrai-mentir » Je pouvais aussi ergoter, chipoter, couper les cheveux en quatre, pinailler. Mais ces mots que prononça l'homme n'étaient pas que des mots, mais une parole qui transformerait en silence toutes celles que j'aurais pu prononcer. Alors j'ai bredouillé et je me suis enfui, l'abandonnant seul entre sa femme et ses enfants.

Samedi 25 octobre 2008

La vanité d'écrire. Il y a des moments, comme à l'instant, il semble si facile de mourir. Je lance un grand mouvement de la main, qui voudrait englober tout ce qui m'entoure. Mais jusqu'où, je ne sais pas... Je tombe sur une citation d'Epictète, je la recopie, elle s'applique si bien à mon obsession : ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les opinions qu'ils en ont. Par exemple, la mort n'est point un mal, car, si elle en était un, elle aurait paru telle à Socrate, mais l'opinion qu'on a que la mort est un mal, voilà le mal. Lors donc que nous sommes contrariés, troublés ou tristes, n'en accusons point d'autres que nous-mêmes, c'est-à-dire nos opinions.

Lundi 27 octobre 2008

Déchirer le silence, voici un but de ma vie, un silence que tout le troupeau a tissé autour de lui et de moi, comme la seule façon de rester vivant tout en se protégeant de la souffrance de la connaissance. Mais qu'elle est devenue ? Car le silence semble parfaitement neutre, n'est pas habité par une émotion par laquelle on peut vibrer. Pas d'angoisse, de peur, de colère...d'espérance, rien. C'est un succès, un dressage de très grande qualité. Ce silence ne doit pourtant pas rester en l'état, ce silence que j'ai connu toute ma vie, il faut que je le remplisse de cris, de vociférations car sinon je mourrais d'une mort innommable de sourd-muet, et pas de cette autre que je commence à accepter. Terra incognita, voici dans laquelle je me suis perdu, et qu'il faut baliser. Sans ma maladie, je n'aurais jamais osé m'y risquer. Maintenant j'ai l'épée dans les reins. Je viens de lire tous les messages de mon groupe de malades, qui sont remplis de souffrance. Mais cette souffrance, je peux la comprendre, mais elle ne me gagne pas, il ne le faut pas. Je ne m'abandonne plus à l'imagination intolérable tournant en roue libre, qui évoque le pire. C'était il y a quelques semaines. Quelques siècles.

La vie que je vis actuellement est sans doute celle que j'attendais depuis longtemps. Vous tous auxquels je ne pouvais m'adresser, je le peux maintenant depuis que je sais de certitude vraie, que je suis mortel. Cette vérité, cet axe invisible autour duquel toute ma vie avait tourné sans m'en rendre compte, mérite quelques mots, vous qui m'entourez. Je suis mortel, voici ce dont je veux vous entretenir. Ce qui me ferait gémir, c'est que vous n'en sachiez rien. Parler de ma vie mortelle, c'est parler de la vôtre. La pire des choses qui puisse vous arriver, n'est-ce-pas ? Pour que cela n'ait pas lieu, êtes-vous prêts à presque oublier comme moi votre langue maternelle, qui recèle quand on la creuse un peu, un monde de menaces innombrables, parce qu'elle peut tout nommer et tout perdre. Ce que je vais vous ressasser est le répugnant « détail » : je vais mourir, et toute la vie du monde avant. Elle va m'arriver. Comme à vous, ni plus ni moins. Je m'arrête, mais ne veux pas vous ennuyer...à « mourir » ! Mais ce mot que j'ai dû employer jusqu'à l'écoeurement (malgré ses soixante quinze synonymes), ce verbe que j'aime, qui fait joindre les lèvres comme pour un baiser, suivi d'un rictus de post mortem qui dénude les dents, qui veut dire dans sa simplicité biblique selon les meilleurs dictionnaires : « cesser d'exister, perdre la vie » Il paraît que dans l'Empire Américain, prononcer « mourir » est sale comme « caca », et doit être remplacé par « expirer ». Et quand un « nigger » meurt, quel est le mot qu'utilisent les Ricains ? Combien je suis coupé de tout ce qui est vivant, un petit incident me le révèle. Dans un coin de la chambre, je repère une grosse araignée, noire et le ventre énorme rempli sans doute d'autres araignées elle me fait peur, et ma première réaction, c'est de la faire disparaître (encore un adoucissement qui m'est venu comme un réflexe conditionné, car ce qu'il cache, c'est : écraser à coup de semelles, faire gicler le contenu du ventre, observer les pattes se contracter spasmodiquement, puis sa fixité) . Un petit assassinat ! Mais de quel droit... ne puis-je arriver à coexister avec elle ? Alors je jette régulièrement un coup d'œil sur elle, pour vérifier qu'elle n'a pas abandonné son immobilité menaçante. Et puis à force j'établis des liens de sympathie...

Mardi 28 octobre 2008

Qu'est-ce qui se passe ? Suis-je toujours le même, ou bien ai-je changé durant cette nuit sans rêve ? Comment ai-je fait pour ne pas être torturé par l'avant-goût du futur ? Il y en a tant qui sont morts, si vite... eh bien, je les ai laissés dans leur repos éternel, et ils ne m'ont pas harcelé ! Message pour me faire connaître au forum « glioblastome ». J'ai eu du mal, du

dégoût, parce que faire savoir ma maladie à des inconnus, c'était la rendre plus réelle, plus dangereuse, plus inguérissable. Mais j'ai fini par l'envoyer. « Mes frères et mes sœurs en souffrance, laissez-moi vous accompagner, et aidez moi à avancer sur ce chemin interminable. C'était en mai, je me suis mis à bafouiller (...).Et me voici jour après jour embarqué sur ce chemin qui n'arrive nulle part, avec ses IRM, ses chimio, ses rayons. Avec sa souffrance qui se distille goutte après goutte. Avec sa peur de mourir... Mais avec l'endurance qu'elle développe. (...) Mais croyez-moi ou non, quelquefois j'ai de vrais moments de bonheur, de me sentir vivant, de tremper les lèvres dans un verre de Chardonnay frais, et capable de me déplacer sur mes jambes. **Mes frères, mes sœurs, je vous embrasse »**

Marc Delègue.

Une réponse m'a été au cœur. Je ne l'ai pas inventée, elle est celle d'un individu réel : « *Bonjour Marc, dans la maladie qui vous touche je vous trouve plein de bon sens, d'ironie et au final j'ai envie de dire de joie de vivre. Excusez-moi si je me trompe mais vous donnez l'impression d'avoir accepté la maladie (même si elle vous fait peur) dans le sens où vous ne vous laissez pas aller vers un quelconque fatalisme ou vers la dépression. Loin de moi l'idée de dire que ce n'est pas dur, douloureux et angoissant. Tous ici nous savons, comprenons, voyons ou bien vivons que c'est très difficile. Pourtant en vous lisant, vous qui êtes malade vous m'avez fait du bien, vous m'avez apporté une note de sérénité. Non aujourd'hui on ne sait pas guérir un glioblastome mais on le soigne et petit à petit on gagne des mois et gardons espoir que les mois deviendront des années et qu'enfin un jour cette maladie ne sèmera plus son poison. Garder espoir ne veut pas dire être naïfs. Gardons un bout de nuage tout en sachant en descendre sans se faire trop de mal. Bien à vous, Aurélie ».* **Elle avait raison.** Pendant des mois j'avais été martyrisé par des épouvantes incontrôlables. La peur de souffrir, d'être effacé de la surface de la Terre sans rime ni raison. Et maintenant je m'en foutais, ou plutôt je vivais avec. Et d'autant plus que cette inconnue me le confirmait, me faisant le cadeau d'une sérénité neuve. Elle avait ce pouvoir d'entendre plus que moi-même derrière mes propres mots.

Mercredi 29 octobre 2008

Une petite liste de question pour relancer les conversations mourantes...Penses-tu souvent à la mort ? A la tienne ? A celle de personnes aimées ou détestées ? A des inconnus ou des personnes, vivants ou morts dont on t'a parlé ? D'autres dont tu as lu l'histoire ? A des animaux ? Te rappelles-tu le premier moment où tu as compris, où tu as découvert que la mort était définitive ? La mort est-elle liée pour toi avec la justice ? Ou au contraire avec l'injustice la plus incompréhensible ? Avec des règles du cosmos tout entier ? Ou bien dirigée par le hasard le plus absolu ? La mort est-elle pour toi une horreur sans nom, un océan de souffrances, de douleurs et d'angoisses ? Ou l'évènement le plus banal de la vie ? L'idée de mort est-elle derrière tout ce que tu éprouves ? Imagine-tu que la mort n'est qu'une étape désagréable de la vie à laquelle tu ne songes que rarement, persuadé que t'attend un Autre Monde rempli de bonnes choses ? La mort est-elle un repos, une condamnation, un mystère, un phénomène vital banal ? Fais-tu des actions conscientes pour repousser la mort ? Ou bien au contraire fais-tu ce que tu peux pour l'avancer, pour la rencontrer plus tôt ? Es-tu persuadé que les progrès de la science vont un de ces quatre nous débarrasser de la pire erreur de l'évolution, la renvoyer aux vieilles lunes ? Nous serons des Toujours-Vivants. Parles-tu facilement de la mort, et même de la tienne, ou bien est-ce le péché des péchés contre toutes les bienséances, l'éducation, le protocole, les convenances, la décence. Une sacrée putain d'incongruité ! Evites-tu les personnes qui sont atteintes de maladies mortelles ? Cherches-tu à en rencontrer ? Rêves-tu à ta mort ? Dans quelles circonstances ? As-tu vu un mort de près ? L'as-tu touché ? Caressé ? Embrassé ? T'a-t-il dégoûté, t'a-t-il fait pleurer ? Coucherais-tu aux côtés d'un mort ? As-tu déjà acheté une concession dans un cimetière ? Crois-tu que « à perpétuité » veut dire dix mille ans et plus ? Ou simplement une poignée d'années ? Etc. etc. etc...

Lettre se voulant drôle à un inconnu : *« Je viens d'apprendre que vous êtes en train d'attendre la mort. Moi aussi. Faisons un petit bout de chemin ensemble. Permettez-moi de compatir et veuillez accepter l'expression véridique et authentique de mes condoléances antidatées ».*

Jeudi 30 octobre 2008

Il y a une semaine, je découvrais que ce serait bien si je survivais 2 ans. Mais ce sont des mots, que des mots, et leur sens ne leur est conféré que par moi-même. 2 ans, 100 ans...

cette découpe d'espace mort a tant perdu son sens que j'ai cessé de porter une montre. Deux ans... pas assez, trop, pas assez de trop, trop de pas assez. Le présent, lui et lui seul est suffisant à mon bonheur quoi que piétiné, envahi, trompeur, il reste à moi et moi seul, mon Royaume, le domaine de ma liberté et aussi immense que mon univers. Cette journée peut être à moi. Après avoir fait le tour de la vie, il faut que je trouve une autre façon de vivre, et j'a toute la vie pour ça. Et ce sont des paroles inventées et échangées avec des muets, car il n'est pas un de mes mots qui ne soit pas tissé avec le silence des autres. Sans cela ils ne feraient qu'un bruit de crécelles. Le secret de mon bonheur. Autrement la vie ne serait qu'un immense mensonge. Cela veut dire que le secret de la vie est devant mon nez, sous mes pieds. Plus besoin de travailler, d'accumuler, de souffrir. Toutes ces routes fermées, je les ai prises, je me suis cogné au fond. J'ai tout tenté. Comme l'évoque un poème chinois :

« Vous avez étudié

La souffrance et le vide

Les cent pensées, en vous,

Sont cendres vides »

La devise d'un malade : « Vis aujourd'hui comme si c'est ta dernière journée, fais des projets comme si tu allais vivre une éternité !!! » Je pourrais l'adopter pour moi ! Croyez-moi, l'année dernière, je me sentais si peu mortel, le Temps avait eu la bonté de s'avancer à une vitesse d'escargot. La Vie me quittait goutte à goutte sans aucune douleur, j'imaginai la mort comme la dernière goutte qui s'écoule et qui concentre l'horreur attendue sur une durée infinitésimale, mais à l'avant-dernière je frétillerais encore comme un gardon ! Quelle vision, quelle chimère que j'ai traînée de longues années ! C'est tellement loin ! A vrai dire, je ne me reconnais plus. Il est certain que ce somnambule, que j'étais de longues années, qui tentait de se démontrer que la vie était ennuyeuse à périr, ce faiblement vivant a disparu et un autre individu mortellement vivant commence à surgir des limbes, trouve excitant, même exaltant (le mot est fort, hein lecteur ?) de s'attendre à mourir.

Mardi 4 novembre 2008

Un poids a quitté ma poitrine, parce que j'ai terminé ma chimio. Je retrouve ma place entre la vie qui se tisse, et la mort à l'horizon. Mais ce temps qui s'encastre entre ces deux limites,

il commence à prendre un haut goût, un fumet de plat de terroir. Vidé de plus en plus des horribles cauchemars qui le hantaient depuis des mois, ne surnageant que des peurs futiles (mais que va-t-on faire de mes vêtements *après* ? La réponse arrive, aveuglante : mais les partager, comme des dépouilles, du butin !) Je ne dis pas que j'attends de mourir, justement je n'attends plus. Je sais. C'est l'attente qui me dévorait vivant. Quel calme, je dois le reconnaître ! Mais au moins le temps qui passe comme l'éclair ne me déchire plus, mais à une seule condition, qui est de ne pas en perdre un atome. Et mon « divertissement », c'est trouver les mots qu'il faut pour dire ma vérité vraie comme un Evangile). Non, mais dites-vous, si vous l'aviez oublié, que je vais être effacé. Ça n'est pas de vous le seriner ! Donc ça peut durer un temps effrayant, ce « je vais » ? Il peut s'étirer sur un temps qui n'en finit pas, une éternité aussi longue que la vie future (et c'est d'ailleurs notre seule et vraie vie future), mais toujours bien vivant et toujours les deux pieds enfoncés dans la glaise. Quand je vois le temps dense d'une journée ! Entre le lever et le coucher, entre mon apparition et mon disparition, que de tours et de détours. D'abord, le temps, je le compte, je l'habite, ça me suffit ! Mais quand il a ouvert son clapet, le bon docteur à face d'insecte : c'était tout de suite, un danger mortel pour aujourd'hui. Et il faisait tourner ses élytres dans tous les sens, comme un gros hanneton ! D'ailleurs il était péremptoire, comme si toute sa vie s'était passée à m'attendre devant lui : il faut vous faire partir en hélicoptère. C'est ce coup génial qui a emporté mes positions, je le comprends des mois après. Comme les coups de trompette devant Jéricho qui font tomber en poussière toutes les murailles derrière lesquelles s'étaient accumulées toutes mes propres illusions ! Il m'annonçait non pas une menace mortelle, mais le blocage de la machine pour tout de suite ! Voici ce qu'il fallait avaler avec ces quelques mots ! Et qui m'est resté en travers de la gorge ! M'a étouffé à moitié ! Pendant des mois et des mois ! Vous n'avez jamais reçu dans la figure de ces quelques mots que vous avez mis des mois ou des années à avaler ? Et en attendant vous jouez à Godot...

Dimanche 9 novembre 2008

Quelques survivants d'Auschwitz, des vieillards avec des numéros tatoués sur l'avant-bras, j'en ai croisé il y a quelques années dans les rues de Jérusalem. Comme je les ai dévorés des yeux, ces témoins de la vie qui ne renonce pas. Moi aussi comme eux, je me sens survivant, depuis peu. La jubilation, l'allégresse des survivants m'envahissent, puis c'est l'angoisse qui

les chasse. Le matin, je me réveille à peine vivant, le soir rescapé, et je me couche en ne sachant plus rien. Moi aussi je vais me faire tatouer un numéro, mais lequel ? « Il est très possible que je meure avant toi », me répète Françoise. Cela veut dire que tu n'en sauras jamais rien, et que moi, je mourrai après toi. Avant, après, avant après, avant, après...

Jeudi 13 novembre 2008

Que je me gratte le sexe jusqu'au sang ! Et les flancs, et les cuisses, et le dos jusqu'à le silence se rétablisse...vous me verriez un peu, me dandinant et me tordant pour atteindre un endroit inaccessible ! « Mort de masse », voici que cette expression vient de surgir devant moi, sans doute parce que je me prépare une mort d'individu, une mort d'exception. J'ai raconté plus haut comment j'ai découvert la Shoah, mais j'avais oublié une autre, comment ai-je pu, alors que la plus grande partie de ma vie s'est tenue sous sa menace, la mort atomique, la mort par vitrification. Qu'est-ce qui remonte encore ? Elle fait irruption si brutalement dans la conscience que j'ai dû tout faire pour l'oublier, mais j'ai ouvert le tonneau des Danaïdes ! ça sort, ça sort, bouchez-vous le nez, ça pue !

Vendredi 14 novembre 2008

Ce matin je suis harcelé par des obsessions brouillonnes : comment faire pour rester vivant plus longtemps. Après une longue recherche sur Internet, je dégote un système par courants électriques qui traversent la tête avec deux électrodes, et les piles sont portées dans un sac très design. Des photos montrent un jeune homme qui se promène dans la rue, prend un autobus, travaille, le tout avec cet accoutrement. Un bonnet cache ce qu'il a sur la tête. On ne le montre pas en train de faire l'amour, et pourtant il faut aussi y songer, car j'apprends qu'il faut garder cette machine de vie presque en permanence, au moins dix sept heures par jour. Quelques instants, je joue à le porter, l'endurerais-je ? Mais oui, mais non... s'il y a bien une question à laquelle je ne peux répondre dans l'abstrait, c'est ce que je peux supporter ou non pour rester vivant. Une vidéo montre l'action du courant électrique sur une cellule cancéreuse : elle éclate comme un ballon. Boom ! Et, fasciné, je me passe la vidéo en boucle... Moi et la mère de Françoise nous sommes en train de nous ressembler de plus en plus. Elle est dans un temps qui ne passe pas, ou plutôt qui recommence identique à lui-même, qu'elle oublie et puis retrouve et répète à intervalles réguliers. Et moi et elle commençons à nous copier. Qu'ai-je fait hier, que m'a-t-on dit, je me rappelle vaguement. Adhéré au présent comme elle, je gratte et redécouvre mon obsession, comme si elle était

neuve à chaque fois, puis je l'oublie, puis je la retrouve. Elle et moi, nous discutons de ce qui ne passe pas ou qui revient sans cesse, du temps qui creuse sur place. Et restés l'un à côté de l'autre, nous finissons par laisser s'établir entre nous le silence et l'immobilité.

Lundi 17 novembre 2008

Un poids s'est enlevé de mon âme. Une sensation physique comme s'il s'était retiré de mes épaules. Il faut partir de là, car je n'ai à ma disposition rien d'autre, et en particulier pas un mot. Est-ce l'effet d'être resté quelques heures hier avec la vieille dame ? Est-ce cette cavalcade lourde de grands bancs de nuages qui vont d'est à ouest et s'enroulent, je veux le croire, autour de la terre, et dont la forme laisse transparaitre quelque chose comme une conscience et qui me parle ? Et tellement plus que le visage mâchuré de cet inconnu croisé dans la rue, comme martelé à la masse, comme les statues de saints dans les cathédrales à la Révolution. Mais c'est Françoise qui entre et me montre une petite excoriation marron sur l'orteil. Elle est persuadée que c'est un mélanome cancéreux. Est-ce que c'est ma maladie qui a fécondé son imagination ? J'ouvre ma robe de chambre et dénude mon ventre qui arbore au-dessus du sexe une tache semblable à la sienne. « C'est une verrue sénile comme celles-ci aussi (pour faire mesure je lui expose aussi sous le nez le dos de mes mains couvertes de taches noirâtres, alors de quoi a-t-elle peur. Et effectivement elle semble rassurée). Ces taches que je trouvais belles quand elles constellent les mains de certains pianistes. Ma grand-mère appelait les siennes des « fleurs de cimetièrre », et je ne comprenais même pas pourquoi elle utilisait cette étrange formule). Ce matin, madame Machado est la seule qui a su me poser des questions véridiques. Avez-vous mal à la tête ? Avez-vous des vertiges ? Avec quel plaisir ai-je eu la possibilité de lui répondre ? Mais non, je n'avais pas mal à la tête, je n'avais pas de vertiges. Et moi de me trouver plutôt en meilleure santé ! Pourquoi ces questions si simples sont-elles si difficiles à trouver ? Il faut croire qu'elles le soient puisque un seul proche n'était pas assez audacieux pour me l'adresser.

Mardi 18 novembre 2008

Ce matin j'ai envie de relire quelques paroles de survivants au Rwanda. Que font-elles vibrer en moi, moi qui ai échangé mon statut de vivant innocent contre celui de survivant ? « Pour avoir croisé autant de cadavres nus et pourrissants, j'ai ressenti la mort comme un rien » Ressentir la mort comme rien ! Chacun a son propre chemin pour y arriver...« Plus tu racontes ta survie, plus tu te détérioras aux yeux des autres » C'est bien mon but à moi

aussi, me dégrader en me racontant...et ma façon de me régénérer. Donc tant pis ! Tant mieux ! Je n'arrive plus à m'imaginer sans tumeur. Depuis qu'un inconnu m'a annoncé la fin des fins, la fin du monde, le temps d'avant, sans ma tumeur, on dirait qu'il est séparé par des siècles.

Jeudi 20 novembre 2008

Quelques réponses récoltées à ma question : « Faut-il dire la vérité ? »

« Nous allons tous mourir un jour ou l'autre de toute façon, que nous sommes tous éphémères » J'ai entendu dans cette réponse : « Je sais tout, je suis forte, je n'ai besoin de personne ». « Ne dire au malade que ce qu'il demande, donc que ce qu'il est prêt à entendre » Mais comment savoir ce qu'il ne veut pas entendre, si vous ne lui avez pas posé la question ! Alors nous voici au rouet, hein, madame je sais...« Je pense que le malade doit juste savoir ce qu'il faut pour se battre. Certains ont besoin de savoir pour batailler, d'autre c'est le contraire....à chacun sa mixture... » Comme à la guerre ! « Comme vous êtes vous-même malade, pourriez-vous nous dire d'abord ce que vous en pensez ? » Je n'ai pas eu le courage de répondre...« Et vous, comment administrez-vous tout cela? Trouvez-vous difficile de faire partie de cette liste et de lire les messages parfois cruels? » Vous avez raison, je lis dans ces messages probablement mon futur. Mais le présent captive mon attention. « Mon père fait preuve d'une grande sagesse et d'une grande sérénité. Il veut vivre, comme tout le monde, mais en même temps, il est capable de se dire que nous allons tous mourir un jour ou l'autre de toute façon, que nous sommes tous éphémères et que, par conséquent, le mieux est de vivre chaque jour le mieux possible puisque le reste est hors de notre contrôle ». Votre père est exceptionnel. « Comment vos proches s'approchent-ils de votre maladie? En parlez-vous ouvertement avec eux ou essayez-vous de les épargner? Et eux avec vous? » Je ne peux pas parler comme vous dites « ouvertement ». Je n'essaye même pas. Voici pourquoi j'écris. Comment leur faire comprendre que cette maladie a imbibé toutes les dimensions de ma vie ? Les épargner ? Le moins possible, et de quoi ?

Mercredi 26 novembre 2008

Consultation avec l'oncologue.

Dès les premiers instants de notre confrontation, il était évident qu'elle savait que j'avais pris un rendez-vous avec un autre spécialiste et que je la laissais tomber pour incompetence

et inattention répétées. Son amour-propre, comme il saignait, le pauvre, ça crevait les yeux ! Et voici qu'elle perdait les cache-misères que la civilisation nous colle sur le dos. Comme dans un film de loups-garous, en un clin d'œil elle s'est transformée en un croisement de femme et d'animal, la voici projetée cent mille ans plus tôt, dans une savane éthiopienne, son visage mangé par le poil comme l'héroïne de Planète des Singes. Ses babines découvrent spasmodiquement les dents, et fasciné, je la dévisage pour découvrir qu'elle n'a plus de visage, mais un faciès. Et voici que la guenon se mette à couiner ses doléances et ses jérémiades tout en sautillant sur place, lançant des notes aigues qui me glacent le sang. Bon j'écoute, parce que je suis poli, mais je la laisse striduler jusqu'à qu'elle s'essouffle. Alors je lui lance : « Si vous n'êtes pas foutue de vous occuper d'un malade menacé par une tumeur mortelle, si elle vous fiche tant la pétoche, la mort, alors contentez-vous de soigner des rhumes de cerveau, ça serait plus dans vos cordes...et moi, je ne veux plus de vous...guenuche ! Frigide ! »

Jeudi 27 novembre 2008

Je ne suis pas né en Allemagne, à Dresde (explosé), je ne suis pas né juif (gazé) ou Tutsi (coupé), je suis né avant ou après ou ailleurs, je n'habitais pas à Hiroshima (vitrifié), échappé au onze septembre dans les Twin Towers, pas noyé dans un tsunami, pour un peu je me croyais impérissable ! Quelle baraka ! Les utopies et les lendemains qui chantent s'accumulent dans les décharges et les casses. Le progrès indéfini, il s'est éclaté en mille fragments. Je ne progresse pas, j'essaie de vivre sans avenir, alors je creuse dans le présent et je ne cesse pas de m'y enfoncer, il est sans fond. Le Temps va arrêter de se ruer vers un futur mensonger. Et nous trouverons notre jouissance, comme moi dans ce moment, dans ce qui se répète. Le Temps, comme une tumeur qui ne peut jamais guérir, reste enkystée à force de médicaments. Comme la guerre asymétrique avec le monde des Barbares, peut durer des siècles sans jamais trouver une fin. Dieu, nature, morale, culture...en poussière. le seul infini, le seul absolu : c'était notre toute puissance. Prométhée montrait enfin ce qu'il avait dans le pantalon : il a organisé l'anéantissement atomique de la planète bleue dans un Armageddon, le Bien rendu équivalent au Mal. Le pouvoir prométhéen de détruire. Et d'être détruit. De pouvoir en une microseconde régler les problèmes de fin de mois et la fragilité érectile de l'andropause. Alors comment remplir le temps en attendant d'observer les champignons blancs qui se dissiperont dans la brise du soir ? Que devient un Prométhée

paralysé, tétraplégique, ce qui reste de vivant chez lui, c'est l'index contracté au dessus du bouton qui lance la fête funèbre ? Et nous, qui sommes embarqués sur ce radeau de la Méduse, que faire sinon compter des jours vidés de leur vitalité qui attendent le dernier. La mort naturelle n'est plus qu'anecdotique. Et à l'hôpital, nous les vieux, nous tenant par la main pour ne pas tomber, avec une voix chenue de vieillard, nous répétons : Nous sommes des Titans, des surhommes et des malabars, jusqu'à notre disparition ! Nous sommes des Titans interchangeable, increvables et invulnérables ! Nous sommes devenus étrangers à ceux qui nous ont précédé. Sous cette menace mortelle, quel homme nouveau est-il en train de se façonner tout naturellement ? Pilules bonnes à tout, laquais de machine, le plaisir restreint de végéter. Le virtuel est la seule réalité à laquelle nous sommes entraînés. Il est vrai que c'est moins douloureux que la réalité réelle. Et Big Brother nous répète avec cette voix sirupeuse et obscène relevée d'accent américain (les femmes surtout !) qu'il nous aime et veut notre bonheur, que nous le voulons ou non. Mais le Titan en a marre de son destin, qu'il est fatigué de porter à bout de bras sa volonté d'acier indomptable et irrésistible ! Quelle nostalgie d'un bon vieux temps, où il se sentait bien dans sa crasse et sa finitude, il veut redevenir homme, un avorton, un survivant de fausse couche, un gringalet, un impuissant au jour le jour un humain ordinaire quoi. Le voyage sera long, mais il commence sous nos semelles, à notre premier pas, mot après mot. Mais dans quel monde sommes-nous ? Même un bœuf la plus bête de boucherie n'aurait pas gobé une telle histoire. Mais c'est qu'un bœuf conserve quelques instincts en état de marche. Pas moi, un Occidental gavé dès ses jeunes années à la Raison la plus déraisonnable, dont les instincts ont été arrachés et ne persistent que sous d'infimes traces. Est-ce suffisant pour survivre ? Le propre de la Raison n'est-il pas de rendre impossible tout ce qui n'est pas analysable ? De rendre obligatoire ce qui est exécutable ? Or donner une douche à des gens que l'on voudrait ensuite assassiner, je ne connais rien de plus déraisonnable, aberrant absurde, biscornu, déraisonnable, excentrique, extravagant, insane, insensé, loufoque, saugrenu ! J'aurais lancé le mot : irrationnel ! Grattez cette histoire de douche et vous ne tomberez jamais sur l'idée de mort ! Comme j'aurais avalé tout cru cette déclaration rationnelle, une manifestation rationnelle et progressiste du génie européen. Ces nazis ne sont pas aussi mauvais qu'ils veulent à tout prix se faire passer, nous sommes de la même civilisation. Une déclaration de progrès et d'hygiène. Enfant pudibond de mon continent, à poil, le sexe caché par les mains, la tête levée en l'air dans l'attente bovine de l'eau chaude, collé entre un juif

de Salonique et un autre du Sentier, recevant d'étranges granulés dans les yeux, dans cinq minutes je serai mort, sans avoir compris que le rationalisme est une croyance irrationnelle en la raison, que le progrès est notre religion commune, victimes et bourreaux. Ce qui faisait admettre la mort aux hommes. Jusqu'au seuil de la mort, tout ce monde et ses manifestations l'accompagnait. C'était une expérience qui est devenue incompréhensible. C'est l'obsolescence de ce monde (et moi avec, mon cadavre rejoignant bientôt ces masses d'ordures et de machines archaïques, délabrées, démodées, hors service, périmées, arriérées qui nous entourent durant nos derniers pas sur lui) C'est la volonté des Titans, et nous voulons leur ressembler, jusqu'à la mort. La table rase tous les matins. « Et toute est vanité et poursuite de temps », c'est la poursuite de ce temps au-delà de l'horizon qui m'a été volé., et Dieu nous vomit et c'est insondable comme il nous déteste, après nous avoir créés, il est en train de nous décréer, nous aurons quelques siècles pour comprendre ce qui se passe (et maintenant ce sont nous les Titans qui affirmons ce qui est la Vérité, Dieu n'a qu'à se la boucler, il se cache dans son trou et lèche ses blessures, il n'a plus que ça à faire, il n'a pas de qualificatif suffisamment péjoratif pour sa créature, d'ailleurs il a décidé de la laisser tomber, il la détricote, fil après fil). Ce qui n'empêchait pas de se survivre par la simple gloire d'avoir vécu, qui enivrait jusqu'à la dernière expiration d'un humain, il n'y a plus que : « à quoi bon ? » et « mon, dieu, mais qu'ai-je fait ? » et « c'étaient les ordres ».

Samedi 29 novembre 2008

« Nous ne mourrons jamais.

Nous n'irons plus au bois,

Les lauriers sont coupés,

Nous somm' les Prométhée,

La race des seigneurs,

Nous détruisons la terre,

Possesseurs d'la nature,

Le droit d'la piétiner

Et de la vitrifier... »

Dimanche 30 novembre 2008

(Mon horreur, quand je découvre que les mustangs, les chevaux symboles de la liberté ancienne des Etats-Unis, sont abattus pour faire *des aliments pour chien*).

Dimanche 7 décembre 2008

Toutes les 5 minutes, je m'arrête d'écrire, et j'ouvre grande la fenêtre, me baigne dans l'air frais et me fais inonder par la lumière blonde qui tape derrière mes paupières, remplissant mes yeux d'une couleur rouge. Les rayons sont même chauds sur mon visage, je l'ai tourné juste en direction du soleil. Maintenant, au plus profond de la nuit hivernale, ce ne sont pas seulement des particules et des ondes, des photons qui me bombardent, mais des promesses que va revenir une année neuve, avec sa lumière et sa chaleur, une promesse de germination qui m'est faite à moi, pour moi seul mais à moi seul elles comptent et je les crois comme parole d'Evangile. Pendant un long moment j'observe avec une attention, avec un tel plaisir, le boucher halal qui découpe, qui démembre, qui débite un agneau entier. A mains nues, du sang sous les ongles, il farfouille longtemps au plus profond de l'abdomen et ramène à la lumière d'un seul coup, avec un déchirement de soie, toutes les viscères. Il rit : « Le cœur ! Il tient ! » Et je confirme : « Il tient ! » Je pense au cœur des femmes, mais si nous ne parlons pas du même, comme nous sommes complices ! Puis d'un coup souverain de couteau, il coupe les chairs autour de l'épaule et d'un effort violent il la disloque et la dissocie du thorax. Il l'exhibe à toute l'assistance. Je saisis avec volupté des couleurs nacrées et roses, une forme d'éventail. « Et pour moi, trois côtelettes ! ». Il ne ferait pas mieux, même s'il recommençait dix mille fois.

Lundi 8 décembre 2008

Que cela se répète jusqu'à la fin des temps, pour que je puisse quitter cette terre sans regret. Comme la nonne zen Tsou-tch'hi le dit : « J'ai le sentiment que la terre est perçue une fois pour toutes ». Une fois pour toutes ? J'ai encore du pain sur la planche...

Mardi 9 décembre 2008

C'est que pour supporter de mourir, il faut être bien éveillé. Mais où m'étais-je perdu ? Si je suis capable d'écrire une phrase, une seule aussi vieille que le monde, je n'aurai pas perdu mon temps. Hein ! Aussi compacte qu'une bûche ! J'aimais bien, une époque, de fendre des bûches à coup de hache. J'avais toujours une hache, dans ma voiture. « Allez, docteur, aidez moi à rester vivant...je ne demande pas trop...cinq ans, c'est pas trop, c'est pas le Pérou...seulement trois...trois, comme c'est long ! ». Ce n'est pas moi qui me donnerais la mort.

Jeudi 11 décembre 2008

Hier soir Françoise a pleuré longuement. Elle veut absolument que le résultat de mon prochain IRM soit bon. « Et toi, qu'en penses-tu ? Qu'il va être bon, hein ? » Mais je reste silencieux, que puis-je lui répondre, car je ne connais pas la réponse. Et j'ai grillé toutes mes réserves d'espérance. Vivre au présent me suffit, qu'en ferais-je ? Pour elle je devrais être dévoré par l'angoisse de mourir. Pour calmer la sienne ? Certains animaux savent donner la mort magnifiquement. Après la course, après l'immobilisation, le lion tueur étrangle lentement sa victime, gnou ou gazelle, sans qu'elle se débatte, elle se tourne vers lui, comme si elle le remerciait de sa délicatesse. Et le troupeau se rapproche autour d'eux, observant placidement la cérémonie de la mise à mort. Maintenant, lecteur, examine comment les hommes se donnent la mort les uns les autres ! C'est si moche...si silencieux...si pitoyable...dégueulasse.

Vendredi 12 décembre 2008

Je tombe sur une publicité pour une association récoltant des fonds pour la recherche du cancer : « Un jour le cancer ne fera plus peur à personne » Je ne me sens pas rempli de bonheur à cette perspective. Car de quoi alors aurons-nous peur ? Et s'il fallait qu'on ait peur ? Je voudrais n'avoir aucun proche près de mon lit lorsque je m'approcherai de la mort, une infirmière, une femme de salle, un inconnu (serre-moi la main, qu'elle est forte !)

Lundi 15 décembre 2008

Devant les citronniers en pot rentrés dans la chambre par crainte du froid, une bouffée de souffrance violente m'envahit, en songeant à l'été prochain, auquel je ne suis pas sûr d'arriver vivant. Puis je songe à tous ceux qui l'ont précédé, que je n'ai jamais comme celui-ci

espéré, assuré que j'étais assuré d'y arriver. Ils se sont évaporés. C'est pourtant seul le présent qui me fait vivre, pas l'espérance du futur. Le présent à recueillir, me recueillir en lui, ma seule tâche. Tout ce qui reste encore vivant en moi. C'est le 23 décembre qui est le jour le plus court de l'année, moi qui croyais que c'était le jour de Noël. Vieux bigot ! « Et à partir de là, m'apprend madame Machado, les jours s'allongent de sauts d'oiseau ». Elle mime avec deux doigts de petits sauts sur la table, et elle s'évertue de me faire répéter l'expression en portugais. Mais vraiment j'ai une trop mauvaise oreille ! Que je suis content que dans cinq jours, nous allons commencer à remonter de ce puits sans fond et escalader de nouveau vers la lumière. « Un gain d'une minute de jour en janvier, puis deux, trois, et cinq en mars ! » Pour souligner l'ampleur du phénomène, j'écarte les bras autant que je peux, comme pour accueillir toute cette richesse future ! Le soleil ce matin est brillant et chaud (je le ressens derrière les vitres), on dirait que sa puissance se renforce déjà ! Ciudad Juarez au Mexique, la ville la plus meurtrière du monde. 1600 meurtres depuis le début de l'année. L'idée m'effleure, pour rire, d'y passer des vacances. Les hôtels ne sont pas donnés. Ils plaisantent !

Mardi 23 décembre 2008

Le soleil va passer au-dessus des toits. Me voici métamorphosé en un prêtre égyptien de Râ, dieu du soleil : sans mon adoration le disque solaire disparaîtrait. Les forces de ténèbres veulent l'avalier, l'ingurgiter, dévorer, engloutir. Mais elles renoncent, capitulent et battent la retraite. Quelle vigueur irradiée par ce soleil qui vient de renaître. Il chasse les angoisses accumulées par toutes les nuits du passé. Tout revit, tout est neuf, rien n'a jamais eu lieu, même si tout a déjà eu lieu. Quelle commisération dans ce dieu solaire, qui va réveiller et avec quelle délicatesse, tout ce qui était encore plongé dans le sommeil.

Mercredi 24 décembre 2008

Je me remémore ce jour de Noël avec le docteur D. à qui j'avais acheté son cabinet médical, et qui est mort peu de temps après, par une tumeur cérébrale. Mais c'était sa face ravagée qui me bouleversa quand je suis allé lui rendre une visite à l'hôpital. Je peux commencer tant d'années après, à oser comprendre ce que reflétait ce visage. A mots couverts ou éclatants, tout me parle de la mort, bavarde et silencieuse. C'est pour cela que je m'arrête, aujourd'hui, sinon je ne pourrais jamais m'arrêter.

Mercredi 7 janvier 2009

Mais non. Simple mot que mon nouveau médecin me lance avec le plus grand naturel : rémission. Ce n'est que quelques jours plus tard que j'ose préciser le sens du mot dans un dictionnaire. Subst. Fém.

1 Action de remettre les péchés, de remettre une peine.

2 Droit ancien. Grâce fait à un coupable de la peine à laquelle il a été condamné.

3 Théologie catholique. Pardon accordée par Dieu au pécheur repentant.

4 Sans rémission : sans la possibilité d'un recours en grâce.

5 Et voici le sens unique qui me captive: Atténuation temporaire des symptômes d'une maladie. Ex. périodes de rémission et d'aggravation. On ne peut en garder qu'un (rémission), et se débarrasser de l'autre (aggravation). Les deux font un couple, ils se tiennent par la main, c'est comme cela que je les prends, que je les accueille sans répugnance. Et qui se répandent dans mon corps tout entier, l'irriguant de chaleur et d'effervescence.

Je suis en rémission. Pause, relâche, répit, survie, trêve.

Vivant, malgré tout.

FIN